



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

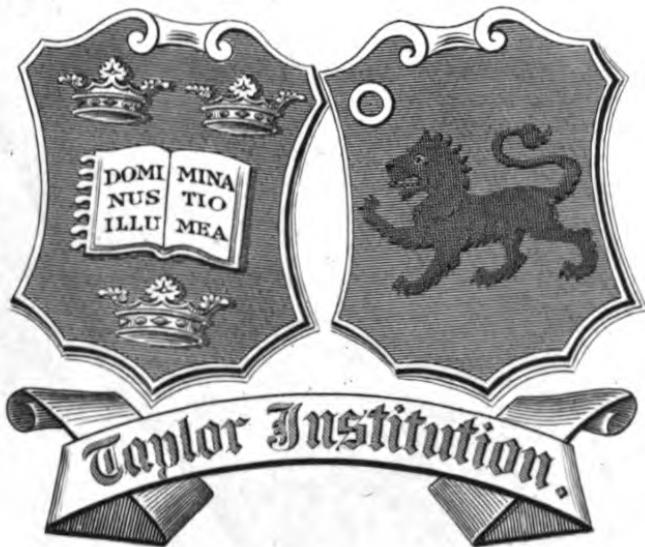


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



*Early Fortunate's Remembrance*

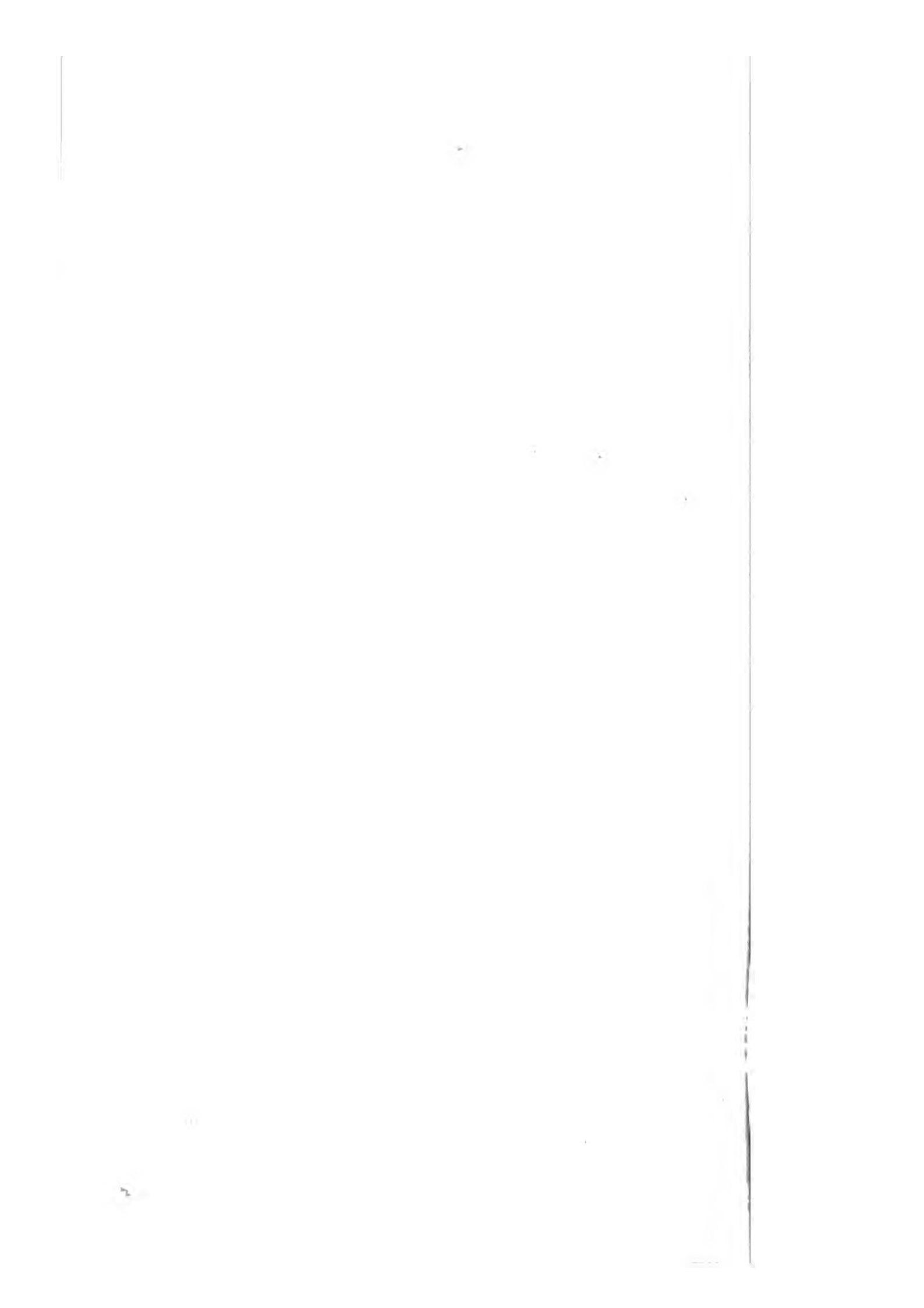
291. a. 13



291 . a . F.A







*Charles Dumas*

---

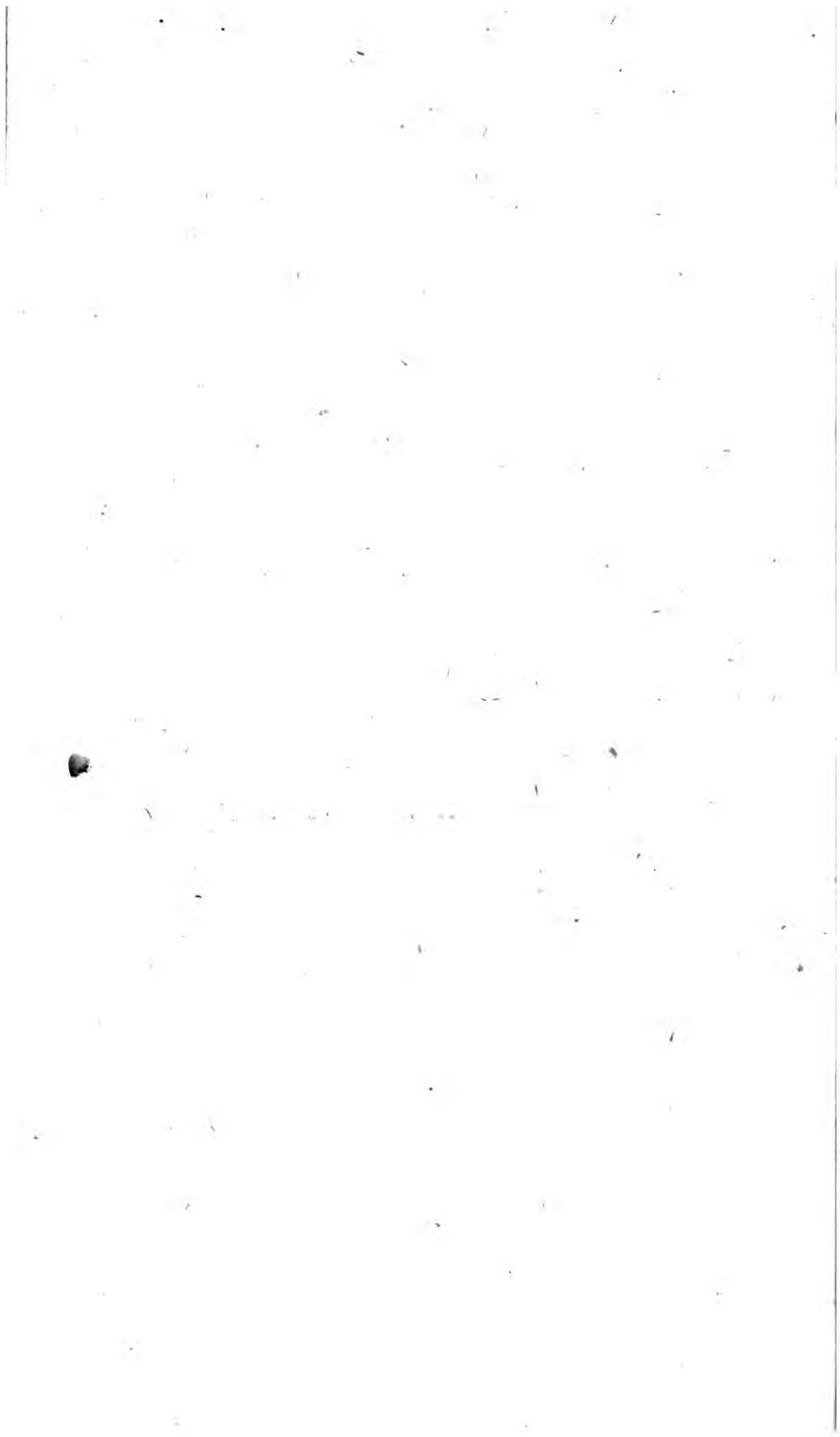
---

NOUVEAUX  
TABLEAUX  
DE  
*FAMILLE.*

---

---





# NOUVEAUX TABLEAUX

DE

## FAMILLE;

OU LA VIE

D'UN PAUVRE MINISTRE DE VILLAGE  
ALLEMAND, ET DE SES ENFANS.

Traduit de l'Allemand d'AUGUSTE LA  
FONTAINE, par Madame ISABELLE DE  
MONTOLIEU, Auteur de Caroline de  
Lichtfield, et de la Traduction de Charles  
Engelman.

---

### TOME V.

---

L'érudition passera, s'augmentera; l'esprit humain  
peut se perfectionner; le goût peut changer; mais  
tant qu'il y aura des cœurs bons et sensibles, ils  
seront émus en lisant mon ouvrage; il y aura toujours  
des pères, des enfans, des époux, et comme j'écris  
leurs sentimens avec toute mon âme, je suis sûr de  
trouver des lecteurs.

*Nouveaux Tableaux de Famille, T. I. p. 185.*

---

Réimprimé à Londres, par W. et C. Spilsbury,  
Snowhill,

Pour M. PELTIER, No. 14, Piccadilly West.  
Se trouve chez tous les Libraires Marchands  
de Nouveautés.

---

1803.



---

---

NOUVEAUX  
TABLEAUX  
DE  
FAMILLE.

---

---

L'ONCLE.

---

LE lendemain matin Elisabeth nous chantait en s'accompagnant au clavecin. Ses occupations de fermière ne lui avaient pas fait négliger son talent ; elle se rappelait trop bien que c'était au charme de la musique qu'elle avait dû la première impres-

*Tome V.*

A

sion qu'elle fit sur le cœur de Wahlen. Nous l'écoutions avec délice, et toutes nos inquiétudes étaient oubliées, lorsque le vieux domestique entra dans la chambre avec précipitation. Bon Dieu ! nous cria-t-il d'un ton angoissé : voici le vieux Baron, oncle de mon jeune maître. Elisabeth cessa de chanter, et se leva tremblante. Ma femme fut très-effrayée, et moi-même je perdis tout courage ; je me rappelai tout ce que Wahlen nous avait raconté de la hauteur et de la violence de cet oncle.

Friedleben, qui tenait sur ses genoux l'enfant d'Elisabeth, resta tranquillement assis.

Que ferons-nous ? s'écria ma fille ? si seulement mon mari était ici !

Dieu nous soit en aide, dit le bon Pierre ; voilà déjà la voiture qui tourne le jardin ; si madame la Baronne allait au-devant de lui ?

Il vaut mieux qu'elle l'attende ici, dit Friedleben.

La voiture entra dans la cour, et l'oncle descendit. Aucun de nous ne bougea de sa place ; le vieux Pierre seul alla au-devant du Baron, et lui demanda d'une voix brusque, Y a-t-il quelqu'un à la maison ?

Madame la Baronne.

Seule ?

Les parens de Madame sont avec elle.

Le ministre ? j'en suis bien aise.

A ce <sup>ce</sup> mot, ma femme se leva avec terreur, et vint se mettre devant

moi, comme pour me défendre : soyez tranquilles, mes enfans, dis-je doucement ; ce n'est qu'un homme ; ayons confiance en Dieu, il nous soutiendra.

Jamais, dit Friedleben, on n'a rappelé plus mal-à-propos cette confiance ; vous ferez perdre tout courage à votre fille. C'est le moment de trouver de la force et de la dignité ; calmez - vous, chère Elisabeth, vous êtes la femme du Baron de Wahlen, et la nièce de cet homme ; n'oubliez ni l'un ni l'autre. Dans ce moment, la porte s'ouvrit avec fracas, et le Baron fit son entrée ; il était vêtu d'un habit très-riche, avec une grande étoile sur la poitrine ; il s'arrêta sur le seuil de la porte, et nous regarda tous à la ronde.—“ Etes-vous la fille du “ ministre ? demanda - t-il à Elisa-

beth en la fixant. Elle fit seulement une inclination de tête.

“ Et celui-là, dit-il en me désignant du bout de sa canne.

C'est mon père, dit-elle d'une voix tremblante.

“ Et voilà sans doute votre respectable mère ? Je suis charmé d'avoir ici toute la sainte famille. Et celui-là, en est-il aussi ? en montrant Friedleben.

Friedleben, qui jusqu'alors avait eu le dos tourné à demi, ne se dérangea point ; il leva seulement la tête, fixa le Baron ; et le montrant du bout de sa pipe, il dit froidement : qui est cet homme qui nous passe ainsi tous en revue ? Elisabeth lui jeta un regard suppliant, et le Baron un de fureur, mais qui ne parut pas l'émouvoir ;



il recommença à faire sauter l'enfant sur ses genoux, et à s'en occuper uniquement.

Mon indigne neveu n'est-il pas à la maison ? demanda le Baron sans s'adresser précisément à personne.

Tout le monde se tut.

Me répondra-t-on ? jeune femme, demanda-t-il encore. La pauvre Elisabeth avait perdu toute sa présence d'esprit. Je répondis pour elle. Mon gendre est absent.

Votre gendre ! je ne vous conseille pas de donner encore une fois ce titre à mon neveu.

Le gendre de monsieur le Pasteur, le jeune Baron de Wahlen, n'est pas à la maison, dit Friedleben.

Le Baron jeta un regard indigné

sur lui, et se jetant sur le sofa : en vérité, dit-il avec humeur, je me trouve ici en bien mauvaise compagnie.

Je vous plains, et nous encore plus, dit Friedleben, en continuant de jouer avec l'enfant ; nous sommes vraiment en mauvaise compagnie.

Comment ! s'écria le Baron en se levant vivement, qu'est-ce que vous voulez dire ? Vous imaginez-vous peut-être, dit Friedleben, très-froidement, en posant l'enfant à terre, et restant assis à sa place, que votre société et le ton que vous prenez, soient fort agréables à cette jeune dame, et à ses parens ?

Ce n'est assurément pas mon intention, répondit le Baron toujours avec un ton d'humeur : croyez-vous

peut-être, en se tournant de mon côté, que je sois venu ici pour vous remercier du beau mariage que vous avez arrangé entre votre fille et mon neveu, dont vous avez déshonoré le nom ?

Le sang-froid de Friedleben, et l'excès de hauteur du Baron, m'avoient rendu le courage.

Monsieur le Baron, lui dis - je avec dignité, choisissez mieux vos termes. C'est malgré moi, bien malgré moi, que votre neveu a épousé ma fille.

Malgré moi, monsieur le Pasteur ? reprit le Baron avec un sourire ironique. C'est un honneur que vous nous avez fait, sans doute ? Mais cette folie a duré assez longtemps ; l'amour violent, que mon neveu alléguait pour se justifier,

doit être à présent bien calmé ; et ce que vous espérez, monsieur le ministre, n'arrivera pas. Vous avez cru sans doute que l'homme que votre fille épousait serait le riche Baron de Wahlen, mais il est, et restera pauvre ; — cependant, si cette jeune femme veut entendre raison, je ne regarderais pas à quelques mille écus ; — une séparation . . . .

Elisabeth jeta un cri d'horreur . . .

Monsieur, dis-je, avec indignation et fermeté, nous ne sommes pas nobles, il est vrai, mais cela ne vous donne pas le droit de nous insulter ; et si vous continuez... Eh bien ? qu'arrivera-t-il, monsieur le Pasteur ? dit-il, d'un ton moqueur, et en s'avançant de mon côté. Je perdis de nouveau un peu de mon courage ; cependant un regard ap-

probateur de Fridleben me remit : je rassemblai toutes mes forces, et je lui dis : Vous nous trouvez méprisables , Monsieur le Baron ; je sais bien au vrai, qui est ici le plus à mépriser.

Quoi ? qu'est-ce que vous savez ? Et son visage était enflammé de colère. Qu'est-ce donc que vous savez ? répéta-t-il.

Friedleben, qui s'était rapproché insensiblement de moi, prit la parole ; Il sait, Monsieur le Baron, qui est ici le plus méprisable.

Monsieur, répondit-il avec une fureur concentrée , ce n'est pas à vous, c'est au ministre que j'ai à faire.

Monsieur le Baron, je vous avertis que pendant l'absence de votre neveu je protégerai sa femme, et dès ce moment je ne permettrai plus aucune insulte de votre part.

Qui êtes-vous donc pour le prendre sur un ton si haut ?

Un homme qui saura trouver les moyens de vous remettre dans l'ordre, si vous vous en écarterez.

A moi des menaces ? et dans cette maison on ose ? . . . .

Voyons, dit Friedleben froidement, entendons - nous sans injure ; que voulez - vous à Monsieur de Wahlen et à ses parens ? qu'est-ce qui vous amène ici ?

Je veux, je veux annoncer à l'homme qui porte mon nom, qu'il ne doit plus compter sur moi ; de ce moment mon bien appartient aux parens de ma femme.

L'avez-vous entendu, Elisabeth ? demanda Friedleben d'un ton sérieux à ma fille.

Oui.

En êtes-vous affligée ?

Non, pourvu qu'il ne trouble pas notre bonheur, c'est tout ce que nous desirons. Vous entendez, Monsieur le Baron ? dit Friedleben ; on ne fait pas plus de cas ici de votre argent que de vos menaces.

Oui da ! reprit le Baron en fureur. Eh bien ! j'espère vous faire voir bientôt que j'ai droit de parler en maître dans cette maison ; dites à votre mari qu'il se rappelle un certain contrat ; ne vous en a-t-il jamais parlé ?

Oui, dit Elisabeth en pâlisant, il m'en a parlé ; mais il m'a dit en même temps que jamais vous ne feriez une telle injustice au fils de votre frère ?

De quoi est-il question, chère Elisabeth ? demanda Friedleben.

D'une bagatelle, reprit le Baron ; c'est que cette maison dans laquelle

on m'insulte et l'on me brave, est ma propriété.

Ce n'est pas à vous que je le demande, dit Friedleben, c'est à madame de Wahlen; dites donc, chère amie, de quoi s'agit-il ?

Mon mari, répondit-elle, en parlant pour ses voyages, a fait en plaisantant une donation de cette campagne à son oncle.

Je ne plaisante pas moi, dans les affaires de cette nature, dit le Baron; si mon neveu l'a cru, il s'est trompé.

Mon mari, reprit Elisabeth, a cru d'autant moins que vous voulussiez jamais faire usage de cette plaisanterie, qu'il vous a envoyé depuis peu un acte très - important pour vous.

Très - important en effet, dit - il



en riant ; rien ne peut plus m'empêcher à présent de faire valoir mes droits sur ce qui est à moi ; entendez - vous, monsieur le protecteur ? en setournant du côté de Friedleben.

Ma femme prit ma main ; elle était prête à se trouver mal.

Monsieur le Baron, dit Friedleben avec une émotion visible, vous avez en votre pouvoir le sort de toute cette famille ; dans les veines de ce jeune enfant coule le sang de votre père, de votre frère, qui était un excellent homme.

Un excellent homme effectivement, dit le Baron d'un ton ironique ; il fit un mariage dans le genre de celui de son fils ; son père en est mort de chagrin.

Monsieur le Baron, vos inten-

tions ne peuvent être sérieuses ; vous ne pousseriez pas à ce point l'inhumanité, sur-tout, s'il y a quelque chose de réel dans ce que votre neveu m'a fait entendre.

Quoi donc ? que pouvait-il faire entendre ? dit le Baron avec inquiétude.

Non, continua Friedleben d'un ton suppliant ; non, vous ne pourriez pas plonger ainsi vos plus proches parens dans une misère profonde.

Plus Friedleben s'adoucissait et suppliait, plus le Baron devenait dur et inflexible ; ne prenez plus la peine, dit-il d'un air dédaigneux, de me parler pour ces gens - là ; votre politesse vient trop tard ; j'ai fait tout - à - l'heure une proposition à cette jeune femme . . . .

Elisabeth l'interrompit avec fierté ;  
veuillez bien, monsieur, ne pas la  
répéter ; prenez ce bien, prenez  
tout ce que nous possédons ; nos  
bras sauront nous nourrir ; nous pou-  
vons travailler, nous saurons encore  
être heureux.

Oui, tu seras heureuse, ma fille,  
dit Friedleben ; ton cœur sait se  
passer de tout, excepté de l'amour  
et de la vertu. Il reprit l'enfant, et  
le présenta au Baron ; voyez, lui  
dit-il, cette innocente petite créa-  
ture ; ayez-en pitié.

Cet homme dur et cruel détourna  
la tête en faisant un geste de  
la main, comme pour repousser  
l'enfant. Prends ton enfant, mal-  
heureuse mère, dit Friedleben en  
le présentant à Elisabeth ; cet homme  
n'est pas susceptible de pitié, ni

d'aucun bon sentiment ; il ne mérite plus aucun ménagement ; vous êtes un monstre d'inhumanité, monsieur le Baron, dit-il en s'approchant de lui, et avec le ton et le regard de l'indignation.

C'est à mon tour de ne pas vous regarder, dit le Baron avec mépris, mais prenez garde d'irriter trop ma colère.

C'est cependant mon dessein, mais je trouverai bien le moyen de la calmer ; l'homme coupable tremble toujours quand même il paraît quelques instans avoir le droit de son côté ; je vous répète donc que vous êtes un monstre d'inhumanité et de fourberie.

Je tremblais en entendant Friedleben parler ainsi ; le Baron vint à lui en fureur, notre ami l'arrêta en étendant la main, et en lui disant

avec fermeté, Rappelez-vous de l'avocat Schumel.

Le Baron pâlit, la colère et l'effroi se confondaient dans son regard.

Nous nous reverrons, dit-il enfin en bégayant, et s'approchant de la porte pour sortir.

Friedleben lui barra le chemin. Tu vois, homme barbare, lui dit-il, que je sais où il faut frapper un cœur de la nature du tien. Je ne suis pas un grand seigneur comme vous ; mais ce que je sais me met dans ce moment bien au-dessus de vous, et vous êtes dans ma puissance, monsieur le Baron.

Oui ? c'est bien vous qui me ferez peur, reprit le Baron en le regardant avec attention et inquiétude, et cherchant à en imposer par son maintien.

Nous verrons, monsieur le Baron ; j'ai été chez cet avocat Schumel, je l'ai pris par l'endroit sensible des coquins de cette espèce ; ce n'est ni la conscience ni la crainte de Dieu ou du diable, mais celle du gibet ou des galères. Vous, monsieur le Baron, vous l'aviez pris d'une autre manière ; l'argent est un sûr moyen aussi ; mais vous allez entendre que mon moyen a fait aussi son effet ; dès que je lui eus parlé, il alla me chercher un grand livre relié en rouge . . . . Pourquoi pâlir à cet excès, monsieur le Baron ? . . . Vous le connaissez ce livre, vous savez comme moi ce qui y est inscrit . . . Vous voyez que j'ai su faire parler ce monsieur Schumel, il a consenti à tout ce que je voulais, et vous aurez la bonté d'y consentir aussi, monsieur le Baron. — Chère Elisabeth, ayez la

complaisance de faire chercher tout de suite le greffier de l'endroit, et qu'il amène avec lui deux témoins. Elisabeth sortit; ma femme et moi, nous écoutions en silence sans y rien comprendre, et regardant Fridleben presque comme un être surnaturel.

Que voulez-vous de moi? demanda le Baron d'une voix radoucie, et cherchant à reprendre sa fierté; ne vous imaginez pas de vous faire un jeu... Vous n'en êtes pas où vous croyez, monsieur... et si vous pensez.

Que croyez-vous que je pense, dit Friedleben? mais voulez-vous que je vous dise ce que vous pensez vous-même dans ce moment? Comment ce diable d'homme sait-il si bien ces circonstances et mes affaires secrètes? Le Baron se jeta dans un fauteuil et appuya sa bouche sur le

pommeau de sa canne ; le changement successif des couleurs de son visage témoignait de l'agitation de son ame. Je m'en vais, dit-il au bout de quelques instans de silence, en se levant brusquement ; faites ce que vous voudrez, monsieur, mais songez que je suis à même de vous faire repentir de ce que vous pourrez entreprendre contre moi.

Vous ne sortirez pas d'ici, monsieur , dit Friedleben d'un ton ferme.

Qui m'en empêchera ? s'écria le Baron en s'avançant du côté de la porte.

Votre conscience. Rappelez-vous de la première page du livre rouge : je l'ai lue cette page, elle est signée par le comte de Boredorf.

Le Baron s'arrêta , ses regards



sombres se fixèrent sur le plancher.

Vous resterez, monsieur le Baron, et vous consentirez à ce que je veux vous demander. Dans ce moment le greffier entra avec deux témoins. Vous prendrez acte, lui dit Friedleben, que le Baron de Wahlen ici présent assure à sa nièce, la jeune Baronne de Wahlen ici présente, la somme de vingt mille écus, payable dans quinze jours.

Vingt mille écus ! dit le Baron à demi-voix, jamais ; faites ce qu'il vous plaira, nous nous reverrons.

Ce n'est pas trop, dit Friedleben, vous le savez dans votre conscience ; c'est à quoi se montait le fideï-commis du Comte.

Le Baron pâlit de nouveau, et

garda le silence ; le greffier écrivit l'acte, le fit signer aux témoins, puis le présenta au Baron qui le signa sans mot dire. Quand cela fut fait, il voulut le donner à ma fille.— Je ne sais, dit-elle, si je dois recevoir ce papier . . . Non, je ne recevrai rien par la force de l'oncle de mon mari.

Friedleben insista pour qu'elle le prît, elle s'y refusa obstinément. Vous voyez, monsieur, dit-il au Baron ; ce sont des procédés auxquels vous n'êtes pas trop accoutumé ; le mari vous rend les papiers qui pourraient vous nuire, la femme refuse votre restitution ; . . . Ma chère Elisabeth, votre oncle ne vous donne rien. Ces vingt mille écus sont à vous, demandez-le à lui-même ?

Oui, oui, dit le Baron avec viva-

cité, je ne puis le nier ; ils appartiennent à mon neveu, prenez ce papier ; alors Elisabeth reçut l'acte ; mais monsieur, continua - t - il, vous voyez quel sacrifice je fais ; je puis au moins, j'espère, compter sur votre silence ; quelle garantie m'en donnerez-vous ?

Quelle garantie ? reprit Friedleben, aucune ; est-ce un contrat que nous venons de passer l'un avec l'autre ? Non, monsieur, je ne vous promets rien du tout ; et quand je vous promettrais le silence, en seriez-vous plus tranquille ? C'est là la première punition de l'homme coupable ; jamais la confiance ne s'établit dans son cœur ; serait-ce d'après vous que vous compteriez sur une promesse donnée ?

Comment, monsieur, vous ne  
promettez

promettrez rien pour une pareille somme ? j'aurais donc été votre dupe ?

Je n'ai jamais dupé personne, dit Friedleben, avec une dignité inexprimable et un regard qui fit baisser les yeux au Baron ; Elisabeth, rendez-lui son acte. Elle le lui remit à l'instant ; eh ! bien, qu'attendez-vous ? déchirez ce papier ; il est dans vos mains ! . . .

Le Baron parut hésiter un instant ; la honte l'emporta ; non, monsieur, dit-il, en le rendant à Elisabeth, il ne m'appartient pas. Mais . . . malheur à vous, si vous parlez !

Je crois que vous me menacez, monsieur le Baron, dit Friedleben tranquillement.

Moi, non, monsieur.

Vous faites bien, terminons. Vous

avez sans doute sur vous la donation que votre neveu vous fit, en plaisantant, de ce petit domaine ; voyons-la, je vous prie.

Le Baron la sortit de son portefeuille, et la présenta à Elisabeth. Friedleben la prit, la lut, et la déchira en disant, Votre vœu devrait être que l'on pût aussi facilement anéantir tout ce que vous avez fait. Et pour qui avez-vous fait toutes ces injustices ? ajouta-t-il d'une voix émue : pour un fils couché depuis long - temps dans le tombeau ; si pendant sa vie, vous aviez une espèce d'excuse, elle n'existe plus, la mort a détruit tous vos plans ; et vous n'aviez pas honte de vouloir y persévérer ? que vous reste-t-il à présent ? le remords d'un crime inutile, d'un crime que votre cœur désavouait ; car ce cœur n'a pas

toujours été ce qu'il est aujourd'hui; les dispositions de votre jeunesse étaient honnêtes et généreuses; c'est l'orgueil qui vous a perdu; c'est lui qui vous a enlevé un frère que vous aimiez et qui vous aimait: sur son lit de mort, il disait encore à son fils, Ne le poursuis pas, il est mon frère, et il m'aimait une fois; comment avez - vous pu l'oublier? comment avez - vous pu projeter de sang-froid la ruine et le malheur du généreux fils de votre généreux frère? Le Baron était véritablement affecté. Il était mon héritier, dit-il d'un air sombre; je l'ai élevé, je le regardais comme mon fils,

Parce qu'il portait votre nom, voilà votre unique motif; mais, dès qu'il a fait lui-même son bonheur en donnant la main à cette vraiment

noble et excellente femme, il a fallu le perdre comme son père. Vous n'aviez pu pardonner à votre frère son mariage, non que ce fût à vos yeux une mauvaise action, mais parce qu'il l'avait emporté sur vous, et qu'il vous avait prévenu ; vous en étiez venu à le haïr par envie et par jalousie. Mais votre neveu, quel tort vous avait-il fait ?

Quel être êtes-vous donc ? dit le Baron en tremblant, et frappé à l'excès de ce qu'on lisait ainsi au fond de son ame.

Un homme qui vous connaît, qui connaît votre conduite, et qui vous tient en sa puissance.

Le Baron lui tendit la main d'un air suppliant.

Non, dit Friedleben, j'espérais réveiller chez vous un sentiment

plus estimable que celui de la crainte, la honte ou le repentir.

Friedleben sortit pour passer dans la chambre à côté ; il avait l'air plus affecté qu'irrité. Nous restâmes avec le Baron dans la position la plus embarrassante ; je jetai sur lui un regard dérobé ; il avait l'air anéanti ; il me semblait que c'était à moi à lui dire quelque chose ; mais quoi, monsieur le Baron a sans doute trouvé les chemins bien mauvais ? lui dis-je enfin. A peine eus-je lâché cette phrase insignifiante, que je sentis combien elle était déplacée et ridicule, après la scène qui venait d'avoir lieu ; je rougis de ma sottise, avant que ma femme m'eût tiré par la manche, pour me le faire sentir.

Dieu soit loué . . . dit le Baron



au bout de quelques secondes d'un air sombre et distrait ; mais d'un ton assez doux . . . oui, les chemins sont mauvais.

Ma femme fit, d'une voix timide, la réflexion intéressante , qu'il était désagréable de voyager par de mauvais chemins. Friedleben, qui entendait notre conversation de la chambre à côté, m'a dit depuis, qu'il n'avait rien entendu de si ridicule ; et que l'expression sentimentale que nous mettions à ces propos insignifiants, y ajoutait encore. Mais, qui donc est ce monsieur qui vient de sortir ? me demanda le Baron d'une voix basse et assez amicale. Je ne savais trop que lui répondre : c'est un honnête homme, dis-je enfin, après quelques momens de réflexions, un peu vif ; mais bon pour tout le monde, je vous assure.

Je ne suis pas aussi injuste qu'il paraît le croire ; je serais charmé que la chose pût se terminer à l'amiable.

Elisabeth se leva et s'approcha de lui timidement , en tenant son acte à la main ; monsieur le Baron, lui dit - elle les larmes aux yeux, je suis contente, puisque nous conservons ce domaine ; je ne veux rien de plus ; — ceci est trop, — surement trop.

Non , non , reprit le Baron en repoussant de la main le papier ; ce n'est point trop : et ses yeux se portaient du côté de la porte par où Friedleben était sorti. Elisabeth voulait lui faire reprendre l'acte ; il s'en défendait ; mais c'était visiblement par la crainte que lui inspirait l'inconnu.

Personne ne saura que vous l'avez repris , dit Elisabeth à voix basse.

Mais , si monsieur le Baron , lui dis - je , insiste pour que tu le gardes.

Je crains, mon cher père , que ce ne fût aux dépens de mon bonheur.

Monsieur le Baron sait bien que ce n'est pas vous qui l'avez exigé, il ne vous en voudra pas.

Ce n'est pas ce que je crains, dit Elisabeth avec une expression de tendresse ; mais je tremble de l'effet de cette grosse somme sur notre bonheur domestique. Je vous en prie , monsieur le Baron , reprenez ce dont nous n'avons pas besoin ; donnez - nous votre amitié à mon

mari et à moi ; et alors nous serons parfaitement heureux.

Le Baron regarda long - temps Elisabeth en silence , comme pour chercher à la pénétrer ; enfin , il prit le papier , et le mit dans sa poche.

Je vous remercie , dit Elisabeth avec joie et à voix basse ; vous m'avez délivrée d'une grande inquiétude ; — je vous prie , mon cher père , ne le dites pas à notre ami.

Cette générosité me paraissait un peu irréfléchie , et je fis quelques objections. Le Baron s'assit , il nous regardait en silence , et d'un air préoccupé. Elisabeth me dit à voix basse quelles étaient ses raisons ; elle me fit un tableau touchant de son bonheur actuel , dans lequel en-

traient nécessairement le travail et la modération.

Mais, mon enfant, lui dis-je, cette somme que monsieur le Baron t'assignait dans cet acte, appartient à ton mari, et non pas à toi ; est-ce que tu oses ainsi en disposer ?

Oui, mon père, je l'ose. Wahlen m'aime, et nous n'avons entre nous deux qu'une ame et un cœur ; une somme aussi considérable , et la manière dont nous l'avons acquise . . . . Je ne pourrais plus lever les yeux sur personne.

Cela est vrai, mon enfant, tu as raison.

Il ne faut pas que Friedleben le sache, dis-je en regardant le Baron, et il ne le saura pas.

Ma femme embrassa sa fille, et

lui dit avec tendresse : Bien, mon enfant, le Ciel te récompensera.

Je me sentais moi-même plus à l'aise, j'éprouvais un généreux mépris pour l'or et les biens de la terre. Mais, pourquoi les sentimens nobles, qui naissent dans le cœur de l'homme, ne sont-ils pas toujours parfaitement purs ? J'éprouvais en même temps un mouvement d'orgueil en me comparant au Baron. Je me levai, et me promenant à grands pas dans la chambre : Oui, fort bien, Elisabeth, lui disais-je, le plus riche est celui qui sait se passer de richesses . . . . oui, monsieur le Baron, gardez votre or, nous n'en avons pas besoin.

Le Baron nous regarda d'un air étonné ; au bout d'un moment, il sortit le papier, et le présenta à

Élisabeth. Reprenez-le, lui dit-il, c'est volontairement et de tout mon cœur que je vous le donne à présent. Élisabeth le prit et le déchira, sans cependant y mettre aucune vivacité. Je continuai de me promener, mais un peu plus fièrement ; j'aurais pu, dans ce moment, dire au plus grand roi, à l'exemple de Diogène : Range-toi de côté, pour que je voie ma fille qui sait mépriser les richesses.

La plupart des lecteurs taxeront vraisemblablement de folie notre conduite dans ce moment-là ; quelquefois je vois moi-même la chose ainsi : cependant je ferais peu de cas d'un homme qui n'aurait pas eu dans sa vie quelques - uns de ces momens où le cœur et la tête exal-

tés par un sentiment généreux, regarderaient les richesses comme de la boue ; il vient ensuite des heures, des mois, des années entières, pendant lesquelles on regrette les sacrifices qui ont été la suite d'un de ces momens : ils sont donc une folie ? je conviens des regrets ; mais je le répète encore, je ferais peu de cas de l'homme qui serait inaccessible à ces momens de folie.

A l'université où j'ai été élevé, était un instituteur qui était taxé de folie par les professeurs, parce qu'il avait souvent des momens dans lesquels il parlait de la science avec le plus profond mépris, quoique lui-même fût très-savant, il mourut jeune, et le monde moral fit en lui une aussi grande perte que le monde savant ; il se précipita au milieu



d'une maison en flammes pour sauver l'enfant d'une mère désolée, quoiqu'un professeur en physique voulût lui persuader que la maison ne tarderait pas une minute à s'écrouler ; au moment où il revenait avec l'enfant, et où il le remettait dans les bras de sa mère, une poutre tomba sur lui, et il mourut quelques jours après des suites de cet accident. Je vous l'avais prédit, lui dit le physicien. Vous aviez raison, lui répondit le mourant ; et dans ce moment, je crois que je ne m'exposerais plus comme je l'ai fait. Mais l'homme qui ne sait pas quelquefois mépriser la vie, n'est pas digne de vivre.

Voilà ce qui arrive, nous dirent ensuite tous les professeurs, quand on ne s'accoutume pas à réfléchir.

avant que d'agir. Nous autres jeunes gens avions fort admiré le dévouement de l'instituteur, et nous avions appris avec peine qu'il avait paru le désavouer ensuite, quand il avait dit : Je crois que je ne m'exposerais plus comme je l'ai fait.

A présent que je suis vieux, j'admire encore son action ; mais j'admire aussi la noble franchise avec laquelle il avoua si près de la mort qu'il n'était pas capable dans tous les momens d'une action semblable. Eh ! bien, comme je l'ai dit, on le taxait de folie, parce qu'il avait de la chaleur et de l'enthousiasme ; ses écoliers avaient du plaisir à l'entendre sans avoir pour lui beaucoup de considération, soit à cause de l'espèce de mépris avec lequel les professeurs parlaient de lui, soit

parce qu'il n'avait pas l'air grave et solennel de ses collègues.

Je me rappelle de cet homme dans cette occasion, parce qu'il aimait à rencontrer cette espèce d'enthousiasme et d'*entraînement* qui fait oublier quelquefois les règles de la prudence, et que l'action de ma fille, en déchirant l'acte, était de ce genre. Il nous apprenait l'histoire ; ses leçons étaient intéressantes et instructives ; mais on trouvait qu'il y mettait trop de passion et pas assez d'impartialité. Il parut une espèce de libelle contre lui, où on lui reprochait ce défaut ; un étudiant eut la méchanceté de le mettre sur son pupitre. Je connais déjà cela, monsieur, nous dit-il en souriant ; croyez-moi, un homme ne serait pas digne de savoir l'histoire

et de l'enseigner, s'il pouvait parcourir de sang-froid, de certaines époques, lire, sans frémir, les actions d'un Pizare, d'un Dubois, et dont le cœur ne battrait pas avec plus de vivacité, et l'œil ne s'animerait pas en prononçant le nom d'Antonin. Je suis homme, messieurs, et l'histoire dont je vous entretiens, est celle de mes semblables et des vôtres. Que des esprits supérieurs voient ce qui se passe sur cette terre avec la même tranquillité que nous regarderions une fourmière; nous autres hommes ne devons traiter froidement rien de ce qui nous intéresse; il y a des époques dans l'histoire où la providence, la vertu, la foi, paraissent avoir abandonné la terre; celui qui ne sent pas son cœur brisé en les par-

courant , n'est . . . qu'un savant ; et dans une situation pareille à la nôtre avec le Baron , celle qui n'aurait pas déchiré le contrat de vingt mille écus , n'aurait été ni une femme , ni un homme ; mais un être qui calcule le prix de la vie au poids de l'or.

Friedleben rentra dans la chambre ; il avait repris sa physionomie ordinaire. Elisabeth mit de côté avec le pied les morceaux de papier déchiré , pour qu'il ne s'en aperçût pas. Le Baron restait assis à la même place ; on voyait sur sa physionomie l'expression d'une forte préoccupation ; il avait l'air de méditer quelque chose , et de combattre avec lui-même. Friedleben le regarda fixement. Le Baron soutint ce regard : Je souhaiterais , dit-il à Fried-

lében d'un ton très-honnête, que nous pussions devenir amis. Celui-ci ne répondit pas.

Mon cœur est encore. . . . reprit le Baron . . . . non, je n'étais pas, dans ma jeunesse, ce que je suis devenu ensuite; tout ce qui devait faire le bonheur de ma vie, m'a manqué à la fois par une fatalité inconcevable, et mon caractère s'en est aigri; mon frère. . . Savez-vous qu'il ne valait pas mieux que moi? dans notre jeunesse (Friedleben fit un signe de tête), quand je vis, continua-t-il, mes plus belles espérances perdues par lui, — la haine, — j'en conviens, — oui, l'affreuse haine s'empara de mon âme; — il m'avait tout enlevé, le cœur et la main de celle que j'aimais avec passion; savez-vous aussi cette aventure?

Oui, dit Friedleben froidement, je la sais; mais votre frère était innocent.

— Il l'était; mais je l'ignorais alors.

— Vous l'apprîtes.

— Trop tard; je le haïssais déjà.

— Trop tard? . . . . Est-il trop tard pour cesser de haïr? Et pourquoi le poursuivre comme vous avez fait?

Parce qu'il m'avait témoigné du mépris dans une occasion où j'avais, il est vrai, le dessein de lui faire de la peine.

Friedleben réfléchit un moment, comme cherchant à se rappeler quelque chose. Oui, dit-il, cela peut être vrai; mais votre neveu?

Mon neveu ! Son visage se rembrunit un peu. Cette alliance ne pouvait m'être indifférente ; une circonstance devait me la rendre encore plus odieuse : on m'a dit que son épouse était promise à un jeune homme qu'elle aimait, et que Wahlen n'avait obtenu sa main, que parce que j'étais riche, et qu'il devait hériter de mon bien. Je voulais punir sa femme de son infidélité, et de son avidité ; mais à présent. . . Il vint à Elisabeth, l'embrassa : Ma fille, lui dit-il, votre ame est noble et généreuse ; et en refusant ce papier, vous avez gagné le cœur d'un oncle qui vous aime déjà tendrement.

Dans ce moment, la porte s'ouvrit, et Wahlen entra dans la chambre ; il resta quelques instans immobile d'étonnement et de joie, du spec-



tacle qui s'offrit à lui ; sa femme dans les bras de son oncle ! Il courut à ce dernier, qui le serra aussi contre sa poitrine. La joie devint générale ; nous nous embrassions Auguste et moi, et notre fille et notre gendre. Friedleben seul restait calme.

A qui dois-je cet heureux changement, demanda enfin Wahlen ?

A moi, répondit sèchement Friedleben.

Je m'aperçus de l'impression que faisaient sur le vieux Baron de Wahlen cette réponse et l'espèce de ton orgueilleux avec lequel elle avait été prononcée. Vous en avez été l'occasion, dis-je d'un ton sérieux, mais il est dû sur-tout au cœur de monsieur le Baron.

C'est à moi, répondit Friedleben avec une expression encore plus marquée, c'est à la crainte que je lui ai inspirée.

J'étais confondu de cette apostrophe grossièrement orgueilleuse et déplacée de la part d'un homme qui jusqu'alors s'était si bien conduit, et ma physionomie devait exprimer le mécontentement que j'éprouvais. Malgré cela il persista ; il paraissait clair que son dessein était d'offenser le Baron. C'est à moi seul, dit-il encore une fois.

Oui, dit le Baron, je conviens que vous m'aviez inspiré de la crainte ; mais à présent. . . . Il prit son neveu dans ses bras. Mon fils, lui dit-il, j'étais parvenu à m'emparer de la plus grande partie du

bien de ton père ; comprends quel sacrifice je te fais par un aveu de cette nature. Il appuya son front pendant quelques instans contre l'épaule de son neveu, puis se relevant lentement, et le tenant encore embrassé ; Monsieur, dit-il à Friedleben, je ne vous crains plus ; venez, mes enfans, mes chers enfans. Il fit asseoir Wahlen et sa femme auprès de lui.

Il y avait quelque chose de noble dans la conduite du Baron, qui faisait ressortir davantage la grossièreté de Friedleben.—On peut tomber, dis-je à celui-ci, mais il est beau de se relever ainsi.

Tomber est toujours tomber, dit Friedleben ; il vaudrait mieux n'être pas tombé, il en reste toujours quelque tache.

Il vaudrait mieux quelquefois tomber, repris-je, que de s'élever orgueilleusement sur les autres.

Vous avez raison, dit-il en souriant, et en me serrant la main ; je suis bien àise que vous m'avez dit la vérité, quoique vous n'avez dû le courage de me la dire qu'à l'heureuse tournure que les choses ont prise.

Il m'avait deviné ; j'étais devenu plus hardi depuis la réconciliation de mes enfans avec leur oncle. Je baissai les yeux, un peu honteux, et sans oser les relever sur Friedleben, même lorsqu'il m'eut serré la main une seconde fois.

Vous ne me craignez donc plus ? dit-il en se tournant du côté du

Baron, et avec un ton plaisant qui me déplut autant que l'autre.

Le Baron le regarda d'un air presque méprisant, et ne répondit pas.

Eh bien ! dit Friedleben en reprenant son ton ordinaire de bonhomme et de gaieté, si vous ne me craignez plus, il faut que vous m'aimiez. Il releva sa manche, et fit voir au Baron une grande cicatrice au-dessus du poignet. Reconnais-moi, Wahlen, et tais-toi, je t'aime encore comme alors.

Le Baron se leva vivement, se précipita dans ses bras. — Grand Dieu ! que vois-je ? est-ce bien toi, Ludwig ? est-ce toi ? est-ce mon ami, que je retrouve au bout de trente ans ? Ludwig ! as-tu pu m'abandonner ainsi pendant si long-temps ? toi qui étais l'ange gardien de mon

cœur ; je ne suis tombé que parce que tu m'as quitté.

De grosses larmes remplissaient les yeux de Friedleben ; son émotion, qu'il cherchait en vain à cacher, l'empêchait de parler.

Ne me fais pas ce reproche, lui dit-il enfin ; je t'ai quitté, parce que j'avais été témoin de ta chute.

J'en jure, reprit le Baron, par le saint nom de notre amitié, par le souvenir de ta sœur tant aimée, je ne suis devenu criminel, que depuis que tu m'as quitté. En perdant l'objet de mon amour, je restai ce que j'étais ; mais quand je perdis mon ami, qui jusqu'alors avait dirigé mon ame et ma vie, je tombai, je voulus tomber par orgueil,

par désespoir. Ah ! Ludwig ! comment a-tu pu m'abandonner ?

Avant mon départ, te dis-je, rappelle-toi bien, Wahlen, c'est l'amour qui te perdit.

Non ; il me fit chanceler, il est vrai. — Ah ! Ludwig ! tu ne connais pas cette dangereuse passion ; si tu m'avais aimé comme je t'aimais, tu ne m'aurais pas quitté dans ce moment de désespoir ; je ne t'aurais pas quitté, moi, je t'aurais arrêté sur le bord de l'abîme. Ah ! celui à qui il reste un ami vertueux, n'y tombe pas. Je te le répète, Ludwig, je suis tombé, parce que tu m'as quitté.

Et je te quittai, dit Friedleben, parce que tu ne méritais plus d'avoir un ami.

Non, Ludwig, tu te trompes, j'étais égaré sans doute par le désespoir, mais encore digne de toi. Il me quitte, dis-je, au moment où tu me laissas ; il me méprise, et je cessai de m'estimer moi-même. N'ayant plus personne à aimer, mon ame fut toute à la haine ; un abîme s'ouvrit devant moi ; au fond de cet abîme, la plus cruelle des passions, la vengeance me tendait les bras, je m'y précipitai ; un mot de toi, Ludwig, eût-ce même été le reproche le plus amer, m'eût retenu. Ah ! pourquoi, pourquoi t'éloigner de moi avec cette froideur, avec cette indifférence méprisante ? Friedleben était plongé dans ses réflexions.

Tu as raison, dit-il enfin ; je voulais être plus qu'un homme, je croyais qu'il valait mieux aimer la



vertu que son ami. J'étais. . . . ce que je suis trop souvent encore à présent, un enthousiaste qui oublie les hommes avec qui il doit vivre, pour courir après ses chimères. Tu me connais, Wahlen; eh bien! je ne suis pas encore corrigé, je suis ce même Ludwig, qui voulait, qui veut encore tout conduire, tout dominer; que de sacrifices déplacés j'ai fait dans ma vie! je les ai tous oubliés excepté celui de ton amitié, Wahlen; pendant ces trente ans d'absence, cette plaie de mon cœur n'a pas cessé de saigner; combien de fois j'ai voulu revenir à toi! Mais, disais-je, il ne peut plus m'aimer, je ne ferais que l'humilier.

Ah! Ludwig! dit le Baron attendri, pourquoi ne pas revenir à ton ami?

Je croyais ne plus t'aimer, Wahlen ; ton secret m'a coûté de grandes sommes ; je voulais à tout prix te forcer à réparer tes torts, et ne te revoir jamais ; mais aujourd'hui, lorsque je t'ai vu ici devant moi confondu, humilié, mon cœur a éprouvé tout l'attachement, toute l'amitié qui nous unissait autrefois ; j'aurais voulu te serrer sur ce cœur comme dans nos années de jeunesse et d'innocence, et malgré moi je me sentais repoussé. Il tremble devant un homme, un inconnu, pensais-je avec douleur, lui qui ne tremblait autrefois que devant le vice et le crime. Je n'y tenais plus, il m'a fallu passer dans la chambre à côté ; Wahlen, tu ne m'aurais jamais revu, si l'action noble de cet ange, en refusant ce qui appartenait si légitimement à son mari, n'avait pas

amolli ton cœur. J'ai retrouvé mon ami, je ne suis plus seul au monde ; dis, Wahlen, est-il vrai que je t'ai retrouvé ?

En peux-tu douter, dit le Baron en l'embrassant, moi je retrouve à-la-fois mon Ludwig, ma vertu et mon bonheur. Mais conviens que tu n'aurais pas dû m'abandonner au moment où tu l'as fait.

Ah ! mon ami, dit Friedleben, cette idée a troublé toute ma vie, je sens à présent combien j'ai eu tort ; quand je te quittai, j'avais la folle persuasion qu'il existait des hommes parfaits ; méritais-je d'en rencontrer ? moi-même étais-je sans défauts ?

Les deux amis avaient complètement oublié qu'ils avaient des témoins de leur conversation ; ils s'en rappe-

lèrent, lorsque mon gendre leur adressa la parole : ayant encore bien des choses à se dire, ils sortirent en se tenant embrassés, et passèrent au jardin.

Je crois, nous dit le jeune Wahlen, que nous avons encore une intéressante découverte à faire ; Friedleben ou Ludwig est sûrement le frère de ma mère, cet homme bizarre dont je vous ai parlé quelquefois, qui est si riche, sans enfans, que je n'avais jamais vu, et que je croyais qui me haïssait, parce que sa sœur avait épousé mon père. Il voulait la marier à un intime ami ; et d'après la conversation que nous venons d'entendre, je vois que c'était à mon oncle. Mon père, avec qui il s'était battu à cette occasion, et qui lui a fait la blessure dont il nous a montré la cicatrice,

ne l'aimait pas, il le croyait un enthousiaste, une espèce de fou, qui avait la manie de dominer ; et peut-être n'avait-il pas tort. Mais ma mère m'a toujours parlé de lui comme d'un homme excellent ; elle m'a dit souvent qu'il était intimement lié avec mon oncle, et tout ce que je viens d'entendre, me confirme dans mon idée.

Les deux amis se promenèrent long-temps ensemble dans le jardin ; enfin ils rentrèrent ; la joie la plus pure brillait dans leurs regards. Le jeune Wahlen fixait Friedleben d'un œil scrutateur, celui-ci souriait. Mon cher oncle, lui dit enfin le jeune homme, aimez votre neveu, le mari d'Elisabeth. Le fils de ma sœur ! dit Friedleben en le prenant dans ses bras. Il alla ensuite à Eli-

sabeth, et leur dit avec tendresse :  
Oui, je suis votre oncle, votre père,  
le frère de votre bonne mère. Je  
reçus la lettre que tu adressas pour  
moi à mon homme d'affaires, pour  
me communiquer ton mariage ; dans  
les termes où tu en étais avec ton  
oncle, je fus frappé de ton projet  
d'épouser la fille d'un simple Pas-  
teur de campagne, et je me décidai  
à faire ta connaissance, celle de ton  
épouse et de ses parens, sans vous  
dire qui j'étais. A ma grande satis-  
faction, j'ai trouvé ce qui se ren-  
contre si rarement, une famille  
heureuse par la modération et la  
vertu. Je me suis attaché à vous,  
bon père, me dit-il ; mais je suis  
retombé avec vous dans mon an-  
cienne manie ; je voulais donner  
une leçon à ce jeune homme, et  
pendant que je préparais tout pour

cela, des méchans ont privé ces tendres parens d'un fils chéri; et, contre mon attente, Elisabeth avait déjà opéré sa conversion.

Wahlen ne comprenait pas trop la dernière partie du discours de son oncle Ludwig; on lui apprit le sort de notre Charles, et il eut, chemin faisant, une partie du sermon qui lui avait été destiné.

Vous savez, dit Ludwig, que nous sommes riches; il serait ridicule de vous cacher plus long-temps que vous l'êtes ainsi que moi; j'en avais cependant quelque envie; mais mon ancien ami m'a averti de ne plus me livrer à mes anciennes manies. Faites comme vous l'entendrez; quant à moi, dit-il en prenant la main du Baron, j'ai retrouvé, pour

le dernier période de ma vie, le bonheur de ma jeunesse et ce sentiment que j'ai vainement cherché ailleurs. Je jouirai du repos dans le sein de l'amitié ; vous en jouirez aussi ; il n'y a pas de mal que notre Charles voie un peu le monde ; dans peu d'années il vous reviendra, et vous le reverrez riche et content : j'ai pris des mesures pour cela ; en attendant, je vais à Berlin chercher Mina ; ensuite, cher Baron, je suis à toi jusqu'à la mort.

Il nous raconta ensuite ce que nous devions savoir de sa vie ; et dans un moment où le Baron sortit, il nous dit aussi quelque chose de son histoire, et de la cause de leur brouillerie.

Le Baron de Wahlen était pas-



sionnement amoureux de la sœur de son ami Ludwig ; celui-ci désirait leur union, il ignorait que sa sœur aimait déjà depuis long-temps le frère cadet de son ami, il l'apprit ; et à la suite d'une scène assez violente , il se battit avec ce jeune homme, et fut blessé. Peu de temps après, sa sœur épousa secrètement celui qu'elle préférait ; le Baron de Wahlen furieux, désespéré, accusa son ami de l'avoir trompé, et voua à son frère une haine qui fit horreur au bon Ludwig. Ne pouvant plus estimer celui qu'il avait tant aimé, il ne put se résoudre à vivre sous le même Ciel , et passa dans les Indes ; il y resta bien des années , et y fit une fortune considérable ; il revint dans sa patrie , espérant que le temps aurait calmé

la passion et la colère de son ami ; il apprit que sa sœur et son beau-frère étaient morts, que le Baron ne leur avait jamais pardonné, et s'était vengé d'eux en les ruinant ; il s'était marié lui-même, il avait eu un fils, et voulut l'enrichir aux dépens de son neveu. — Il serait inutile et ennuyeux de dire au Lecteur quels moyens il employa ; ils lui réussirent tous : sa haine était active, et son frère ne se défendait pas ; un notaire fut gagné, un testament caché, un fidei - commis soustrait, et toute la fortune de la famille lui fut assurée. La mort de son fils fut sa première punition ; elle fut terrible : ses remords furent la seconde ; il crut les apaiser en adoptant le neveu qu'il avait si injustement privé de sa fortune ;

alors. Ludwig se tut, l'injustice allait être réparée ; mais à l'époque du mariage du jeune homme, il comprit que cet événement brouillerait l'oncle et le neveu, et que ce dernier serait à jamais privé de sa fortune légitime ; il s'attacha à la lui faire rendre ; à force d'argent et de fermeté, il fit tout avouer au notaire, et n'attendait qu'une occasion de parler avec force au Baron, et de lui faire rendre gorge. On a vu comme elle se présenta, et comme leur réconciliation en fut la suite.

Pendant ce récit, Elisabeth avait l'air de souffrir ; quand il eut fini, elle lui dit doucement : Vous auriez dû ménager davantage votre ancien ami.

Quoi ? dit Friedleben, un hon-

nête homme doit-il affaiblir la vérité pour ménager qui que ce soit ?

Il serait bien malheureux, dit Elisabeth, qu'on ne pût pas concilier la vérité avec les tendres ménagemens de l'amitié.

Non, dit Friedleben ; rien ne doit engager à taire la vérité à son ami, ou à un pécheur endurci.

J'en conviens, dit Elisabeth ; mais on doit la dire avec les mêmes égards que l'on aurait pour un mourant. Diriez - vous une vérité dure à quelqu'un sur son lit de mort ? et ne sommes-nous pas tous près de la mort ? qui vous assure que l'être que vous venez de blesser, d'humilier, existera encore le lendemain ?

Tu as peut - être raison, chère

( 66 )

bonne fille ; il n'y aura plus qu'une vérité que je dirai sans ménagement : c'est que je vous aime de tout mon cœur.



M I N A.

---

QUELQUES jours après, nous reprîmes, ma femme et moi, le chemin de notre maison, et l'ami Friedleben, ou comme nous l'appelions, l'oncle Ludwig retourna à Berlin. Nous étions contents ; le bonheur ouvre l'ame à l'espérance, comme le malheur à la crainte ; à peine arrivés chez nous, ma femme s'assit devant une table, et se mit à regarder tranquillement une carte générale de la terre. Il reviendra, notre Charles ; il reviendra sûrement, disait-

elle avec un doux sourire ; les Indes ne sont pas si loin de nous. Je m'approchai et lui montrai du doigt le long voyage aux Indes Orientales, en faisant le tour de l'Europe et de l'Afrique : voilà, dis-je, Stade, et voilà Madras.

Mais pourquoi, me demanda-t-elle, ne prend - t - on pas plutôt le chemin de terre, qui me paraît le plus court ? pourquoi s'exposer aux dangers d'une longue navigation ? explique - moi cela.

Parce que les hommes de ces pays-là, chère Auguste, sont plus cruels, plus dangereux que la mer, et peut-être en disent - ils autant des Européens qui viennent porter chez eux la guerre et l'esclavage. Ah ! m'écriai-je dans un saint mou-

vement d'indignation, pourquoi faut-il que l'homme n'ait pas de plus grand ennemi que l'homme ? pourquoi, dans son court passage sur cette terre de douleurs, ne sait-il pas les adoucir en vivant du moins en paix avec ses frères ? n'était-ce donc pas assez des maux attachés à la nature humaine ? des maladies contagieuses, des tremblemens de terre, des inondations, des incendies ; faut-il encore que l'homme surpasse en cruauté ces fléaux destructeurs ? La nature exerce rarement sa fureur dévastatrice, et l'homme ne cesse de répandre autour de lui la désolation et la mort. Mais, me dit ma femme en frémissant de ce tableau, ce petit coin que nous habitons, Dieu le regarde sans doute avec bienveillance, on n'y voit pas de ces mal-



heurs dont tu parles ; et dans celui que mon Charles habite à présent ? dit-elle avec effroi en posant son doigt sur l'équateur . . . . .

Dieu peut aussi le bénir, dis-je, pour tranquilliser cette bonne mère ; sans doute à côté de ces hommes barbares dont je viens de te parler, on trouve dans les contrées les plus sauvages , des hommes simples, bons , dignes de la bienveillance divine , des tendres époux , des pères de famille respectables , des maîtres humains. Tout est compensé ici - bas, ma chère femme ; tout est conduit par un père sage, juste et bon ; notre fils est sous sa protection , aux Indes , comme dans ce village.

Et il y trouve des honnêtes gens ,

reprit-elle, des cœurs aimans et sensibles, comme dans ce village ? laisse-moi cette idée consolante, elle me donne la force de regarder avec calme la place où se trouve actuellement mon Charles.

Ce n'était sûrement pas cela qui contribuait à la tranquillité de ma femme ; le bonheur d'Elisabeth lui en faisait espérer un pareil pour son Charles. — Il reviendra , disait-elle du ton de la confiance. Oui sûrement , disais - je avec la même assurance ; tous nos enfans sont bons et vertueux ; Dieu les bénira comme Elisabeth. Nous prîmes de concert la résolution d'opposer aux peines que le sort pouvait nous réserver, résignation, patience, espérance et courage ; l'occasion d'en faire usage ne tarda pas à s'offrir.

Voici quelques lettres de Mina que sa sœur nous communiqua malheureusement trop tard.



I<sup>re</sup> LETTRE.

---

ME voici donc, ma chère sœur, depuis un mois dans *mon nouveau monde*, comme vous l'appellez ; et je te jure que je m'y trouve aussi à mon aise que si j'y avais passé ma vie. Je me l'étais représenté tel que je l'ai trouvé ; et rien ne m'a paru extraordinaire. Le *grand monde* dit-on, ah ! mon Elisabeth, c'est un de ces fantômes effrayans de loin, et qui s'anéantissent dès qu'on ap-

proche : *grand*, je voudrais comprendre ce qu'on y trouve de grand ; je n'ai su voir jusqu'ici que beaucoup de petitesse, beaucoup de ridicule, et souvent beaucoup d'ennui pour ceux qui veulent y jouer un rôle, et qui ne savent pas rire de tout comme ta Minette. Mais, pour de la grandeur, c'est en vain que je la cherche ; il est vrai que les objets dont on est rapproché, nous paraissent rarement grands ; on voit de trop près mille petits détails de la vie, mille nuances du caractère, qui disparaissent au travers de l'espace de quelques siècles, ou à la distance de quelques cents lieues. Le Héros de l'histoire, que nous admirons, nous paraîtrait souvent bien petit, si nous vivions avec lui. Crois, ma Lisa, qu'il y a plus

de vraie grandeur dans le sentiment de notre amitié, que dans ce qu'on appelle le *grand monde*. En attendant, ce genre de vie m'amuse assez, et c'est le seul effet qu'il ait encore produit sur moi.

Tu ne connais pas les hommes, me disait notre bon père ; *la connaissance des hommes*, c'est encore un de ces mots qui en imposent sans qu'on sache pourquoi : il y a sans doute des êtres simples et bornés, qui vivent avec les autres hommes, sans les observer, sans faire sur eux-mêmes aucune réflexion, et dont toute l'existence consiste à boire, manger, dormir et agir machinalement. Mais je suis à chercher quels sont les événemens qui arrivent dans le monde où je vis, qui ne pour-

raient pas arriver tout aussi bien dans la modeste cure où nous avons été élevées ; l'homme et la femme sont dans le fond par-tout les mêmes ; on retrouve par-tout les mêmes passions , les mêmes motifs ; et *cette connaissance des hommes* n'est ni bien rare, ni bien difficile. C'est celle de soi-même, qui est plus essentielle , et qui nous manque souvent : chacun juge assez bien la position de son voisin, voit les fautes qu'il fait, le parti qu'il aurait dû prendre, et ne sait pas se conduire dans ce qui le regarde personnellement ; et quand même il le sait, il ne le fait pas ; la vanité, l'ambition, le passion, la crainte, la fausse honte, quelquefois même un excès de vertu, viennent y mettre obstacle.

Je crains donc bien moins d'être

trompée par les autres que par mon propre cœur ; celui qui se laisse tromper, tombe, parce qu'il le veut bien, parce qu'il est ou faible, ou déjà corrompu, plutôt que par ignorance. Et quant aux illusions que je pourrais me faire, je te laisse le soin de les détruire. Toi, mon Elisabeth, à qui je ne cache rien, sois donc sans inquiétude ; l'attachement que tu me témoignes, m'a touchée jusqu'aux larmes ; mais j'ai souri de tes craintes. Le portrait brillant et séduisant que tu traces d'un homme du monde, est si loin de la réalité. Je l'ai comparé avec ceux qui m'entourent, et je n'ai su reconnaître que leur présomption, et l'extrême opinion qu'ils ont de leur tact et de leur finesse ; mais cela même prévient le danger.



Voici comment j'ai fait mon début, puisque tu veux le savoir ; monsieur le Comte de Herbroug fut très-poli avec ta Mina. Je suis charmé de vous voir chez nous, mademoiselle, me dit-il en m'examinant peut-être un peu trop ; vous m'êtes fort recommandée, et votre jeunesse n'est point un tort ; vous deviendrez plus facilement l'amie de mes filles, et c'est une amie que je veux leur donner ; vous savez, dit-on, fort bien l'anglais ; comme je dois faire dans la suite des séjours en Angleterre, je desire qu'elles l'apprennent. Vous n'avez vécu qu'à la campagne, notre genre de vie vous paraîtra peut-être un peu singulier dans les commencemens ; mais vous vous y ferez bientôt, et nous vous apprendrons ce qu'on ne peut

apprendre que dans le grand monde, l'art d'être heureux et de plaire. Il me dit cela et bien d'autres choses, de la manière la plus agréable, sans paraître s'appercevoir de la timidité de la pauvre villageoise qui l'écoutait en silence, et les yeux baissés. Il ajouta quelques complimens sur ma figure, et me conduisit à ses enfans, deux charmantes petites filles de six à sept ans. Madame de Herbroug me répéta le soir exactement la même chose aux complimens près, et depuis ce moment, je fais partie de la noble famille; je t'assure que je n'y suis point trop déplacée. J'ai regardé de tous mes yeux comment la Comtesse se mettait, et je l'ai imitée aussi bien que je l'ai pu; j'ai écouté de toutes mes oreilles les jolis mots du

Comte, j'en ai souri, je les ai répétés à propos; il n'en faut pas davantage pour qu'on me trouve une charmante petite personne qui a saisi en moins de rien le ton de la bonne compagnie.

Monsieur le Comte de Herbroug est fort riche, sa maison est une des plus brillantes de Berlin; sa femme passe pour être belle, et l'est en effet, et seulement il manque à sa physionomie cette expression douce et sensible, qui embellit encore mon Elisabeth; je l'ai vue quelquefois belle à ravir, c'est quand elle joue avec ses enfans; dans le monde, elle veut paraître froide, et se donne un air de hauteur et de dédain qui lui sied mal.

Le Comte passe pour un homme

aimable, qui possède au suprême degré le talent d'amuser, cela est possible; mais il affecte un ton d'ironie pour tout ce qui est grand et sublime, qui me ferait peur, si c'était vraiment sa façon de penser; je crois que, dans le fond, il vaut mieux qu'il ne veut le paraître : par exemple, il aime sa femme, il l'aime beaucoup, il est même un peu jaloux, et il affecte dans le monde une indifférence pour elle qui ne va jamais au-delà de la politesse. Ah ! mon Elisabeth, ton Wahlen n'est pas de ce *grand monde*, où cependant le sort l'avait placé; mais dont, heureusement pour lui, l'amour l'a fait sortir pour le placer dans un petit monde, où l'on ose aimer sa femme et le lui témoigner.

Le Comte de Herbroug réduit tout en systèmes, sur lesquels il arrange sa vie et ses sentimens ; tout l'art de la société, me disait-il un jour, consiste à ne gêner personne, et à ne se laisser gêner par rien. Il a passé autrefois quelques mois en Angleterre, et il est ce qu'on appelle ici un Anglo-mane ; il parle l'anglais assez mal ; mais il copie avec soin le costume et le genre de vie des Anglais. Tous les individus de cette nation, qui font le tour de l'Europe, sont bien reçus chez lui. Je t'avoue, chère sœur, que ce que je craignais le plus dans ma nouvelle vocation, était d'être humiliée, et je ne l'ai point éprouvé du tout ; on a pour moi beaucoup d'égards et de considération ; je ne puis pas l'attri-

buer à mon mérite, car on me l'a témoigné dès les premiers momens ; c'est une suite de leur politesse naturelle, et cette politesse prouve la bonté de leurs cœurs. Je les accompagne par-tout dans leur beau carrosse ; ils veulent que j'aïlle avec eux dans toutes les sociétés , et par-tout je suis très-bien reçue : j'ai peu de peine à m'y accoutumer, et je trouve la vie des riches bien commode et bien agréable, en dépit de tout ce que peuvent dire les philosophes , depuis Diogène jusqu'à notre frère Charles inclusive-ment. J'ai tout comme une autre ma petite cour d'adorateurs ; j'ai repris des couleurs, de l'embonpoint ; ta Minette est redevenue assez jolie, et la toilette n'y gâte rien ; le Comte de Herbroug, avec son ton

léger, n'est pas un des moins galans, ni des moins empressés . . . . Ne fronce pas le sourcil, Elisabeth, c'est en présence de sa femme, qui rit de ma manière de répondre à ses cajoleries. Je m'amuse singulièrement à saisir le ton des différens individus qui me parlent ; sérieuse avec l'un, piquante avec l'autre ; tantôt je ris, tantôt je raisonne ; il n'y a que le sentiment que je ne joue pas, j'en suis incapable, et les miens n'ont rien à faire ici : j'observe et je me moque au fond de l'aime de tous ces gens qui se croient si fins ; je te jure, Lisa, qu'ils ne méritent pas mieux. Tout cela est bon pour me distraire un peu de mes pensées habituelles : chère Elisabeth, combien, au milieu de ce monde frivole, de ces conversations qui ne

sont que des paroles, je regrette nos doux entretiens, nos cœurs qui s'entendaient si bien, et jusqu'aux larmes que nous versions ensemble ! mais il faut savoir tirer parti de sa situation, et souvent parmi ces êtres si légers, si insignifiants, je rencontre des hommes aimables, éclairés ; je les écoute, et j'ai des momens très-agréables. Mais l'esprit seul jouit, et il n'y a rien pour le cœur. Je crois en vérité que sans l'émotion du gros jeu, le cœur de tous ces gens-là cesserait bientôt de battre ; le mien ne l'a pas oublié, car je pense sans cesse à mon Elisabeth.

Le paquet que je joins ici te donnera une idée du costume de ta Minette.

Je ne sais pourquoi, mon nom



de famille leur déplait ; ils l'ont *francisé* : on ne m'appelle que mademoiselle Bonverot, et dans la maison, mademoiselle Mina.



II<sup>me</sup> LETTRE.

---

HEUREUSE Elisabeth , entre ton mari et ton enfant, ton ame jouit de toutes ses facultés ; tu sens à chaque instant le prix de ton existence , tes regards ne se portent que sur des objets chers à ton cœur ; ici ce n'est pas la peine d'en avoir ; un *amour* , *amitié* , *sacrifices* , à peine y connaît-on ces mots , ou du moins on ne leur donne pas leur véritable sens : un Anglais seul

qui est ici depuis quelques jours , et qui se nomme Monsieur Lisborne, a l'air de me comprendre quand il m'arrive d'en prononcer un ; d'autres fois une surprise mêlée de doute , se peint sur sa physionomie qui est assez belle et assez expressive. Lorsqu'il fut introduit dans la maison, le Comte me présenta à lui comme une demi - compatriote ; il m'adressa fort poliment la parole en anglais, et me fit la grace de me dire que je pouvais passer pour Anglaise ; nous causâmes long-temps ensemble, et il parut prendre plaisir à ma conversation, sans doute parce que je parlais sa langue . . . . Mais pourquoi mentir à mon Elisabeth, quand je ne me mens pas à moi-même ? pourquoi ne pas lui dire tout franchement que monsieur Lisborne eut l'air de trouver ta

Mina aimable et jolie indépendamment de l'anglais ? Nous parlâmes allemand aussi, et quand il m'eut quitté, je vis ses regards se porter sans cesse de mon côté ; depuis lors il cherche toutes les occasions de se rapprocher de moi, et de me montrer et de la préférence et de la considération. Pourquoi ne t'avouerais - je pas aussi qu'il occupe ma vanité (mais ma vanité seule) d'une manière très - agréable ? Sans avoir perdu le coin de sa nation , il est très-poli, très - aimable ; on voit qu'il a toujours vécu dans la meilleure compagnie ; sa figure est noble et belle ; il passe pour avoir de l'esprit, des connaissances, et son opinion est d'une grande importance dans la société où il vit ; je crois qu'il attache trop de prix à cette influence ; le sentiment du beau, du

sublime n'est pas encore éteint chez lui, mais il a perdu de son coloris ; je le vois sans cesse prêt à se laisser entraîner par un enthousiasme qui lui est naturel, et retenu par la crainte du ridicule, il affecte alors un sérieux et une froideur extrême ; mais je parierais qu'elle n'est qu'extérieure, et que son cœur sent avec autant de chaleur que les nôtres. En général, sa conversation a de l'énergie, et en même temps de la finesse ; il est ce que tous les hommes devraient être, aimable et solide à-la-fois.

III<sup>me</sup> L E T T R E.

---

**J**E suis en guerre continuelle avec le comte de Herbroug, sur le cœur, sur la vertu, sur les jouissances que procure chaque sentiment sublime. Je lui disais hier, et à M. Lisborne : “ On ne se doute pas même ici, combien il y a de plaisir dans la douleur.” Ils rirent tous les deux. Le comte s'écria : Vous êtes comme tous les enthousiastes, vous exagérez tout : je conviens, avec vous, que

les violens mouvemens de l'ame peuvent donner une espèce d'amusement . . . D'amusement ! répétais-je, quelle expression ! Ou d'occupation, si vous voulez, reprit-il : mais que la douleur procure du plaisir ! Je suis curieux d'entendre, comment, avec tout votre esprit, vous pourrez nous prouver cela.

Ah ! ma chère Elisabeth, je me rappelaï combien de fois nous avions pressé l'un sur l'autre , nos cœurs brisés avec le sentiment sublime du bonheur de notre amitié réciproque ; je me retraçai toutes les heures de douleur, de soucis, de chagrins, qui cependant étaient si douces. Tous les momens de notre enfance se présentèrent à moi, comme un tableau divin. Mes yeux se mouillèrent de larmes , mais je ne dis rien :

c'eût été un sacrilège de parler de toi à ces hommes qui ne savent pas seulement ce que c'est que le *charme de la douleur*. M. de Herbroug me railla sur mon silence ; Lisborne entreprit ma défense par un tas de sophismes bizarres, mais spirituels, qui firent rire le comte, et me donnèrent le temps de me remettre. Je vous assure, monsieur, dis-je à Lisborne, que je n'ai point exagéré. N'avez-vous donc jamais éprouvé un sentiment délicieux et douloureux tout-à-la-fois ? Par exemple, lorsqu'on serre contre son cœur un ami malheureux que l'on est dans l'impossibilité de soulager, et à qui on sent que l'on serait capable de faire les plus grands sacrifices. L'Anglais soupira, ne dit rien, et sa physionomie prit le caractère sombre et sérieux, que je lui vois quelquefois



quand il s'efforce de retenir l'expression de ce qu'il sent. M. de Herbroug, au contraire, rit beaucoup, et dit, d'un ton de persiflage :

Voilà vraiment du sublime ! Mais de quelle espèce d'*ami* parlez-vous ? quelle est cet *ami* qu'on serre contre son sein, à qui l'on voudrait faire tous les sacrifices ?

Ce n'en serait pas un dans votre genre, monsieur, lui répondis-je un peu piquée. Il rougit, et chercha à m'appaiser en prenant un ton plus sensé. Je ne gardai pas de rancune, et la conversation prit une tournure plus sérieuse : Lisborne fut très-aimable ;—on parla de l'abus des richesses, de leur véritable usage, du vrai bonheur qu'elles peuvent procurer ; et là-dessus, je fus très-éloquente : je dis, tout en riant, au

comte de Herbroug, des vérités que je lui gardais depuis long-temps. Il les écouta, convint de tout, et restera ce qu'il est. Continuez, me dit Lisborne, vous l'avez ébranlé. Non, répliquai-je, celui qui hésite ne veut pas sincèrement ; il n'hésite que pour chercher des échappatoires, et celui qui en cherche, en trouve toujours ; *à présent, ou jamais*, voilà le mot du vrai repentir.

Ce Lisborne est très-riche, et, comme tous les Anglais, jetait son argent par les fenêtres, sans savoir où, ni pourquoi. Depuis cet entretien, il est plus réglé dans ses dépenses ; et nous avons appris une foule de bonnes œuvres qu'il a faites sans ostentation, sans en parler. Ne dis donc plus, mon Elisabeth, que je suis ici pour rien ; qui sait com-

bien d'indigens béniront les suites de cette conversation ? je suis toute fière d'avoir si bien prêché. A Eizebach, Minette n'était que Minette ; ici c'est, comme tu le vois, un convertisseur, et même un philosophe. Ne ris pas, ma sœur : oui, je le soutiens, ici je suis philosophe, je jouis de toutes les aisances que donnent les richesses, sans en devenir esclave. S'il le fallait, je quitterais avec plaisir ces salons resplendissans de lumière, ces repas somptueux, ces voitures, ces hommes aimables et galans, pour retourner gaiement dans la petite chambre de mon père, travailler avec courage à sa lampe solitaire, et manger de bon appétit à sa table frugale. Mais, je suis toujours d'avis qu'on peut être un sage, sans aller nuds pieds, sans jeter sa coupe pour boire dans le  
creux

creux de sa main , et sans vivre dans un tonneau. J'aime une habitation claire et jolie ; j'aime toutes les commodités de la vie qu'on peut se procurer relativement à sa fortune ; mais je hais la dissipation qui ne donne point de plaisir, l'ostentation inutile qui prodigue des millions seulement, pour passer pour riche, et pour attirer les regards de la multitude.

Charles gronderait s'il lisait ceci, et toi-même, Elisabeth, tu me trouveras trop mondaine, et tu me rappelleras les préceptes et l'exemple des anciens, avec lesquels nous avons été élevés. Il me semble qu'on prend trop au pied de la lettre ce que disent les anciens. Si je me mets ici avec simplicité, j'en fais autant que Socrate, quand il ne portait pas de

( 98 )

souliers. N'aye aucun souci, chère Elisabeth, le monde ne corrompra pas le cœur de ta Mina.



IV<sup>me</sup> LETTRE.

---

**J**E ne sais que penser du comte de Herbroug, chère Elisabeth ; j'avais espéré que, de mon maître, il pourrait devenir mon ami. Les égards, je dirais presque le respect, et la confiance qu'il me témoignait, semblaient autoriser cet espoir au travers de sa légèreté, suite de son éducation, et du monde où il a vécu. Je croyais entrevoir des qualités essentielles ; il écoutait ma morale, il

supportait mes plaisanteries , et je pensais avec trop d'orgueil, peut-être, que mon amitié pourrait opérer sa conversion, tandis que la sienne ferait ici l'agrément de ma vie. Mais depuis quelque temps, cette amitié prend une tournure qui me déplaît, et l'ami paraît vouloir devenir plus qu'un ami : ce n'est pas que je croie qu'il ait de l'amour pour moi, c'est un bien grand mot, et je ne le crois pas capable d'un attachement sérieux ; mais il s'ennuie, et trouve tout simple de s'amuser avec une jeune fille qui vit sous le même toit que lui, et qu'il trouve aimable. Ses complimens, qui n'étaient que flatteurs, sont devenus peu-à-peu plus tendres, plus positifs, plus particuliers ; j'aurais pu même quelquefois les prendre pour des déclarations. Comment devais-je me conduire ?

J'ai d'abord feint de ne pas les entendre ; ensuite je les ai écoutés avec un sérieux, une froideur, une dignité dont tu ne m'aurais pas crue capable. Lorsqu'il eut fini, je lui dis, avec le même ton :

Croyez-vous, Monsieur, que tout ce que vous venez de me dire soit bien flatteur pour moi ? Il y aurait au moins bien de la vanité de votre part.

Il rit, et me dit : Je ne puis vous empêcher, Mademoiselle, de penser ce que vous voudrez sur moi ; tout comme vous ne pouvez m'interdire de trouver que vous êtes la femme du monde la plus aimable.

Cette conversation, dis - je avec un ton altéré, me fait sentir, Monsieur, que je suis dans votre dépendance.



Sur ma parole, vous ne l'êtes pas ; vous ne le fûtes jamais : depuis que vous êtes ici, ne vous ai - je pas témoigné tout le respect, toute la considération que vous m'inspirez ? Comment est-il possible que vous soyez si blessée de l'expression de mes sentimens ? Je vous le jure, ils n'ont rien qui puisse vous offenser.

Je sentis qu'il fallait le prendre au pied de la lettre, et ne pas entrer en explication avec lui : je rompis cet entretien. Depuis lors, il me poursuit sans cesse, et fait tout ce qu'il peut pour le renouer ; j'ai l'air de prendre tout ce qu'il dit pour des plaisanteries. Sa femme, qui s'apperçoit bien de ce qu'il cherche si peu à cacher, m'encourage au ton que j'ai pris ; elle rit, et nous le persiflons toutes les deux, au point

de le mettre quelquefois de très-mauvaise humeur. Dans d'autres momens, il rit avec nous, mais d'un air contraint. Je crois cette manière bien meilleure, que si je voulais encore me fâcher, et avoir l'air de croire à la réalité de son sentiment.

Pourquoi ne puis-je pas faire de même avec Lisborne ? Tu t'effrayes, mon enfant ; tranquillise-toi, je t'en prie. — Oui, Lisborne m'aime aussi, et celui-là ne sait pas aimer à demi. Mais moi, Lisa, je ne l'aime pas, et je ne l'aimerai jamais ; crois ce que je te dis : et cependant son amour m'occupe et m'intéresse, parce qu'il a tous les caractères de la vérité et de l'honnêteté ; il ne m'en parle jamais : ce n'est qu'à ses regards, toujours attachés sur moi, au son ému de sa voix quand il

me parle, que je puis en juger ; il ne cherche à gagner ma confiance et mon attachement, que par le seul moyen qui convienne à un honnête homme, en me témoignant beaucoup d'estime, et en ménageant délicatement ma sensibilité. Un tel hommage serait à la fois doux et flatteur, si je n'y joignais pas l'idée qu'un sentiment vif, et jamais partagé, est le plus grand des malheurs ; et ce n'est qu'une vile coquette, qui peut trouver son bonheur à faire des malheureux. Au commencement, Lisborne avait aussi avec moi ce ton de galanterie marquée, que se permettent tous les jeunes gens ; il me faisait même (avec une tournure délicate, il est vrai), des complimens sur ma figure, ce que les hommes ne feraient jamais, s'ils nous connaissaient mieux ; quel-

que vanité qu'une femme puisse avoir sur ses agrémens extérieurs, nous n'aimons point qu'on nous dise en face que nous sommes jolies ; il est trop embarrassant d'y répondre : en convenir, a l'air impertinent ; le nier, est une fausse modestie. Un homme a mille manières de témoigner son admiration en silence : un regard a plus de prix pour nous, que les plus beaux discours.

Je traitai Lisbonne alors comme le comte de Herbroug ; mais tout-à-coup ses flatteries cessèrent, et firent place à la plus aimable franchise ; elle alla même jusqu'à me corriger poliment, quand je faisais ou disais quelque chose qui n'était pas bien : ses entretiens avec moi, devinrent plus sérieux ; sa politesse, plus marquée ; sa confiance, plus modeste et plus

délicate : il ne m'excitait plus à parler comme autrefois ; il ne cherchait plus à me faire briller, et paraissait au contraire vouloir détourner l'attention de dessus moi : il ne prononça plus le mot d'amour ; il évita même de parler de cette passion, qui jusqu'alors devenait malgré moi le sujet de toutes nos conversations. Oui, chère Elisabeth, je te l'avoue, lors même qu'on ne peut pas la lui rendre, il est toujours flatteur d'être l'objet de la préférence d'un homme aimable ; il est même touchant, très-touchant en vérité, de voir un homme qui aime et qui se contraint. Cette passion, cet attachement qui s'augmentent à chaque instant en silence, excitent toujours au moins une tendre reconnaissance : mais, je le répète encore, malheur à la femme qui se joue de

la passion réelle qu'elle inspire, et qu'elle seule a devinée ! Lisborne fût-il même moins estimable, je ne le pourrais pas. Je raille, et je persifle impitoyablement le comte, parce que son amour, qui n'existe que dans sa tête, doit à tous égards me blesser. Mais celui de Lisborne me flatte, me touche et m'inspire une sorte de respect involontaire : je deviens plus amicale, plus prévenante avec lui, et plus attentive sur moi-même ; je cherche à mériter de lui plus que de l'amour. O mon Elisabeth ! comment est-il possible qu'il y ait des femmes qui abusent de la tendresse de leurs amans, de leurs maris, pour les subjuguier ? comment, lorsqu'on se croit sûre d'être aimée, ne cherche-t-on pas les moyens de l'être toujours, et de devenir plus aimable encore ? Il

me semble que l'origine de l'amour est si équivoque, et sa durée si incertaine, qu'une femme ne peut assez se presser d'acquérir toutes les vertus, pour justifier le choix de celui qui l'a préférée, et même le sien ; car une femme qui domine et subjugue l'homme qui l'aime, l'humilie et le rabaisse. Mais, à qui dis-je cela ? à celle dont la conduite est un modèle bien plus sûr que tous mes discours.

Quant à moi, quoique Lisborne ne soit, ni ne doive jamais être mon amant, ni mon mari, depuis qu'il m'aime, je suis devenue meilleure, plus ferme, plus énergique, plus indulgente, plus modeste ; je me retire plus en moi-même, et je méprise les applaudissemens que je briguais autrefois. Adieu ma bonne, sois tranquille ; tu n'as rien à craindre pour ta Mina.

V<sup>me</sup> L E T T R E.

---

**C**OMMENT, ma chère Elisabeth, c'est ainsi que tu penses sur le compte de ta Minette ? tu m'accuses d'ironie contre Socrate , le meilleur , le plus sage des sages, quand je compare la simplicité de ma parure avec la sienne : ne fais donc pas ce tort à ta sœur ? Tu trouves ensuite qu'il y a de l'étourderie, si ce n'est même de la coquetterie dans ma manière avec le comte de Herbroug ;



et puis tu prétends que je ne parle avec respect de l'amour de Lisborne, que parce que j'en ai moi-même pour lui ; et cet amour te fait trembler, parce qu'il est Anglais, qu'il est riche, qu'il ne m'en parle pas ; car tout est pour toi un sujet de craintes.

Eh bien ! chère Elisabeth, écoute, et ne crains plus pour le cœur de ta sœur, mais tremble sur son sort. Ta tendre sollicitude m'arrache enfin un secret, hélas ! le seul que j'aie jamais fait à ma Lisa. J'aime, — et ce n'est pas Lisborne. Lorsque tu croyais que je luttais contre des doutes sur l'immortalité de l'ame, je luttais contre un amour malheureux, un amour que je ne devais, ni ne voulais te confier ; lorsque je tombai évanouie le jour de l'an, dans les

bras de mon frère, c'est parce que j'avais perdu tout espoir, et que le poids du malheur, et d'un sentiment qui allait devenir un crime, tomba sur mon cœur et l'accabla : j'eus la force cependant de vous cacher à tous ce que j'éprouvais. Tu le sais, Lisa, j'ai failli d'en mourir. Eh bien ! ma sœur, un jour je vis à mes pieds celui que j'aimais, que j'aime encore avec une force indicible : mon cœur un instant subjuga ma raison ; ma fermeté m'abandonna , mon secret m'échappa. Il vit, il sut combien il était aimé , et mon émotion passa dans son ame, et ses larmes se mêlèrent avec les miennes. Alors je le crois, je pouvais être heureuse un instant de plus , et il m'engageait sa foi, et il était à moi pour la vie. Je ne le voulus pas , Elisabeth ; je dédaignai ce faible sen-

timent inspiré par la pitié, et peut-être par les sens. Je m'arrachai de lui pour jamais, je préfèrai une vie malheureuse à un bonheur dont j'aurais eu à rougir.

Je l'aime encore, Lisa ; je suis encore malheureuse, je ne cesserai jamais de l'être et de l'aimer. Tu ne continuerez plus, après cet aveu, à croire que j'aime Lisbonne, quelle que soit la manière dont je parle de lui ; mais toute ma conduite, tout ce qui te paraît de l'étourderie, de la légèreté, n'est que le résultat de la façon dont j'envisage cette vie. Non, je ne puis la voir comme Charles, sous le point de vue d'une école de privation, d'un état d'épreuve, et souvent de martyre ; ou comme toi, ma Lisa, sous celui de la veille d'un jour de fête, pen-

dant laquelle on se prépare pour le beau jour du lendemain, sans penser au présent. Pour moi, la vie est déjà le jour de la fête : autrement, parée de ma jeunesse, de mon innocence, de ma gaieté, de la tendresse de mes parens, de ton amitié, mon Elisabeth, je ne voyais, je n'imaginai que plaisir et bonheur. Je crois encore que c'est ce que la Providence nous destine dès cette vie ; elle nous a donné tous les moyens d'être heureux : une nature si belle, si riche, et des sens pour en jouir ; des objets d'attachement, et un cœur pour les aimer ; l'idée de la perfection, et une ame susceptible de se perfectionner. C'est donc presque toujours notre faute, si nous ne sommes pas heureux dès cette vie ; j'ai cessé de l'être, en laissant dominer mon cœur par une passion insensée, mais je n'ai point changé

d'opinion. Je serais plus coupable encore si, m'abandonnant au découragement, à la tristesse, je ne savais pas jouir des bons momens qui se présentent, avec les dispositions à la joie et au bonheur qui sont en ma puissance ; mais je ne profanerais pas ce jour de fête, Elisabeth : quelque différente que soit notre manière d'envisager la vie, dans le fond, les dispositions de nos cœurs sont les mêmes ; nous préférerions la mort à une mauvaise action, même à une mauvaise pensée. La mort n'a rien de honteux, disait notre ami Socrate. Adieu, ma sœur, mon amie.



VI<sup>m<sup>e</sup></sup> L E T T R E.

---

**N**ous allons passer six semaines à la campagne , en Silésie , chère Elisabeth , dans une petite terre du comte , qui est un vrai Paradis. Il me paraît que M. de Herbroug arrange tout exprès ce petit voyage pour me faire plaisir ; il a voulu du moins s'en faire un mérite auprès de moi. Vous ne vous plaindrez plus, m'a - t - il dit, que vous n'entendiez jamais le rossignol , mes bois en

sont remplis ; et j'espère entendre une fois, une expression de reconnaissance de ce cœur ingrat , qui ne sait aimer que les rossignols. Sa femme rit , et me confirma que c'était pour moi seule qu'on faisait cette partie, dont elle ne se souciait point pour son propre compte , disait - elle en plaisantant ; qu'elle ne savait quel plaisir on peut trouver à gravir des montagnes dont les cailloux écorchent les pieds , à s'enfoncer dans des vilains bois si sombres qu'on n'y voit goutte , où on étouffe , et qui ressemblent à des cavernes de voleurs ! Le comte défendit vivement la compagnie , et me fit une description délicieuse de la sienne , située au pied de la montagne, dans une vallée romantique. Rien ne vous oblige , dit - il à la comtesse , de gravir ces rochers et

d'étouffer dans ces forêts. Mademoiselle Mina, qui ne craint point tout cela, et moi qui l'aime à la folie, nous ferons ensemble nos excursions. Je ne répondis rien à ce projet ; mais j'exprimai vivement ma reconnaissance au comte et à la comtesse, du plaisir qu'ils voulaient bien me faire, et je me fais une fête de ce petit séjour. Je ne pense pas comme Madame de Herbroug : c'est à la ville où on étouffe , et l'on ne respire que dans les bois. La tête me tourne, en pensant que je vais me retrouver à la campagne. Le comte est vraiment aimable d'avoir eu cette idée ; je ne peux m'empêcher de lui en savoir gré, d'autant plus que je ne puis douter que je n'en sois l'objet. On emporte mes livres favoris , on emmène la femme - de - chambre que je préfère , une excel-



lente fille qui m'est attachée ; il ne pouvait mieux s'y prendre pour réparer ses torts et regagner mon amitié. La comtesse en est bien aise aussi, depuis que je lui ai fait comprendre combien un petit séjour à la campagne serait utile à ses enfans. Ces chères petites sautent de joie, et nous partons dans deux jours, tous bien contents de cette course. Lisbonne seul me semble désapprouver complètement ce voyage : depuis qu'il est arrêté, il est devenu sombre, rêveur, contrariant, lui qui savait fort bien sentir le prix des beautés de la nature, tourne à présent en ridicule mon goût pour la campagne.

Avez-vous jamais lu, disait-il ce soir, que les anciens aient fait l'éloge d'un beau point-de-vue ? Tous les grands philosophes, n'ont-ils pas

vécu dans des villes ? Et votre divin Socrate ne dit-il pas lui-même qu'il n'a rien à apprendre des arbres et des champs, et que c'est pour cela qu'il vivait à la ville ?

Il me parut assez déplacé de mêler les anciens dans une discussion sur la préférence entre la ville et la campagne ; je ne sais s'il voulait me persifler sur mon goût pour les anciens, ou la comtesse sur son goût pour la ville ; mais j'ai bientôt vu qu'il parlait très - sérieusement ; il est devenu de très-mauvaise humeur, de n'avoir pu détourner ce projet : j'en aurais été bien fâchée. Adieu, Lisa ; je t'écrirai, si je puis, de *Valberg*, c'est le nom de la petite terre où nous allons ; pense avec plaisir que ta Mina respire aussi l'air pur de la campagne.

VII<sup>me</sup> L E T T R E.

---

**A**VANT que de te parler du séjour que j'habite , ma chère Elisabeth , je veux revenir au moment de notre départ : la veille , Lisbonne se fit annoncer chez moi ; il entra dans ma chambre avec un air troublé.

Vous êtes envieux de mon bonheur, lui dis-je en riant ; ainsi, abrégez vos adieux.

Vous vous trompez, me répondit-il,

il sérieusement, personne au monde ne vous desire plus que moi tous les bonheurs ; je serais charmé que vous eussiez celui d'aller à la campagne. — Mais . . . . il se tut, et regarda autour de lui avec un air d'embarras . . . .

Je voudrais , dit-il enfin,—je dois vous donner un avis, puisse-t-il vous suivre comme un ange tutélaire dans ces bois où vous vous réjouissez si fort d'entendre chanter le rossignol, et de respirer l'air du printemps ! Ah ! Mina, les bois, les rossignols, le printemps sont souvent bien dangereux . . . . Je le regardai fixement : Qu'est - ce que vous voulez dire, Monsieur ?

Il se tut pendant quelques secondes, puis il continua. Je ne sais comment

vous le dire, et il faut que vous le sachiez.

Ce qu'il faut dire, M. Lisborne, ne peut jamais offenser; dites-le comme vous voudrez, vous n'avez à hésiter que sur la nécessité de m'apprendre ce que vous aviez commencé; (n'est-ce pas, Elisabeth, ce commencement était au moins très-extraordinaire, et presque impertinent?).

Je n'hésite donc plus, reprit-il en s'inclinant, Herbroug vous aime. Vous plaisantez sur ce sentiment, et c'est peut-être ce qui l'augmente et le rend plus fort et plus sérieux. Il dit cela avec une espèce de chaleur qu'il ne pouvait pas contenir, et s'arrêta tout-à-coup; il n'osa pas continuer: mais je pouvais facilement deviner ce qu'il me taisait.

Je vous remercie, dis-je en souriant ; soyez tranquille, M. de Herbroug appellerait à son secours dix printemps et cent mille rossignols, qu'il n'en deviendrait pas plus dangereux pour moi. A présent, M. Lisborne, je vous prie de ne plus m'en parler. Il eut l'air de réfléchir avec un extrême embarras. Encore un mot seulement, ajouta-t-il en hésitant ; Herbroug, soyez - en sûre, espère de la campagne, de la solitude, de vos promenades, quelque chose dont votre cœur n'est pas capable. — Ce voyage dans sa terre, est un plan pour vous . . . . Il s'interrompit, comme craignant d'en dire davantage.

Je frémis, et me taisais aussi : cependant l'idée me vint de le sonder

un peu plus. Son embarras, son air troublé, ses réticences, me paraissaient très-singulières.

Je comprends, dis-je ;—mais, de grâce, d'où savez-vous cela ?—M. de Herbroug vous aurait-il confié . . .

Cette question que je lui adressai en le fixant , augmenta son confusion ; il balbutia quelque chose, qui n'était pas une réponse. Je répétai ma question avec plus d'instance ; il commençait à m'être suspect, et je ne le lui dissimulai pas. Le hasard, dit-il enfin, en se remettant un peu, quelques mots échappés au comte, le dégoût qu'il a témoigné si souvent pour la campagne, tout cela réuni m'a donné des soupçons.

Et la certitude ? demandai-je avec la même chaleur.

Il fut interdit une minute ; mais tout-à-coup, se rapprochant de moi avec impétuosité, et saisissant ma main, qu'il porta sur ses lèvres :

Adorable amie, me dit-il, il faut donc vous ouvrir ce cœur qui voulait vous rester caché, jusqu'à ce que je me fus rendu digne de votre confiance et de votre retour ; il faut donc vous avouer que c'est l'amour le plus pur et le plus violent, qui m'a éclairé sur celui de M. de Herbroug, et m'a donné la certitude de ses indignes projets, de sa coupable espérance. Je connais vos principes, la force de votre ame, et je ne craignais rien ; mais il m'était insupportable de penser que le comte eût pu seulement concevoir cette idée : je voulais vous taire ce que



je savais, et j'ai cherché à vous dissuader de ce voyage ; je n'ai pu y réussir. La douleur d'être séparé de vous, mon inquiétude, votre danger, m'ont arraché cet aveu. Ne me répondez pas, je vous en conjure ; je n'aurai jamais la force de vous entendre prononcer un non, et je ne mérite pas encore un oui.

Vous m'écoutez cependant, Monsieur, dis-je avec une dureté que je ne me serais pas permise, si la tournure qu'il avait prise m'avait moins déplu, M. de Herbroug paraissait plaisanter, et j'étais sans défiance. Si vous ne vous êtes pas trompé, il devient à mes yeux l'être le plus méprisable. — Du reste, M. Lisborne, toute passion que j'aurais le malheur d'inspirer, fût-ce même au plus esti-

mable des hommes, ne peut que m'être désagréable ; je ne pourrai pas le payer de retour : j'aime.

Il parut excessivement frappé. — Vous aimez, me dit-il après un long silence ; et de l'accent le plus sombre, oserais-je vous demander si . . . .

Vous n'osez rien demander, monsieur, car je n'oserai rien vous répondre : je vous confie aussi le secret de mon cœur, parce que je vous estime.

Il s'inclina profondément, reprit ma main, la baisa plus respectueusement, et me dit : Mes inquiétudes sont dissipées ; mais à quel prix ! — Il soupira, et reprit, d'un ton plus naturel : Vous reviendrez bientôt, j'espère ; recevez les adieux d'un ami. Et il me quitta.

Je le suivis des yeux avec un sentiment pénible ; je lui avais trouvé quelque chose qui me déplaisait, sans savoir quoi ; sans doute son aveu avait été accompagné de toute la délicatesse possible ; mais devait-il prendre ce moment ? celui que je venais de lui faire n'avait point été raisonné ; j'avais voulu anéantir à la fois et ses craintes et ses espérances.

Mais, quelle opinion allait-il avoir de moi ? Cependant son départ, le calme avec lequel il m'avait quitté, le doux sourire que j'avais vu sur ses lèvres en prenant congé de moi, me faisaient plaisir. Je pensai peu, très-peu au comte ; seulement je me promis d'être prudente, et de le laisser parcourir tout seul ses bois et ses rochers. Le lendemain nous nous mîmes en route pour la Silésie ;

depuis les avis de Lisborne, j'étais plus attentive sur la conduite de monsieur de Herbroug, et plusieurs choses me prouvèrent que Lisborne avait eu raison. Je ne puis te dire, Elisabeth, combien cet homme me parut méprisable : sous les yeux de sa femme chercher à séduire une jeune fille à laquelle il confie les siennes, cette idée pénible me poursuivait dans les commencemens ; je ne pouvais m'empêcher de lui témoigner une froideur qui tenait un peu trop de mépris.

Je n'ai point pu jouir de ce paradis que j'avais tant désiré ; il me paraît souillé par un vipère : cependant, autant que j'en ai pu juger, les beautés du local sont encore au-dessus de ce qu'il m'avait annoncé ;

j'ai refusé absolument de sortir avec lui ; je n'ai pas osé hasarder des promenades solitaires , et il a fallu me borner à quelques courses avec mes élèves. Pour être encore plus sur mes gardes, je me suis rapprochée de la Comtesse ; en la voyant de plus près, j'ai trouvé ce que je n'avais jamais soupçonné ; sous cet extérieur froid et frivole, une femme bonne, estimable, et très-susceptible d'aimer quand elle se croit aimée : sa belle ame est obscurcie dans le tourbillon nébuleux du grand monde. C'est comme l'image d'un ami qu'on entrevoit au travers d'un brouillard épais. Sans doute aussi elle m'avait mal jugée, et c'est très-naturel ; que devait-elle penser d'une jeune personne qui faisait toujours assaut d'esprit avec des hommes, et

qui paraissait s'amuser des galanteries de son mari ?

Tu veux savoir comment nous nous sommes rapprochées ; le hasard est souvent plus raisonnable que notre volonté : je me promenais un jour dans un bosquet attenant à la maison, avec mes petites élèves ; l'un cueillait des fleurs, l'autre courrait après des papillons ; moi je lisais assise au pied d'un arbre. Le Comte vint, saisit ce moment, me parla de mes rigueurs, de son amour ; je lui répondis de manière à lui ôter l'envie de continuer sur ce ton : il me quitta confus, et sa femme ne tarda pas à paraître ; à sa rougeur, à ses yeux animés , à la tendresse avec laquelle elle vint m'embrasser, à l'amitié qu'elle me témoigne de-

puis lors, au lieu de la politesse qu'elle avait avec moi, je m'aperçus que, cachée derrière un feuillage, elle n'avait pas perdu un mot de cet entretien. Auparavant je ne la croyais pas même capable de verser de larmes sur la perfidie de son mari; je vis alors qu'elle avait un cœur fier et très-sensible; elle garde le silence, je me tais aussi; mais ses caresses, le changement frappant de sa manière avec moi, m'apprennent que, jusqu'à ce moment, elle s'était tout aussi peu fiée à moi qu'à son mari. Ne lui dois-je pas des réparations d'avoir pu lui donner innocemment cette idée? j'ai donc fait tout ce qui dépendait de moi, pour l'effacer entièrement. Pauvre femme, combien elle a dû souffrir! comme son

cœur devait battre péniblement, pendant ces éternelles conversations avec son époux ! et moi je riais. Tu avais raison, Lisa, mille fois raison ; l'innocente gaieté d'une jeune fille sans défiance, a trop souvent l'air de la coquetterie aux yeux de ceux qui ne savent pas saisir les nuances. Quel courage ne fallait-il pas à cette femme pour chaque mot honnête qu'elle m'adressait ! oui, je veux l'aimer, et s'il m'est possible, aider à son bonheur. Depuis ce moment, Lisa, j'ai cherché à étudier ses goûts, son caractère, et j'ai trouvé le cœur le plus aimable sous une écorce de convenance, de mode, et de préjugés.

Nous ne nous quittons plus ; elle m'a raccommodée à moitié avec son mari qu'elle aime véritablement, et



dont elle fait beaucoup d'éloges. Elle ne lui connaît, dit - elle en rougissant, d'autre défaut, qu'un peu de légèreté ; serait - il donc possible que ce seul petit défaut pût égarer le cœur à ce point ? oui, c'est possible ; mais alors on revient bientôt à la vertu. D'abord le Comte plaisantait sur ce que nous étions inséparables ; mais lorsqu'il vit qu'en effet il nous trouvait toujours ensemble, il insista sur notre retour à la ville ; nous avons demandé un délai , et il est reparti sans nous pour Berlin. Je suis donc seule avec madame de Herbroug ; je pourrais courir à présent, mais elle n'aime pas à se promener bien loin, et je préfère ne pas la quitter. Son cœur devient tous les jours plus tendre au soin de la nature, seule avec ses aimables enfans et son

( 135 )

amie, car je veux le devenir ; nous sommes infiniment heureuses , et j'apprends de retourner à la ville. Adieu, ma Lisa.



VIII<sup>me</sup> LETTRE.

Berlin.

---

**N**ous sommes de retour ici depuis huit jours ; la Comtesse veut dorénavant se vouer à l'éducation de ses filles et faire plusieurs petites courses avec nous. Je vois fort peu le Comte, et j'ai revu avec plaisir Lisborne, qui a le ton le plus naturel, et le plus simplement amical. Je suis à présent parfaitement heureuse.

Le petit Journal de mon voyage t'a donc amusée, ma chère Elisabeth ; le voyage lui-même m'a bien amusé davantage ; je ne connais pas de plus grand plaisir que celui de voyager , un seul excepté cependant , c'est ta vie paisible à la campagne avec celui que tu chéris. Je ne lis presque plus que des voyages que Lisborne me prête ; il a parcouru lui-même toute l'Europe, et ses récits sont aussi intéressans que le livre le mieux écrit. Ah ! ce Lisborne, chère sœur, tu lui fais tort ; c'est un honnête homme, un très-honnête homme ; écoute :

Un matin, de très-bonne heure, j'étais même encore dans mon négligé, j'entendis heurter doucement à ma porte, on l'ouvrit avant que j'eusse crié d'entrer ; c'était Lisborne

en habit de voyage : après l'avoir légèrement salué, je lui fis signe de s'asseoir, et je passai vite dans mon cabinet pour jeter un schal sur mes épaules.

J'étais fâchée qu'il vînt aussi familièrement dans un moment où il devait s'attendre à me trouver seule ; il parut deviner ma pensée, et me dit avec franchise :

J'ai choisi exprès ce moment, pour vous voir, parce que je savais que je vous trouverais seule ; je pars aujourd'hui même, pour aller à la rencontre d'une parente chérie, de Milady Gower, ma cousine ; mais je voulais absolument vous voir avant mon départ, pour vous parler d'une chose qui pèse sur mon cœur . . . Vous aimez ? Mina . . . . Je voulus l'interrompre, mais il con-

tinua avec une franchise calme : Je n'ai pas le droit de vous demander qui vous aimez ; mais au moins votre ami a le droit de vous faire une question ; pourquoi n'êtes-vous pas heureuse ? Je vous aime, Mina, je sens que je ne cesserai jamais de vous aimer ; mais je ne prétends plus à l'être ; je ne puis obtenir votre main, mais je puis être votre frère, votre ami, et c'est encore beaucoup. Il me baisa la main avec tendresse et respect : Vous ne m'avez dit que ce seul mot, J'aime, et vous l'avez dit avec une expression de tristesse qui prouve que vous n'êtes pas heureuse ; pourquoi ne l'êtes-vous pas ? je suis riche, je le suis trop ; mon amie, je ne serais pas seulement riche, je serais encore heureux, si je pouvais vous rendre heureuse ; j'ai de puissans amis en

Angleterre, à Hanovre : comme vous êtes habitante du pays que possède le roi mon maître en Allemagne , je serais peut-être en état d'écarter les obstacles qui sans doute . . . Je vous supplie, dites-moi pourquoi vous n'êtes pas heureuse ? pourquoi vous êtes-vous chargée dans cette maison d'un emploi subalterne, qui n'est pas fait pour vous ? laissez-moi faire votre bonheur, et je serai moi-même trop heureux ; dites, qu'est-ce qui vous empêche de l'être ?

Des larmes abondantes coulèrent de mes yeux ; dans ce moment , l'argent, la considération, étaient à mes ordres, et cependant je ne pouvais pas être heureuse.

Homme généreux , lui dis-je à voix basse , personne ne peut m'aider.

Alors il me pressa avec une indiscretion amicale de lui découvrir la cause de mon chagrin. Mais cela se pouvait-il, Elisabeth ? pouvais-je articuler, j'aime, et je ne suis pas aimée ? Il parut enfin persuadé qu'il y a des secrets qui ne peuvent pas se communiquer. — Il me regarda quelques momens en silence, puis il me dit avec un ton de doute : Mais , est-il bien vrai que vous aimez ? Je lui répondis d'un ton décidé : Ah ! oui, bien vrai. — Il baissa les yeux, soupira ; puis il détourna la conversation sur d'autres objets sans plus faire mention ni de son amour, ni de ses offres généreux. Il me parla beaucoup de sa cousine, et de la noblesse de son caractère, de son ame un peu trop enthousiaste, mais belle ; de son cœur si chaud, et si sensible ; il



espérait pouvoir l'engager à venir passer quelque temps à Berlin; elle est très-mélancholique, me dit-il; je n'ose pas me flatter qu'elle veuille voir la société, mais je pourrais peut-être, ajouta-t-il en me baisant la main, lui en procurer une dont elle sentira tout le charme.

Il m'a inspiré beaucoup de curiosité de voir une femme aussi intéressante; elle voyage pour se distraire d'un amour malheureux, — chère Elisabeth, si je pouvais aussi voyager!

Il prit congé de moi, et je lui dis adieu avec un profond attendrissement; le Ciel veuille le protéger, et le récompenser! — Il est aussi malheureux que moi, et de la même manière, mais combien il a plus de force!

IX<sup>e</sup> LETTRE.

---

**N**ous ne reverrons pas notre Charles de bien long-temps ; j'ai reçu une lettre d'Annette, à qui nos parens ont écrit de Stade, où ils sont allés pour lui dire un dernier adieu, avant qu'il quitte l'Europe. O Elisabeth, lui qui faisait la joie et le bonheur de sa famille, il faut qu'il parte ; et moi, . . . Je ne vois partir personne sans regret ; il me semble alors que je suis une pauvre hiron-

delle en cage, qui voit partir ses compagnes, qui entend leurs chants d'allégresse au moment du départ, et qui ne peut les suivre. Je suis mon frère des yeux et du cœur, et je pleure ; pauvre Charles , je suis bien trompée , si son cœur aussi n'est pas blessé ; s'il n'emporte pas au-delà des mers l'image de l'aimable Juliette. Tu l'as dit, une fois, Elisabeth, à notre cher et bon père : *Vos enfans sont destinés à aimer, etc. etc.* Si c'était moi qui me fusse embarquée, ce bon père m'aurait dit : Ta douleur s'adoucira - t - elle dans une autre partie du monde ? je l'aurais cru, et j'aurais couru après cette espérance d'une partie du monde à l'autre ; hélas ! bien en vain : pauvre Charles, Dieu soit avec lui, et nous le ramène!

X<sup>me</sup> LETTRE.

---

**J**E n'y tiens plus , chère sœur , il faut que je parte ; il n'est pas aisé de vivre avec des gens qui ne nous aiment pas , et c'est plus difficile encore , quand ils nous ont aimés. Madame de Herbroug , . . . . elle dit bien qu'elle m'aime encore ; mais cet attachement est si compassé , si solennel , si défiant ; sa haine me mettrait plus à mon aise que son sourire accompagné de ce regard scrutateur , qui semble être à l'affût de mes moindres paroles. A chaque embrassement dont elle m'honore,

il semble qu'il s'établit plus d'éloignement entre nos cœurs ; nous nous détournons ensuite l'une de l'autre honteuses de notre fausseté ; chaque réconciliation ne fait que nous éloigner davantage, parce que l'attendrissement que nous éprouvons, nous paraît une vertu chez l'une et chez l'autre, un aveu de ses torts. Pauvre humanité, que ton cercle est rétréci ! l'homme n'est bien que dans la sphère étroite de sa famille, où l'amour a pris naissance, en même temps que lui, dans le cœur de ce qui l'entoure ; où son tissu délicat se consolide dans le cœur de ses parens, et dans le sien, au milieu et à l'aide des soins domestiques. L'amitié qui naît dans un âge plus avancé est comme une plante semée trop tard ; le froid d'automne, le moindre orage la fait périr avant sa fleur.

On a raison, lorsqu'on dit qu'il faut se garder dans le monde d'une confiance trop intime ; ce précepte glacé, qui nous faisait horreur dans le cercle heureux de notre famille, *traite ton ami comme s'il devait devenir un jour ton ennemi*, a été inventé dans le grand monde ; des formes polies et souriantes, qui n'ont de l'amitié que le nom ; voilà ce qu'on y trouve. Deux arbrisseaux plantés tout près l'un de l'autre entrelacent leurs rameaux, croissent ensemble, reçoivent la même nourriture, et paraissent n'en plus être qu'un ; si l'un meurt, l'autre périt aussi. Deux grands arbres qui ne viennent à se toucher qu'à la suite des années, et lorsqu'ils ont pris leur croissance, ne font que se blesser sans parvenir à s'unir, leurs branches s'entrelacent, mais jamais leurs substances ; il faut

arracher l'un pour que l'autre prospère ; voilà l'emblème des liaisons d'enfance, et de celles qu'on forme dans un âge plus avancé.

Le cœur de madame de Herbroug et le mien ne se sont approchés d'abord avec chaleur que pour s'éloigner ensuite avec une froideur plus marquée. Ne serait-ce point ma faute, ô Elisabeth ? j'y ai contribué au moins tout autant qu'elle ; je me suis livrée plus que je ne l'aurais dû ; j'ai trop oublié la différence de nos conditions, et de nos circonstances. J'avais le desir de rendre plus heureuse cette femme qui adore son mari, et qui n'en est séparée que par le ton du grand monde ; pour le lui ramener, j'avais imaginé de réunir dans l'intérieur de leur famille, les plaisirs les plus purs et les plus doux que l'on puisse goûter sur cette

terre ; la société de quelques amis choisis et distingués, et la jouissance des progrès de leurs enfans ; cela me réussit d'abord très-bien, le Comte prit goût à ce genre de vie, et à la compagnie des gens simples, bons, et plus moraux que ses connaissances ordinaires.

Il y rencontrait plus de confiance, plus d'amitié ; son amour paternel se réveillait, et le ramenait à celle à qui il devait ce sentiment si doux. Un jour après une scène où son cœur s'était attendri et avait paru s'ouvrir à l'amour conjugal, je me jetai dans les bras de mon amie, et je m'écriai : Oh, comme je serai heureuse, quand vous le serez tous les deux ! Elle se détacha froidement de moi, rougit, et dit avec dépit : Je vous remercie, mademoiselle ; mais



faut-il donc que j'aie besoin de vous pour le devenir . . . . .

Je la fixai avec étonnement, mais avec calme ! A qui devrai-je ce bonheur ? continua-t-elle à voix basse, à qui devrai-je le retour de mon mari ? à vous seule, et je n'ose pas même chercher dans son cœur les motifs qui me la ramènent. Il y a bien autant d'amertume que de douceur dans un pareil retour. Je reconnais, je sens votre amitié, votre bonne volonté, Mina, mais je vous en tiens quitte. En disant cela, elle reculait toujours davantage. Depuis ce moment (il y a près de quinze jours) nos cœurs se sont toujours plus fermés l'un à l'autre ; chaque essai que nous avons fait pour nous rapprocher, nous a éloignées davantage. Lorsque son mari était amoureux

de moi, elle n'était pas jalouse, mais elle l'est devenue depuis qu'il ne fait plus d'attention à moi, et elle épie avec inquiétude toutes les marques de considération qu'il me donne. Je me demande si je serais comme elle à sa place, je ne le crois pas ; elle me hait, parce qu'elle craint de fournir un triomphe à ma vanité. Bon Dieu ! comme elle se trompe ! je suis bien plus humiliée que vaine de l'espèce de sentiment que j'inspirais au Comte ; mais peut être, en sondant mon cœur, trouverai-je que j'avais mis un peu de vanité à le lui ramener : cependant j'y trouve aussi le désir sincère de son bonheur :— je l'aimais de bonne foi, et je l'aime encore ; si elle le savait, si elle connaissait la pureté de mon âme, elle ne m'accuserait pas même du plus léger désir de triomphe ; elle saurait que

je n'aspirais qu'à la rendre heureuse ; mais pour cela, il faut un attachement comme le nôtre, chère sœur ; il faut savoir tout se pardonner et même les torts que l'on a soi-même ( ce qui est le plus difficile ). Et tout cela ne peut être que le résultat de l'amitié la plus intime, liée dans une enfance passée ensemble ; on joue, on se dispute, on s'embrasse, on joue encore ; et quand le jeu devient plus sérieux, on a la douce habitude de l'indulgence.

Il faut que je parte, je le sens, elle finirait par me détester, et c'est ce que je ne veux pas. Quand je ne serai plus ici, elle pensera peut-être avec regret à celle qu'elle repousse aujourd'hui. Bientôt tu en sauras davantage.

XI<sup>me</sup> LETTRE.

---

LISBORNE est de retour avec sa parente, une jeune femme de vingt-six ans; elle est ici absolument incognito, et s'est logée dans un quartier très-reculé; elle est venue me voir un jour que la famille était à une fête de la cour. Pour dire vrai, elle me plut médiocrement; Lisborne m'avait beaucoup vanté sa sensibilité, son naturel, et j'ai trouvé en elle quelque chose de manière qui repoussait mon cœur malgré moi; elle m'a parlé avec enchantement du plaisir de voyager.

Elle doit aller en automne en Italie par la Suisse, et passer l'hiver à Naples. Lisborne, qui était présent, fit, avec son feu ordinaire, une description délicieuse de ces contrées ; pour la première fois de ma vie, je me suis surprise à envier à quelqu'un ses richesses. Dans la visite que je rendis à Milady Gower, elle m'a fait voir beaucoup des desseins de la Suisse et de l'Italie. Je ne puis te cacher, chère Elisabeth, que je formais intérieurement le désir qu'elle me proposa de l'accompagner ; quelquefois elle m'a paru être sur le point de me le demander ; je serais bien tenté de l'accepter.

Elle a beaucoup gagné dans mon esprit depuis les premières fois que je l'ai vue ; elle me traite avec une amitié, et me témoigne une confiance que je ne mérite pas, et

que je dois sans doute à la bonne opinion que Lisbonne lui a donnée de moi.

Quoique le fond de son caractère soit, dit-on, une sensibilité profonde, et de l'enthousiasme, elle a quelquefois des accès de gaieté qui m'étonnent; mais cette gaieté même a l'empreinte de sa nation, qui porte, dit-on, tout à l'extrême; elle s'y livre avec un abandon qui me paraîtrait passer les bornes de la décence, si elle était une de mes compatriotes. Mais devant Lisbonne, elle se conduit avec une extrême réserve; elle est, en sa présence, modeste, sérieuse, sombre même. Cette différence vient-elle du respect qu'il lui inspire? ou bien, est-ce une suite d'un sentiment délicat, qui l'avertit qu'elle se doit à elle-même

et à son sexe de ne pas se laisser aller devant un homme à ces accès de joie qui nuisent toujours à la dignité d'une femme ?

Mais elle s'en dédommage quand nous sommes seules, et rit alors tout à son aise. J'ai peine à concilier cette gaieté avec ce que je sais de l'état de son cœur, et de ses circonstances.

La froideur, ou plutôt l'éloignement de madame de Herbroug pour moi, est à son comble ; Lisbonne lui-même en a été frappé ; il m'en parla hier de manière à ne me laisser aucun doute de la haine qu'elle me porte ; je voulus essayer de la justifier : Ah ! me dit-il, si vous prenez cette femme et sa conduite envers vous sous votre protection, il faudra sans doute

que je me taise ; madame de Herbroug n'est pas si généreuse que vous, et je dois même vous avouer, ma bonne amie, que je verrais dans votre générosité de l'affectation, si je ne savais pas que vous ne connaissez qu'une très-petite partie du mal qu'elle peut vous faire.

Je ne jugeai pas convenable de me permettre aucune question ; il m'en dit assez cependant pour me faire comprendre quel conseil il m'aurait donné, si je lui en avais demandé. Il desire bien sûrement que je quitte cette maison ; je lui sais gré de la délicatesse avec laquelle il traita ce point, et me laisse le soin de me décider moi-même pour le parti le plus convenable. Je dois convenir, chère Elisabeth, que ce



zèle pour mes intérêts, ces ménagemens délicats, toute sa conduite enfin, le rendent plus aimable à mes yeux ; et s'il continue d'agir avec cette noblesse, il pourrait bien enfin parvenir à effacer de mon cœur une passion sur laquelle j'ai cru que le temps ni personne ne pourrait rien.

Ah ! Lisa, il y a dans notre cœur des replis profonds dans lesquels aucun regard étranger, non pas même celui de la plus tendre amitié, ne peut pénétrer ; il y a des instans où mon âme croit ne pouvoir plus trouver sur cette terre l'objet des désirs vagues et indéterminés qui l'occupent ; des momens où je voudrais avec ardeur quitter cette vie pour chercher dans l'immortalité qui est au - delà, les

moyens de guérir mon cœur brûlant et malade. Il me semble alors que mon amour a déjà fait place à des pensées, à des vœux d'une nature plus relevée, et que je suis seule sur la terre . . . . . Ma bonne sœur, je n'y ai pas été heureuse, je ne le suis pas, je ne le deviendrai jamais ; unie même à ce que j'aime, je ne le serais pas ; mon sort est les larmes, les douleurs, et le tourment d'aimer sans espérance.

Je suis dans la plus cruelle incertitude sur ce que je dois faire ; faut-il que je reste ici ? faut-il partir ? à qui puis-je me confier ? est-ce à l'homme qui m'aime, qui me l'a dit, et que je n'aime pas encore ? et pourquoi ne puis-je l'aimer ? Je voudrais quelquefois

qu'il y eût de la vérité dans les fables des philtres d'amour, des magiciennes de Thessalie ; avec quel plaisir je boirais dans cette coupe pour donner à mon cœur l'oubli du passé !

Si l'attachement d'un honnête homme ne peut pas produire le même effet, quelle autre espérance me reste-t-il ? Lisbonne est sûrement un honnête, un excellent homme.

Elisabeth . . . je ne puis plus rester.



UN VRAI MALHEUR.

---

Nous nous étions mutuellement promis, ma femme et moi, d'opposer aux coups du sort une patience calme; dans la nuit obscure, de songer à la belle aurore du lendemain; à chaque colline escarpée et rocailleuse que nous aurions à gravir, de penser au vallon frais qui se trouve de l'autre côté. Ne sommes-nous pas sûrs au moins, lui disais-je, qu'il y a un vallon ombragé, qui nous attend et ne peut nous manquer, dans lequel nous

trouverons le repos ; c'est le tombeau. Dans tous les malheurs de la vie, où les secours humains ne peuvent rien, cette certitude est une consolation.

Oui, chère amie, si l'on ôtait à l'homme l'espérance de la mort, il serait bien à plaindre, si les bornes de la vie étaient pour nous ce qu'étaient pour les anciens Romains les bornes de leur empire ; le malheur serait plus redoutable que ne l'étaient à Rome les tyrans sur le trône des Césars. Et l'amour, me dit Auguste avec tendresse, l'amour partage avec la mort le beau pouvoir de consoler l'humanité, de lui faire tout supporter ; combien de fois il est venu à notre secours ! Quand nous aurons notre Charles, je ne vois pas au reste ce que nous pouvons avoir à craindre de si fâ-

cheux ; nous ne sommes plus pauvres à présent que notre Elisabeth est riche ; notre Louis aurait pu devenir, il est vrai, quelque chose de mieux qu'un apothicaire ; mais le mal n'est pas grand, s'il est honnête homme.

Cette réflexion de ma femme, toute bonne, toute simple, suffit pour me glacer complètement ; elle arrêta dans son vol mon imagination qui s'était élancée aux grandes idées de l'éternité et de l'Empire Romain, et qui retombait dans une pharmacie ; il m'était arrivé quelquefois, je l'avoue, de penser avec une espèce de honte à notre fils apothicaire, sur-tout quand je sortais de chez ma fille Baronne ; mais je n'avais jamais eu, comme ma femme, le courage de l'avouer, et j'en fus humilié.

Sans doute, dis-je avec un peu d'humeur, s'il est honnête homme, j'en remercierai Dieu; mais . . . mais ce n'est pas ce dont il s'agit à présent.

Et de quoi s'agit-il donc? répondit la bonne mère avec sa simplicité; de quoi parlerions-nous, si ce n'est de nos enfans? quel autre bonheur, ou quel autre malheur pouvons-nous espérer ou craindre, que ceux qui les concernent?

Je gardai le silence, un peu honteux de ma vivacité; dans ce moment, quelqu'un frappa à la porte, c'était un messenger qui m'apportait une lettre; je l'ouvris, et je vis au bas le nom de Ludwig.

Elle ne contenait que quelques lignes; mais qu'elles étaient douloureuses à lire! Les voici:

“ Mina est partie ; les rapports sur  
“ sa fuite sont si contradictoires,  
“ que je ne puis en porter encore  
“ aucun jugement ; ce qu’il y a de  
“ sûr, c’est qu’elle est entre les mains  
“ d’un homme riche et corrompu ;  
“ est-ce volontairement ? Il faut es-  
“ pérer que non ; je suis sur ses  
“ traces ; vous aurez bientôt de mes  
“ nouvelles.”

Je lus cette lettre à voix basse, mais ma femme vit bien à l’altération de mon visage, qu’elle annonçait un malheur. Malgré mon effroi, j’eus cependant le dessein de lui cacher ce qu’on m’apprenait ; mais je la vis pâlir. Charles, notre Charles, s’écria-t-elle.

Cela ne regarde point Charles, lui dis-je, mais ce qu’on nous annonce n’est pas moins fâcheux. — Mina . . . Mina a quitté la maison du Comte de Herbroug.



Ah ! Dieu soit béni, dit ma femme en respirant plus librement, c'est ce que nous désirions.

Oui, . . . . . mais Friedleben ne sait pas où elle est allée. . . . . J'hésitais ; Auguste se saisit de la lettre ; elle tremblait en la lisant, et fut obligée de s'asseoir.

J'espère, dis-je, que les choses ne sont pas aussi fâcheuses que semble l'indiquer ce peu de lignes écrites à la hâte. Ma femme recommença la lecture du billet en appuyant sur les mots qui la frappaient le plus. — *Fuite, — au pouvoir d'un homme riche et corrompu, — volontairement.* Ce rapprochement d'idées fit sur moi un effet terrible. Volontairement ! m'écriai-je, bon Dieu ! tout, tout plutôt que ce malheur ! Si mon cœur doit être brisé, que ce ne soit pas par la chute volontaire de l'un de mes enfans.

Je tenais la lettre à la main, en élevant les yeux au ciel ; un mouvement de colère me la fit jeter avec force à terre , à l'idée que Mina était séduite. *Volontairement !* m'écriai-je ; ce mot n'est pas dans cette lettre. — Il y est, me dit Auguste. — Eh bien ! il n'est pas dans le cœur de Mina ; non, il n'y est pas ; et s'il y est aussi, m'écriai-je en élevant mes bras vers le ciel, malgré ma femme qui me retenait dans les siens—s'il y est, si c'est volontairement, que l'ange de malédiction tombe . . . . . sur ma tête.

Cher ami, cher Charles, dit ma femme avec l'accent du désespoir, ne tente pas Dieu, ne prononce pas l'affreux mot de malédiction.

Laisse - moi, laisse-moi, dis-je en m'arrachant de ses bras ; que me

ferait tout le reste ? Ton amour même, Auguste, celui de mes autres enfans ? Le monde entier, la vie ne me serait plus rien, si Mina est coupable ?

Et le tombeau, reprit-elle avec angoisse, pense au tombeau, pense à ce que tu disais il n'y a qu'un instant.

Au tombeau ! femme insensée ! il attend aussi notre enfant coupable ; avec quelle présomption j'imaginai que toutes les vagues du malheur venaient se briser contre le tombeau !

Tiens, Auguste, vois ce mot *volontairement* ; son effet s'étend au-delà du tombeau, jusqu'à la dernière limite de notre existence. Volontairement elle serait devenue la proie d'un scélérat ! elle se serait vendue au péché ! non, la mort même

même ne laverait pas cette tache ; le tombeau ne la ferait pas disparaître : elle serait notre honte pour l'éternité.

Ma femme jusqu'alors avait fait ses efforts pour me calmer , pour séparer mes mains que je joignais fortement ensemble comme par un mouvement convulsif ; à ces mots, ses bras sans force m'abandonnèrent ; elle jeta sur moi, en soupirant doucement, le regard terne de quelqu'un qui va mourir, et s'appuyant contre une chaise pour se soutenir.

Qu'est-ce que c'est ? qu'as - tu donc ? lui demandai-je effrayé de son état. Ah ! me répondit-elle, tu as brisé mon cœur, tout est fini pour moi ; notre Mina ! elle serait perdue à jamais pour elle et pour nous ! son père lui-même a prononcé sa condamnation. Son accent, en

articulant ce mot, était celui de la plus profonde douleur.

Je perdis de vue la suite des images funestes qui venaient de m'occuper, pour tâcher de consoler ma pauvre Auguste. Moi, condamner ma fille ! m'écriai - je, Dieu m'en garde ! non, c'est à lui, c'est à un père miséricordieux, et qui lit dans les cœurs, que je laisse le soin de la juger ; en admettant même les suppositions les plus fâcheuses, quand elle serait partie volontairement comme Friedleben l'écrit, Dieu aura égard à sa jeunesse, aux combats que son cœur aura sans doute éprouvés, à son repentir, à ses regrets, aux artifices de l'homme méchant qui l'aura séduite. . . . Ah ! oui, méchant ; il faut qu'il l'ait été comme ce Lovelace dont elle nous lisait l'histoire ; comme l'esprit ten-

tateur qui séduisit Eve ; Eve n'était pas plus pure, plus innocente que Mina, et elle succomba. Mais ce malheur n'est peut-être pas vrai ; Ludwig ne dit-il pas qu'il espère qu'elle n'est pas partie volontairement ? Un étranger l'espère , et nous, ses parens, n'espérerions-nous pas ? Aurions - nous plus mauvaise opinion de notre enfant que lui, nous qui la connaissons ? Tout ce que je dis à ma femme pour la calmer, eut le même effet sur moi ; la faute de ma fille s'atténuait à mes yeux, et toute ma colère se tourna sur son séducteur. Oui, dis-je enfin aveuglé par ma passion, qu'il soit riche, qu'il soit puissant, que m'importe ? Un père offensé trouve bien le moyen de se venger. Il apprendra que l'on ne viole pas impunément l'asile de l'innocence.

Je prenais ma canne et mon chapeau avec un mouvement de fureur, et j'allais sortir ; ma femme me rappela que je ne savais pas même de quel côté je devais chercher le séducteur ; et quand elle m'eut un peu calmé, elle me fit observer que je manquais d'argent pour faire un voyage qui pouvait être long, et que notre ennemi m'échapperait aisément au moyen de ses richesses. Eh bien ! m'écriai-je, il y a un Dieu juste, et sa main l'atteindra.

Elisabeth saura peut-être quelque chose de plus que nous, dit ma femme au bout de quelques instans ; je saisis cette idée, je courus à mon bureau, je lui écrivis, et j'envoyai ma lettre par un exprès. Nous reçûmes en réponse le paquet de lettres de Mina, que l'on vient de

lire, et une d'Elisabeth qui nous donna les meilleures espérances.

Nous lûmes celles de Mina avec une extrême avidité, et chacune nous donnait une nouvelle raison d'espérer ; la dernière nous toucha beaucoup. Quand nous eûmes fini, nous nous regardâmes, ma femme et moi, avec un plaisir mêlé de douleur ; le nuage épais qui nous avait environnés pendant deux jours, n'était plus qu'une vapeur légère, au travers de laquelle brillaient les rayons de l'espérance. Nous avions de la peine à concilier la nouvelle de Ludwig avec les lettres de Mina ; et les inquiétudes que nous n'avions presque plus sur sa conduite, se portaient toutes sur son sort.

Enfin Ludwig lui-même arriva ; sa physionomie ne nous présageait



rien de bon. Où est-elle ? où est notre fille ? lui criâmes-nous tous les deux en même temps.

Je n'en sais rien, nous dit-il, et je ne sais pas même comment je dois vous consoler, chers et malheureux amis ; mais il faudra bien qu'il se trouve le scélérat !

Ah ! m'écriai-je, si seulement Lisborne pouvait. . . . . la secourir, allai-je dire ; mais Ludwig m'interrompit.

D'où savez-vous son nom ? . . . .  
Oui, c'est ce monstre, ce Lisborne qui a séduit et emmené cette innocente créature.

Non, non, c'est impossible, repris-je : Lisborne pense trop noblement. Il me regarda d'un air surpris. Nous lui fîmes voir nos lettres ; il les lut lentement avec beaucoup de réflexion ; souvent il faisait un geste

d'indignation qui nous effrayait. Quel fourbe que ce Lisborne, dit-il enfin ! Pauvre Mina ! elle ne s'en doutait pas. . . . . Serait-il possible qu'elle eût su ce que je sais, que ses deux dernières lettres ne fussent qu'une feinte ? Alors. . . . .

Et que savez-vous donc ? au nom du ciel ! nous écriâmes-nous.

Cette *Lady Gower*, cette prétendue parente de Lisborne, est une femme perdue, sa maîtresse qui lui est entièrement dévouée. Madame de Herbroug s'est apperçue de la liaison de Mina avec cette femme méprisante, elle lui a donné des avis ; — mais on avait eu soin de prévenir Mina contre ce que pouvait lui dire la comtesse, et cette dernière lettre nous prouve l'innocence de votre fille. Ce scélérat, ce monstre, ne m'échappera pas ! —

Malheur à lui, si je puis l'atteindre ! malheur à lui, si Mina est innocente ! et cent fois plus encore malheur à lui, si elle est coupable et séduite ! En prononçant ces mots, tous ses traits exprimaient la colère et l'indignation.

Il me raconta ensuite en particulier et avec ménagement, que madame de Herbroug ( dont il avait très-bonne opinion ) n'avait pas jugé favorablement de Mina ; mais ce que j'avais lu dans les lettres de ma fille au sujet de cette dame, me donna des doutes sur son jugement.

Mina, lui avait-elle dit, savait fort bien que Lisborne était un libertin sans principes, il avait cette réputation par-tout où il était connu ; Ludwig avait pris des informations dans la maison que la prétendue

Lady Gower avait occupée, et là encore on lui avait confirmé que mademoiselle Bonverot devait connaître le caractère de Lisbonne.

Notre ami Ludwig nous quitta au bout de quelques jours pour retourner à la recherche de Mina, et nous laissa dans la plus cruelle incertitude. Si notre fille avait eu simplement le desir de faire un voyage comme elle l'exprimait dans ses lettres, pourquoi quitter secrètement la maison de Herbroug ? pourquoi ne pas l'écrire à Elisabeth ? pourquoi ne pas donner de ses nouvelles depuis son départ ? D'un autre côté, ses lettres où son cœur innocent s'ouvrait avec tant d'ingénuité ! — Insensiblement, cependant, nous perdîmes beaucoup de la confiance qu'elles nous avaient donnée de son innocence. Chaque jour il nous

paraissait plus vraisemblable qu'elle avait suivi volontairement son séducteur, et chaque jour cette idée nous affectait plus douloureusement.

Ce cruel événement eut encore sur notre bonheur domestique des suites plus fâcheuses ; un méchant génie sous la forme de Mina, troublait la bonne intelligence qui avait toujours régné entre ma femme et moi. S'il lui arrivait de s'élever fortement contre sa fille, celle-ci ne me paraissait plus que malheureuse, et je prenais vivement sa défense. Si, dans une autre occasion, les raisons qui me la faisaient présumer coupable se présentaient à mon esprit, et qu'il m'arrivât de dire un mot de dureté à son sujet, ma femme la prenait sous sa protection, et rejetait même sur moi une partie de sa faute, de notre

malheur, parce que je l'avais menée chez l'oncle Frédéric, où elle avait trouvé des romans, et que j'avais quelquefois manifesté sur l'amour des principes trop peu sévères. Ce n'était plus, comme jadis, ces douces disputes qui se terminaient par un sourire, un baiser, et un redoublement de tendresse ; c'était des tracasseries amères et répétées, qui finissaient par un mot froid ou piquant, et qui nous éloignaient chaque jour davantage l'un de l'autre.

Auguste, lui dis-je enfin, pourquoi rendre ainsi notre vie insupportable ? tu es innocente et moi aussi : faut-il donc que nous en soyons réduits à désirer la mort de l'un de nous deux, afin de pouvoir nous pardonner réciproquement notre malheur, dans ce moment terrible où

l'on oublie tout ? oui, je voudrais y être à ce moment-là ; Auguste, tu te rappellerais seulement combien tu m'as aimé. Elle s'approcha de moi en cherchant en vain à retenir ses larmes. Ah ! Charles, dit-elle, mon cœur n'est-il donc pas assez brisé sans me présenter encore cette image ? pourquoi justifier Mina quand je m'afflige de sa faute ? et pourquoi dans d'autres momens cette dureté en me parlant d'elle ?

Pourquoi ? parce que je l'aime, parce que je suis son père et toi sa mère ; parce que nous ne savons pas si elle est innocente ou coupable ; parce que le malheur aigrit nos cœurs et nous rend durs l'un pour l'autre : Tu ne connais plus le mien ? chère amie. Elle me tendit la main, et nous nous promîmes de ne plus parler de cette infortu-

née , de laisser au Juge suprême à prononcer sur sa faute, et de nous aimer comme auparavant. Nous tînmes cette promesse, mais nous n'en fûmes pas moins malheureux.

Dans une liaison intime dès qu'il y a un point, un seul point dont on n'ose pas approcher, un sujet qu'on craint de traiter ensemble, la gêne s'établit et le bonheur est détruit. Ma femme ne me disait plus rien de sa fille, mais elle avait continuellement les larmes aux yeux ; sa voix étant faible et cassée comme celle d'un malade, elle marchait doucement et lentement dans la maison, comme lorsque Mina était mourante ; elle avait toujours l'air occupé, distrait, comme cherchant quelque chose qu'elle aurait perdue, lorsque je lui disais doucement : Mais que cherches-tu donc, chère amie ? Je



n'en sais rien, répondait-elle, et recommençait à chercher. Un enfant de notre voisinage fut fort maltraité de la petite vérole ; en le voyant, elle embrassa avec vivacité notre petite fille que nous avions avec nous : Je voudrais, dit-elle, que son visage fût ainsi défiguré.

Ainsi, le crime d'un libertin sans principes avait détruit dans un instant notre bonheur, et ce vil auteur de nos maux ne s'embarrassait guère du désespoir d'un père et d'une mère.



SOUVENIR ET REGRET.

---

DANS les premiers temps du mariage d'Elisabeth , nous n'avions point vu Salzmann ; depuis que Mina était à Berlin, il était venu quelquefois , mais rarement. A ce désespoir qui égarait sa raison et le conduisait au vice, avait succédé, après son entretien avec Mina, une sombre tristesse ; avec nous sa manière n'était pas précisément de la froideur , mais il était timide, réservé et silencieux ; ses visites

étaient courtes ; et nous ne l'avions pas vu depuis plusieurs semaines à l'époque de la fuite de Mina : il vint nous voir alors, et revint fréquemment sous différens prétextes ; nous ne lui parlâmes point de l'événement qui nous occupait, il paraissait aussi l'ignorer ; enfin un jour qu'il avait été assis auprès de nous pendant une heure, avec son silence ordinaire , tout d'un coup et sans aucun propos, il nous demanda, " Comment se porte M<sup>lle</sup> Mina ? " Je le regardai, pour découvrir s'il savait quelque chose ; sa physionomie était agitée, il baissa les yeux. Nous espérons qu'elle est bien, répondis-je en soupirant. Il se leva et s'approcha de moi. Est-ce qu'il y a long - temps, me demanda - t - il à demi-voix, que vous n'avez reçu de lettres d'elle ? Je le fixai encore

pour deviner à quoi il en voulait venir, et je fis un mouvement de tête.

Mon cher Pasteur, continua-t-il en hésitant, on m'écrit de Berlin...

Eh! mon Dieu! oui, dis-je en l'interrompant, nous le savons déjà.

La chose est donc bien vraie? reprit-il d'une voix altérée. Je fis un signe affirmatif. Il soupira, prit son chapeau, revint à moi, me serra la main en disant avec expression mille vœux pour son bonheur: L'homme qu'elle épouse est, dit-on, très-riche.

*Qu'elle épouse*, ce mot me redonna un peu de courage; oui, dis-je, il est riche.

On m'écrit que c'est un Anglais de condition, immensément riche. Vos enfans sont heureux, Mr. le Pasteur, et ils méritent de l'être.

---

---

## L'APPARITION.

---

**E**LIZABETH vint, je la vis de ma fenêtre descendre de voiture, sans avoir la force de bouger de ma place pour aller au - devant d'elle. Voici notre Elisabeth, dis-je à ma femme, que j'entendais soupirer par intervalle ; elle fit un cri plus de surprise que de joie, et resta comme moi sur la chaise ; il semblait que le malheur nous eût tous les deux privés du mouvement. Elisabeth ouvrit doucement et resta sur

le seuil de la porte. Son visage pâle, abattu, était un miroir dans lequel on voyait notre chagrin. Ses yeux baignés de larmes étaient baissés. Nous nous tendîmes les mains, sans avoir dit un mot de bien - venue à notre fille chérie; elle se jeta à genoux à la place où elle était restée. Ma sœur est innocente ! s'écria - t - elle , elle est innocente , ou nous serions trop malheureux. Je ne sais pourquoi , mais à ces mots le poids de notre douleur tomba avec tant de force sur mon cœur, que je me levai en m'écriant avec l'accent du désespoir : " Tais-toi, je t'en conjure, ne me parle pas d'elle , tu me ferais perdre la raison, elle l'est déjà plus de moitié."

Elisabeth se releva effrayée de

mon action, et je retombai sur ma chaise dans un état d'abattement inexprimable. Nous restâmes ainsi près d'une heure avant de pouvoir embrasser notre bonne fille.

Sa douleur était plus douce, plus tendre que la nôtre, parce qu'elle ne croyait pas sa sœur coupable ; mais lorsque nous lui dîmes que l'oncle Ludwig n'avait pu découvrir aucune trace d'elle, et qu'elle était perdue pour nous, même lorsqu'elle serait innocente, elle fut affectée au point de se trouver mal ; quand elle revint à elle, l'excès de sa douleur rendit la nôtre plus calme ; son imagination était constamment tendue sur l'image de sa sœur chérie : Voilà, disait-elle, la place où je l'ai vue assise. — Là, nous travaillions

travaillions ensemble : — ici, elle lisait — là, elle embrassait sa mère, etc. etc.

Salzmann revint au bout de quelques jours, Elisabeth se jeta dans ses bras en pleurant ; il avait été aimé de Mina, elle versa sa douleur dans son sein. Il la reçut dans ses bras avec amitié, avec attendrissement. Il apprit alors par degré le sort de notre malheureuse fille ; cependant il resta dans l'idée qu'elle était mariée, mais contre notre gré et à un mauvais sujet ; nous n'avions pas la force de le détromper, et il était trop discret pour faire les questions qui auraient pu l'éclaircir sur la vérité.

Nous étions tous tristement occupés de nos réflexions, lorsque nous vîmes une paysanne en très-



mauvais vêtement qui traversait la cour d'un pas chancelant ; je pensai que c'était une mendiante malade, et j'allais lui porter une aumône quand la porte s'ouvrit et qu'elle vint tomber à nos pieds. Dieu de bonté ! c'était Mina, c'était notre enfant. Nous ne la reconnûmes pas d'abord sous son déguisement, et la pauvre fille était si changée ; mais nous l'entendîmes s'écrier : Ah ! mon Dieu, mon Dieu, je n'en puis plus, je meurs ; sa voix frappa nos cœurs et nos yeux s'ouvrirent ; nous l'entourâmes tous en répétant : Oh ! mon Dieu, Mina ! Nous tombâmes à genoux ma femme , moi, et Salzmänn aussi ; Elisabeth se jeta au cou de sa sœur avec transport, et les bras tremblans de Mina l'entourèrent ; on eût dit qu'elles ne-

pouvaient plus se détacher l'une de l'autre. C'est de cette manière, c'est étroitement serrées ensemble qu'elles vinrent tomber dans nos bras presque sans connaissance.

Quand Mina reprit ses sens, elle regarda tout autour d'elle avec des yeux égarés, elle avait l'air de ne pas savoir où elle était ; enfin peu-à-peu elle nous reconnut tous, et nous tendit les bras en | silence, à sa mère, à moi, et puis à Salzmann, et retomba dans ceux de sa sœur ; elle avait l'air abîmée de fatigue, nous la conduisîmes dans sa chambre ; Elisabeth la déshabilla, la mit au lit, ferma les rideaux, et tout de suite elle s'endormit. Sa sœur voulut passer la nuit entière sur un fauteuil à côté d'elle. Salzmann voulait y rester aussi, nous

nous y opposâmes ; il était hors de lui et répétait à chaque instant : Elle m'a embrassé, l'avez-vous vu ? l'avez-vous remarqué ?

Nous ne pûmes fermer l'œil de toute la nuit ma femme et moi ; à l'aube du jour nous nous levâmes et nous revînmes auprès du lit de notre enfant perdue et retrouvée ; elle dormait encore, et d'un sommeil si doux, si tranquille, comme si elle n'avait pas dormi depuis plusieurs jours. Nous nous assîmes près de son lit, et nous commençâmes à parler de nos craintes et de nos espérances ; Elisabeth persistait à soutenir avec fermeté que sa sœur était innocente.

Enfin, Mina s'éveilla ; quand elle nous vit ainsi autour d'elle, une expression céleste se répandit sur

sa physionomie et ranima son regard ; elle nous tendit la main, nous la prîmes, et nous nous écriâmes avec une entière confiance : *Oui, tu es innocente.*

Ces mots parurent la surprendre ; elle nous regarda avec étonnement, mais sans aucune confusion.

Je n'en ai jamais douté, dit Elisabeth.

Comment ! s'écria Mina, que voulez-vous dire ? est-ce que vous savez déjà que j'ai été au pouvoir d'un scélérat ? mais c'est impossible, je ne le sais moi-même que depuis quelques jours.

On en vint enfin à une explication mutuelle ; Mina avait écrit exactement à nous et à sa sœur, et son départ de Berlin, et tout ce qui s'était passé depuis jusqu'au

moment où elle s'était échappée pour nous rejoindre, mais ces lettres avaient été interceptées ; elle reprit donc son histoire à l'époque où Elisabeth cessa d'en recevoir.

Lisborne avait persuadé à Mina que Madame de Herbroug était son ennemie. Elle se décida à quitter sa maison ; mais craignant de revenir dans le voisinage de Salzmann, elle espérait que Lady Gower, qu'elle voyait tous les jours et qui la comblait d'amitié, lui offrirait de l'amener avec elle en Italie. Elle ne lui en parlait point, et ce ne fut que la veille de son départ qu'elle lui en fit la proposition ; Mina le désirait trop pour ne pas l'accepter sans balancer ; elle demanda seulement quelques jours de délai pour avoir notre aveu et pour se préparer à partir.

Lady Gower dit qu'il lui était impossible de différer son départ; Lisborne arriva, et tous les deux persuadèrent à Mina que dans l'état des choses il valait mieux prendre congé de la famille de Herbroug par une lettre, pour éviter des reproches et une explication désagréable, et partir tout de suite avec Lady Gower. Vos parens, dit Lisborne, ne peuvent qu'approuver un voyage aussi décent avec une femme aussi respectable; vous leur écrirez aussi en partant; je me charge d'envoyer votre lettre, et de vous faire tenir les premières que vous recevrez d'eux, en attendant que vous ayez pu leur donner une adresse.

Mina fit précipitamment ses paquets; pendant la nuit elle écrivit une lettre à madame de Herbroug

et une à sa mère ; elle les remit à Lisborne pour qu'elles parvinssent plus sûrement, et quitta Berlin avec la dame anglaise. Elle comptait aller tout de suite en Suisse et de-là en Italie ; mais Lady Gower lui dit qu'elles iraient d'abord à Hambourg, où elle avait des affaires qui la retiendraient quelques semaines. Elles y arrivèrent, et s'établirent dans une petite campagne aux portes de la ville, que Lady Gower loua. Elles vécurent d'abord très-retirées ; Mina s'y trouvait heureuse et l'écrivit à sa sœur, en lui donnant son adresse.

Au bout de quinze jours, Lisborne arriva ; il eut l'air embarrassé quand Mina lui demanda pourquoi il avait quitté Berlin ; il hésita, se culpa, et finit par avouer qu'il y avait été forcé, à la suite d'une

affaire qu'il avait eue avec le Comte de Herbroug à l'occasion de Mina. Elle en éprouva le plus vif chagrin ; il augmenta, quand elle entendit Lady Gower proposer à son cousin de rester avec elle et de l'accompagner dans son voyage d'Italie, mais sous aucun rapport elle ne pouvait s'y opposer. Ce ne fut pas son seul sujet d'inquiétude ; elle ne recevait point de nos nouvelles, et en vivant plus intimement avec Lady Gower, elle avait découvert des principes et des nuances de caractère qui ne lui convenaient pas ; elle se repentait de s'être mise sous sa protection, cependant elle n'eut encore aucun soupçon sur Lisborne, qui continuait d'avoir avec elle la conduite la plus réservée.

Plusieurs jeunes Anglais de sa connaissance et de celle de Lady Gower



étaient à Hambourg, et vinrent les voir; insensiblement leur maison de campagne devint un rendez-vous de plaisir et de dissipation, tous les soirs il y avait un nombreux rassemblement; il y vint aussi des femmes, on passait la moitié des nuits à jouer ou à danser; le ton de cette société devenait tous les jours plus libre; celui de Lisborne était encore noble et sérieux, mais il était plus tendre, et recommençait à parler à Mina de son amour pour elle.

Ma fille témoigna à Lady Gower son étonnement du nouveau genre de vie qu'elle avait adopté; elle lui répondit que c'était ainsi qu'on vivait en Angleterre, et qu'il fallait bien en reprendre l'habitude. Lisborne excusait sa cousine: Elle a été si long-temps plongée dans la

mélancolie, disait-il, je suis bien aise de la voir reprendre un peu de gaieté ; mais, comme toutes les femmes de sa nation, elle porte tout à l'extrême, et la tristesse et la joie. Mina dans sa simplicité le crut, et ne dit plus rien ; elle nous avoua même avec sa franchise ordinaire que ce tourbillon continuel n'avait pas été sans effet sur elle : J'étais, nous dit-elle, dans une espèce d'étourdissement, je chancelais au bord de l'abyme. Lisbonne ne me quittait pas ; et sans que je m'en aperçusse, par des gradations presque insensibles, il devenait chaque jour plus libre et plus familier avec moi.

Au milieu de cette foule qui allait et venait sans cesse, Mina distingua bientôt un jeune Anglais qui paraissait ne prendre aucune part à la joie générale ; elle le surprénait

souvent les yeux attachés sur elle, quelquefois avec le regard de la curiosité, d'autrefois avec celui du chagrin ou de la compassion. Un jour il la trouva sous un berceau du jardin où elle était allée lire un roman nouveau anglais ; la situation de l'héroïne était touchante, et les larmes de Mina témoignaient l'intérêt qu'elle y prenait : le jeune Anglais lui en demanda la cause ; elle lui présenta le livre, dont le titre était *la Séduction*, et lui montra ces lignes qui faisaient couler ses larmes :

“ *Alas, whither shall I fly? He has deceived, ruined, and left me.*” (1)

Le jeune Anglais les lut, et

---

(1) Hélas ! où pourrai-je fuir ? il m'a trompée, perdue et abandonnée.

regarda long-temps Mina d'un air étonné et attendri ; il lui rendit le livre en lui disant : Quoi ! c'est sur vous que ces mots produisent cet effet ? sur vous ?

D'où vient votre surprise ? lui dit Mina, est-il un malheur plus grand que celui d'une jeune fille innocente qui tombe entre les mains d'un séducteur, d'un méchant ?

*Poor girl!* (1) dit l'Anglais à demi-voix, en s'éloignant de quelques pas, mais bientôt il se rapprocha de Mina : Est-il encore temps, lui dit-il vivement, pouvez-vous encore être sauvée ? êtes-vous encore innocente et non séduite ? Ces larmes sont-elles celles du repen-

---

(1) Pauvre fille.

tir, ou celles de la vertu compatissante ?

Mina se leva avec effroi ; au nom de Dieu, monsieur, expliquez-vous, qu'avez-vous à me dire ?

Rien, répondit l'Anglais tristement en se remettant et posant le doigt sur le titre du livre : pauvre fille, voilà votre sort, ou celui qui vous est réservé.

Mina pâlit et dit avec fermeté : Jamais, monsieur, jamais, plutôt mourir. Mais je vous comprends ; je ne dois pas même être soupçonnée, et je vais dire à Lisbonne . . . . .

Pauvre fille, allez, il vous dira que je le calomnie, et vous trompera encore. Quelles preuves avez-vous de la vérité ? Demain à la même heure, sous ce même ber-

ceau, je vous les apporterai ces preuves ; vous ferez alors ce que vous voudrez, moi j'aurais fait mon devoir.

Mina rentra dans la maison, et feignit une indisposition pour ne pas paraître. Le lendemain elle retourna sous le berceau ; l'Anglais y était ; il lui apportait une lettre que Lisborne avait écrite de Berlin à un de ses amis qui habitait Hambourg ; il lui donnait la commission de lui louer une campagne. “ Il  
“ avait fait la connaissance d'une  
“ jeune fille qui lui tournait la tête,  
“ et dont il voulait à tout prix ob-  
“ tenir la possession. Ce sera diffi-  
“ cile, disait-il ; il est impossible  
“ d'avoir plus de vertu et plus  
“ d'esprit ; mais elle se repose trop  
“ peut-être sur l'un et sur l'autre ;

“ j’ai déjà réussi à la mettre mal  
“ avec la dame chez qui elle de-  
“ meure, et à lui inspirer l’envie  
“ de voyager ; c’est beaucoup avec  
“ une imagination aussi vive et une  
“ tête aussi exaltée, on ne veut rien  
“ à demi ; j’espère la conduire avant  
“ qu’il soit long-temps dans la  
“ maison de campagne que je vous  
“ demande. J’ai fait prendre le nom  
“ de Lady Gower, et le titre de ma  
“ parente, à une de mes anciennes  
“ *amies* ; c’est avec elle que la jeune  
“ fille partira, je les joindrai bien-  
“ tôt, et j’espère tout de la séduc-  
“ tion des plaisirs du monde, de  
“ l’amour-propre, de l’exemple, de  
“ mes soins ; si Mina n’est pas un  
“ ange, elle doit succomber,” etc. etc.

Elle connaissait la main de Lis-  
borne, et ne put douter de sa

perfidie ; elle vit avec horreur que sous l'apparence de la vertu, il avait travaillé, dès les premiers jours, à son plan de séduction auprès d'elle. Quel monstre ! dit-elle, je vais jeter cette lettre à ses pieds, l'accabler de mon mépris, et partir.

*Poor girl*, dit l'Anglais, en serez-vous la maîtresse ? Songez aux moyens que donnent à Lisbonne ses richesses et son crédit ; il a fait déjà des dépenses considérables pour vous conduire ici ; croyez-vous qu'il permettra si aisément que vous lui échappiez ; vous avez des espions qui vous observent, et il a assez d'argent pour échapper de manière ou d'autre à l'œil de la justice.

La compagnie qui survint empêcha l'Anglais d'en dire davantage, mais Mina en savait assez pour ne



pouvoir plus supporter la vue de Lisbonne.

Dans son angoisse elle voulut partir sur-le-champ même ; elle courut à la porte du jardin, mais elle la trouva fermée, et le jardinier, sous différens prétextes, refusa de l'ouvrir ; elle prit alors une résolution désespérée, décidée à ne pas rester un jour de plus sous le même toit que les deux monstres qui avaient conjuré sa ruine ; elle attendit la nuit avec impatience.

Quand elle crut les domestiques retirés, elle se glissa dans la chambre où couchait une servante de basse-cour qui dormait profondément, elle s'empara de ses habillemens et laissa les siens à la place ; à minuit elle descendit en tremblant au jardin, et passa le fossé sur une planche étroite qu'elle trouva près

d'une palissade ; dès qu'elle fut en pleine campagne elle s'orienta par les étoiles, et prit le premier chemin du côté du midi. Dans son trouble cette pauvre fille avait oublié sa bourse dans les poches des habillemens qu'elle avait laissés, elle ne trouva que quelques sols dans celles de la paysanne ; elle courut plutôt qu'elle ne marcha, aussi long-temps que ses forces le lui permirent ; chaque homme qu'elle rencontrait la faisait frémir, croyant toujours que c'était un émissaire de Lisbonne ; elle n'osa pas même entrer dans aucune auberge, et ne se permit de dormir que quelques heures dans la campagne sur des tas de foin, et elle ne mangea que des fruits sauvages. Comme elle marchait jour et nuit, elle arriva chez nous au bout de cinq jours, dans l'état où

nous l'avons vu : il en était temps , elle était exténuée de faim , de fatigue , et n'aurait pu soutenir plus long-temps , sans succomber , une route aussi pénible. Mais tout était oublié ; nous nous étions retrouvés , elle était innocente , en sûreté au sein de sa famille , nous ne pensions au mal passé , que pour bénir le ciel de notre bonheur actuel.

L'oncle Ludwig revint sans avoir trouvé Lisbonne ni aucune trace de lui ; il entrait consterné : Mina est ici , Mina est innocente et vertueuse , nous écriâmes-nous tous , au moment où il entra. Il courut à elle , et la serra avec joie dans ses bras en l'appelant sa chère enfant ; il lui fit raconter son histoire qu'il écouta avec grande atten-

tion. Quand elle eut fini, il passa avec elle dans une chambre à côté; ils eurent une longue conversation; en rentrant Mina avait les yeux rouges et l'air interdite; Ludwig était serein et joyeux. Elle nous dit qu'il lui avait fait un long sermon, et fait sentir qu'elle s'était exposée à tout ce qui lui était arrivé, en cherchant trop à briller, à plaire, et en sortant de sa place; elle en convint, la leçon avait été assez forte pour la corriger de sa présomption: Je croyais, dit-elle, connaître le monde et les hommes, et je n'étais qu'un enfant sans expérience. Le roman de Clarisse, que je prenais pour mon égide, n'a pas empêché que je ne rencontraisse un Lovelace, et que je n'aie failli d'être sa victime.

LA SURPRISE.

---

J'AVAIS quelques motifs de croire que Salzmann aimait Mina, et nous étions tous certains qu'il était aimé d'elle; Elisabeth nous pria de laisser agir leurs cœurs, sans nous en mêler en aucune manière; ce dont j'avoue que j'étais fort tenté.

Salzmann aimait en effet Mina, et désirait d'obtenir sa main; depuis long-temps il avait soupçonné qu'il ne lui était pas indifférent; la scène du jour de la foire, lui en avait

presque donné la certitude ; cependant la manière dont Mina s'arracha de ses bras , lui rendit ses doutes , son absence les confirma , et il s'y joignit le souvenir mêlé de confusion de l'avoir offensée , et de penser , que par sa conduite il avait peut-être éteint jusqu'à son amitié . Ce que je lui dis , des sentimens de Mina pour lui , le rassura et le toucha jusqu'au fond du cœur , et son retour donna de nouvelles forces à son amour ; mais l'erreur où il était , qu'elle avait épousé un Anglais , et l'obscurité dans laquelle toute cette histoire était enveloppée , le rendirent défiant et sombre . Enfin , cependant il prit au bout de quelques jours le parti de s'adresser à Elisabeth , et de lui confier son amour et ses doutes ; elle lui

donna à lire les lettres de sa sœur, et lui raconta toutes les circonstances de cette affaire.

Le jeune homme voulait sur-le-champ parler à Mina et lui offrir sa main, mais Elisabeth lui fit sentir que cette démarche précipitée pourrait dans ce moment paraître dictée par la compassion plus que par l'amour; elle le pria de continuer ses visites et d'attendre que Mina lui eût rendu sa confiance.

Salzmann venait donc nous voir à-peu-près tous les jours, mais il me paraissait plus calme que je ne l'aurais désiré, et Mina plus froide que je ne m'y étais attendu; il y avait entr'eux une sorte de réserve mesurée. Pendant quelque temps je m'en tins au rôle d'observateur, j'essayais ensuite de faire quelques  
allusions

allusions indirectes sur la situation de leurs cœurs ; Salzmann était embarrassé et se taisait ; Mina rougissait et ne disait mot ; je commençais à perdre l'espérance. Ainsi se passa l'automne et une partie de l'hiver. Enfin arriva la fin de l'année et le jour de St. Silvestre ; l'oncle Louis et tous mes enfans, même Wahlen et les siens, étaient depuis quelques jours avec nous ; il ne nous manquait que le pauvre Charles. Je fus le dernier levé ce jour-là, et lorsque je descendis, je trouvai tous mes enfans et petits-enfans rassemblés ; l'amour et la cordialité animaient ce cercle joyeux ; on voyait sur les lèvres de ma bonne Auguste le sourire du plaisir mêlé cependant d'une nuance de tristesse. Je contemplai cette réunion d'objets si



chers à nos cœurs, et je sentis le mien se dilater de bonheur. Pourquoi, m'écriai-je, attendre jusqu'à ce soir? pourquoi ne pas exprimer dès ce moment la joie et l'amour qui nous occupent? Mère, vois tes enfans, et remercions Dieu.

J'embrassai ma femme, tous nos enfans se serrèrent autour d'elle pour avoir leur tour, Elisabeth posa sur ses genoux son plus jeune enfant, les deux aînés se pendaient à sa robe. C'était un des spectacles les plus touchans que j'aie vu de ma vie, un moment de joie céleste; ma femme posa son visage inondé de larmes, sur celui de son petit-fils, en même tems qu'elle posa la main sur son front pour le bénir; il s'appelait Charles; il ressemblait à son oncle; c'était le favori de sa grand' mère.

Elisabeth, dont le cœur aimant embrassait vivement-à-la-fois tous les objets de son affection, se mit à genoux devant ce groupe, serra en même temps sa mère et ses enfans dans ses bras ; puis tournant ses beaux yeux sur Mina, elle semblait lui dire : “ Voilà le bonheur qui t'attend.”

Dieu ! m'écriai-je, nous réserve un jour de Silvestre dans lequel nous serons encore plus heureux que dans celui-ci.

Ma femme, toute occupée de son fils Charles, crut que je parlais de son retour. Dieu bénisse notre Charles, dit-elle en joignant les mains, et nous le ramène. Dieu le bénisse, répétâmes-nous tous. Cette idée mêla à notre joie une teinte de tristesse, et la rendit plus calme ;

nous conservâmes cette douce et tranquille disposition d'ame toute la journée ; mais quand le soir arriva, nous étions tous plus ou moins embarrassés ; chacun de nous avait un petit présent tout prêt pour ma femme, mais notre sensibilité était en quelque manière épuisée ; nous ne savions plus que nous dire, et nous éprouvions une espèce de gêne en apportant notre offrande ; nous ne pouvions pas nous empêcher de sourire en observant mutuellement la mine que nous faisons.

C'est plaisant, dit ma femme en montrant la table chargée de toutes ces belles choses que nous lui avions données, de voir notre indifférence pour tout cela, pendant

qu'autrefois un ruban, une bagatelle nous faisait tant de plaisir.

Vous voyez, dit l'oncle Ludwig, qui avait aussi apporté son présent, vous voyez que vous êtes plus pauvres qu'autrefois; qu'est-ce que toutes ces belles choses vous ont coûté? la peine d'envoyer un messenger à la ville pour les acheter. Il est certain que vous n'avez plus rien à vous offrir les uns aux autres que votre amour mutuel. Il avait raison; les bagatelles auxquelles mes deux filles avaient travaillé pendant quelques nuits pour les présens de la nouvelle année à leur frère, à leur mère, à leur sœur, nous causaient jadis une joie qui nous touchait jusqu'aux larmes; aujourd'hui nous recevions avec froideur ces riches

présens qui n'avaient coûté que de l'argent.

Nous nous séparâmes de bonne heure ; Elisabeth et Mina se retirèrent ensemble à neuf heures. Je restai levé pour sortir de la maison, suivant ma coutume de ce jour-là, pour entendre frapper le dernier coup de cloche de l'année qui finit, et saluer la nouvelle qui commence ; ma femme était assise à côté de moi, et nous parlions de Mina ; la porte s'entrouvrit, et Elisabeth jeta un regard dans la chambre. Ils ne sont pas encore couchés, dit-elle en regardant derrière elle, et elle entra avec Salzmann, qu'elle tenait par la main ; Mina les suivait lentement et les yeux baissés. Un secret pressentiment fit battre mon cœur ; ce moment me rappela celui où, dans une même époque, Elisabeth tenant

aussi ce même Salzmann par la main, vint se jeter à mes pieds, et me dit : Bénissez vos enfans, bénissez le fils que je vous donne. Elle s'avançait la bonne Elisabeth, souriait et faisait en vain signe aux deux autres de parler. Cher père, dit-elle enfin, ils viennent vous demander votre bénédiction ! aujourd'hui ils se sont avoués qu'ils s'aimaient. Dieu vous bénisse, mes enfans, dis-je avec émotion et dans la joie de mon ame ; Salzmann, depuis long-temps mon cœur t'avait adopté pour fils. Il prit la main de Mina et l'approcha de ses lèvres ; elle était immobile, les larmes qui coulaient sur ses joues décolorées témoignaient seules son existence.

Mina, dit Elisabeth, chère Mina, n'es-tu pas heureuse ? Elle baissa les yeux en silence avec un léger

signe de tête. Parle, Mina, je t'en prie ; il t'aime, il t'aime depuis longtemps.

Ne me trompez-vous point, dit Mina à voix basse, est-il possible qu'il m'aime ? Oui, Mina, je te jure, ce n'est qu'à ma prière qu'il ne t'a pas parlé plus tôt ; Salzmann, dites vous-même. Le pauvre garçon paraissait consterné des doutes de Mina, de son air interdit ; il sentait peut-être qu'en effet elle devait trouver de la différence entre la manière dont il reçut la promesse d'Elisabeth et celle qu'il avait avec Mina. Mais aucun amour peut-il se comparer au premier ? celui que Salzmann éprouvait pour Mina était d'une autre nature, moins vif, moins ardent ; il était peut-être plus tendre, et devait être plus durable, il tenait plus de l'amitié,

de la reconnaissance, de cette confiance si douce d'être aimé de ce qu'on aime ; c'était déjà l'amour conjugal exalté par l'espérance. Il se tourna vers Mina, et avec l'accent de la vérité même, il lui dit :

Je ne m'en irai pas d'ici que vous n'ayez prononcé sur mon sort ; suis-je le plus heureux ou le plus malheureux des hommes ? Elle ne répondit pas encore.

Mina, chère Mina, reprit-il d'un ton plus animé, je vous aime depuis long-temps . . . Et vous savez ? . . . dit-elle en rougissant.

Tout , tout , votre innocence , votre vertu, votre . . . ah ! confirmez le bonheur que votre père et votre sœur m'ont permis d'espérer. Il prit sa main , la serra sur ses lèvres, sur son cœur ; et Mina fondant en larmes tomba dans ses bras.



Vous savez tout, lui dit-elle . . . .  
qu'ai-je à vous dire de plus ?

Elisabeth avait exigé de Salzmänn qu'il ne parlât point à Mina avant le jour de Silvestre, et il le lui avait promis ; ce silence avait occasionné une espèce de gêne dans sa conduite qui avait produit la froideur de Mina, en le voyant parler sans cesse à Elisabeth ; elle crut qu'il l'aimait encore.

Ce soir-là il avait été avec nous ; quand les deux sœurs sortirent, il les suivit. Viens, Mina, dit Elisabeth ; j'ai encore mon présent à te donner, et elle les emmena tous les deux dans sa chambre. La chose ne réussit point d'abord comme elle l'avait compté, quand elle dit à Mina, en lui présentant Salzmänn : Tiens, ma sœur, voilà mon étrenne, et je te demande un frère pour la

mienne. Ils furent tous les deux embarrassés, contraints, et l'explication n'avancait point; la conversation s'entama même sur des sujets indifférens avec un air distrait et gêné des deux côtés. Elisabeth perdait patience, elle crut tout terminer en leur prenant à chacun une main, et leur disant: Puisque vous vous aimez, mes chers enfans.... Mina lui donne un petit coup et s'échappe; Salzmann reste, mais garde le silence; alors elle s'empare de lui, et dit en riant, Qui m'aime me suivra, et les amène ainsi auprès de nous, où l'explication eut enfin lieu comme nous l'avons vu.

Ah, Mina! dit Elisabeth à sa sœur, que Salzmann tenait encore embrassée, que de soucis tu m'as donnés! faut-il donc tant de peine:

pour dire *j'aime*, quand on le sent si bien ?

Il faut être sûr de sa réponse, dit Mina en rougissant ; c'est tout au plus si j'ose le dire à présent. Injuste Mina, dit Salzmann d'un ton qui voulait tout dire ; aussi Mina, se penchant sur son bras, lui dit avec tendresse, Oui, je vous aime, et je suis heureuse. Elisabeth était hors d'elle de joie ; elle est heureuse, s'écria-t-elle, ma bonne Mina est heureuse, rien ne manque plus à mon bonheur.

On en vint ensuite à des explications plus détaillées, et les cœurs des deux nouveaux époux sourirent sans réserve l'un pour l'autre ; les heures s'écoulèrent rapidement en transports, en expressions de tendresse, en sermens mille fois répétés, et minuit sonna.

Mes chers enfans, dis-je en les serrant dans mes bras , puissent toutes vos années s'écouler comme la fin de celle-ci ! quelle différence du son de cette horloge, il y a quatre ans à la même heure, quand je croyais, Mina, qu'elle annonçait l'heure de ta mort ! A ce souvenir, Salzmann se jeta aux pieds de Mina, et dans ce moment-là il l'aimait autant qu'il eut jamais aimé Elisabeth, et Mina fut bien dédommagée de tout ce qu'elle avait souffert. Wahlen, qui venait savoir ce qui retenait sa femme aussi longtemps, entra ; elle se jeta dans ses bras en lui montrant sa sœur et Salzmann. Je laissai ces deux heureux couples parler de leur bonheur, et je montai dans ma chambre d'étude.

SECONDE NOCE.

---

**J'**OUVRIS ma fenêtre ; des milliers d'étoiles brillaient dans un beau ciel d'hiver, il me semblait que c'était l'image de mon heureuse vieillesse ; au bout d'un quart d'heure ma femme vint me joindre et se plaça en silence à côté de moi ; je passai mon bras sur son épaule : Ce beau ciel, lui dis-je, sous lequel nous sommes si heureux, couvre aussi un pays plus doux, plus chaud que le nôtre, où il n'y a pas même d'hiver, celui qu'habite notre fils.

Il voit aussi ces étoiles, me dit Auguste ; il les regardera peut-être en pensant à nous. Et la bonne mère les fixait comme si elles avaient pu lui réfléchir l'image de son Charles.

Nous parlâmes ensuite du prochain mariage de Mina, qui nous comblait de joie ; Auguste me conjura de ne pas trop le renvoyer. Tout ce qui arrive à mes filles, dit-elle d'un ton sérieux, est si extraordinaire, et ne ressemble point à la manière dont je quittai la maison paternelle pour me marier ; je voudrais que ces jeunes gens le fussent déjà, et qu'il n'y eût pas toujours un amour et un roman en train dans ma famille ; dis ce que tu voudras, Elisabeth et Mina ont risqué d'être très-malheureuses, et leur bonheur a été acheté par bien.

des larmes : si tout va bien à présent, il faut en remercier Dieu, et non pas notre prudence.

Je conviens, lui dis-je, chère amie, que ce n'est pas à nous qu'elles doivent, l'une d'avoir épousé un riche baron, et l'autre un riche fermier ; c'est leur cœur qui les a choisis, c'est la Providence qui a tout conduit à bien. Mais qu'Elisabeth ait conservé son courage dans la pauvreté et sa modestie dans l'abondance ; que Mina ait conservé sa force d'âme dans les souffrances d'un amour malheureux, et sa vertu dans le tourbillon du monde, voilà ce qu'elles doivent aux bons principes et au bon exemple qu'elles ont reçu de nous depuis leur enfance. Actuellement que les jours mauvais sont passés, je remercie Dieu de les leur avoir donnés :

ces épreuves les ont rendues meilleures ; rappelle-toi ce que dit Senèque : “ Celui qui n’a pas connu  
“ le malheur, ne connaît le monde  
“ que d’un côté, il n’a vu que la  
“ moitié du drame de la vie.”

Cela est vrai, dit Auguste ; mais que nous aurait-il manqué si nous avions quitté cette vie sans avoir vu la triste moitié du drame ?

Beaucoup, chère femme, beaucoup ; il nous manquerait la confiance intime, qu’une bonne conscience est le plus grand des bonheurs. Nous ne connaîtrions pas les forces de notre cœur, les jouissances de l’amour mutuel qui prennent leur naissance dans un amour partagé, et qui font goûter plus vivement ensuite le bonheur. Oui, je le répète, les peines que nous avons éprouvées



nous ont rendus meilleurs, et nous devons donc en remercier Dieu.

Je le fais aussi, dit-elle avec émotion; mais Dieu ne peut pas s'offenser de ce que je desire le retour de mon Charles et le bonheur de nos enfans.

Non certainement, chère amie; aimer nos enfans, nous réjouir de leur sagesse et de leur bonheur, est un attribut que nous partageons avec ce bon père.

A présent, continua-t-elle, que je connais un peu plus le monde, les dangers que l'on y rencontre me font trembler; nous avons passé notre vie dans la retraite, cependant les orages sont venus nous y chercher. Mais Elisabeth va bientôt s'établir à la ville, que deviendront ses enfans? Si nous prenions sa fille Lolotte avec nous; à présent que

l'expérience de nos filles nous a instruits sur les dangers de l'amour, nous pourrons en préserver notre petite-fille : j'en ai déjà parlé à Wahlen et à sa femme, ils consentent à nous laisser leur enfant pour égayer notre solitude.

Je consentis aussi en souriant à cet arrangement, quoique je prévis qu'à notre âge nous ne surveillions pas mieux le cœur d'une jeune fille que nous ne l'avions fait dix ou douze ans plus tôt ; mais il y avait du temps jusqu'au moment où celui de Lolotte commencerait à parler.

Selon le desir de ma femme, la noce de Mina fut fixée à la quinzaine ; l'oncle Ludwig et Elisabeth voulurent se charger du trousseau, et le firent si magnifique que toutes les tables et les chaises de notre

grande chambre étaient couvertes de linge et d'effets. Ma femme voyait cela avec assez d'indifférence, et Mina plus encore. Convenez, leur dis-je, que le trousseau d'Elisabeth, qui ne coûta à Mina que ses perles, et à toi, chère Auguste, de si douces larmes, était plus précieux que celui-ci ? Elisabeth le reçut avec l'émotion de la plus vive joie ; Mina regarde à peine le sien ; tu vois donc clairement à présent que les soucis, les peines et les inquiétudes contribuent aussi à embellir la vie.

Ah ! dit ma femme en souriant, est-ce qu'on manque jamais de ce *bonheur-là* ? A présent mes filles sont, il est vrai, heureuses et riches ; nous ne manquons de rien, mais mon Charles est aux grandes Indes, et qui sait même s'il vit au moment

où j'en parle? Ne crois-tu pas, me dit-elle, en dépit de ton système sur l'avantage des peines, que s'il était ici avec nous, nous serions plus heureux? et cependant nous n'aurions alors rien à désirer. Je n'eus pas la force de la contredire, je sentais trop moi-même combien mon fils manquait à mon bonheur. Mais l'ami Ludwig, tout en le sentant aussi, persistait à dire qu'un bonheur calme, uniforme et soutenu, sans être troublé par aucune inquiétude, finirait par ennuyer, et ne convenait pas à l'homme sur cette terre. Nous disputâmes quelque temps là-dessus, sans pouvoir parvenir à nous persuader réciproquement.

Votre dispute prouve, il me semble, dit Elisabeth, que l'homme avec ses desirs, ses chimères, son inquiétude naturelle, appartient à

un meilleur monde que celui-ci. Excepté l'amour (dans lequel je comprends le maternel et le filial) est-ce qu'il existe un seul bonheur qui ne devienne pas indifférent par les desirs d'un autre genre qui lui succèdent ? Si l'homme était condamné à l'immortalité sur cette terre, le tombeau deviendrait bientôt le plus ardent de ses vœux.

Salzmann et Mina n'étaient pas présents à cet entretien ; ils auraient assuré, je crois, que l'homme est destiné au plus parfait bonheur de ce monde, et qu'ils n'en desiraient point d'autre.

Aussi-tôt après la noce, et dès que notre monde fut parti, ma femme rassembla tous les livres qui traitaient de l'amour, et les cacha soigneusement. J'espère, dit-elle, qu'il n'en sera plus question ; An-

nette est la plus raisonnable de mes filles, elle n'a que dix-huit ans, et je ne crains rien d'elle ; je prierai cependant Elisabeth, lorsque nous irons chez elle, de ne pas inviter de ces jeunes barons, qui font tourner la tête aux jeunes filles.

Attendons tranquillement, lui dis-je, ce qui doit arriver à notre chère Annette. Elle sera, j'espère, heureuse par la raison, comme ses sœurs par l'amour ; ce bonheur moins vif sans doute, ne sera pas du moins acheté par des peines.



NOUVELLES.

---

AU bout de quelques semaines de bonheur et de repos, je pensais à tous les événemens qui nous étaient arrivés comme à un rêve agréable; notre ménage était réduit à ma femme, moi et Annette, et plus rien n'en troublait la parfaite tranquillité. Annette à dix-huit ans était encore la *sage Annette*; ma femme était convaincue que sur le chapitre de l'amour elle se conduirait tout différemment

remment de ses sœurs. Il ne paraissait pas en effet qu'il y eût le moindre rapport entr'elles ; elle n'avait ni la sensibilité d'Elisabeth, ni la vivacité de Mina, et n'était occupée que des soins du ménage ; cependant quelquefois j'avais observé que lorsque sa mère n'était pas là, elle mettait du côté le livre de cantique que ma femme lui faisait chanter, pour prendre un recueil de jolies romances bien tendres, que Wahlen lui avait donné, et qu'elle chantait avec beaucoup d'expression ; mais je lui gardais le secret pour ne pas inquiéter ma femme qui l'aurait peut-être privée de toute sa musique.

Quoi qu'il en soit, Annette ne troubla point le repos dont nous jouissions. Nous recevions souvent des nouvelles d'Elisabeth qui était



parfaitement heureuse ; Mina, qui demeurait plus près de nous, ne l'était pas moins, et venait souvent nous le dire ; elle avait repris sa gaieté de quinze ans, et nous animait tous comme autrefois ; elle plaisantait sa sœur Annette sur sa sagesse, et sa mère sur sa confiance ; elle prédisait qu'il y aurait encore un *Roman* tout entier dans la famille. Ma femme la grondait, se fâchait ; moi, je riais ; Annette faisait sa petite mine prudente et réservée ; mais malgré le courroux d'Auguste, si Mina était trois jours sans revenir, elle s'ennuyait, s'impatientait ; disait que madame Salzmänn nous oubliait, et bien vite il fallait lui envoyer un exprès : nous ne pouvions nous en passer ; bientôt cependant il fallut bien supporter son absence ; l'ami Ludwig

et Wahlen procurèrent à son mari une ferme considérable qui lui donna le titre d'*Intendante*, et qui l'éloigna beaucoup plus ; nous la vîmes moins souvent, mais elle nous écrivait régulièrement, et ses lettres faisaient notre joie par le charme du style, la tendresse et la gaieté qui les animaient. Quelquefois cependant ma femme pleurait en les lisant, et disait : Mon Charles ne peut pas m'écrire ainsi ; qu'on juge donc de notre bonheur quand nous reçûmes deux lettres de lui, qui arrivèrent à peu d'intervalle l'une de l'autre. De Charles, m'écriai-je, en reconnaissant sa main sur l'adresse ; je n'avais pas eu le tems de la parcourir rapidement que ma femme me l'arracha des mains ; elle la regarda, mais son émotion, ses larmes, l'empêchèrent de lire ; je la

repris, et je parvins à la lire lentement et avec réflexion. Au récit des dangers qu'il avait courus, sa mère joignait ses mains tremblantes, et priait Dieu pour son fils chéri ; elle portait cette lettre par-tout avec elle, et la relisait plusieurs fois le jour : tantôt elle remerciait Dieu du bonheur de son enfant ; tantôt son imagination lui faisait voir les dangers les plus extraordinaires ; mais soit qu'elle se réjouit, ou s'affligeât, elle trouvait toujours mon cœur prêt à partager ses sentimens ; le léger refroidissement qui avait eu lieu entre nous lors du malheur de Mina, n'avait servi qu'à redoubler notre attachement ; j'aimais mon Auguste avec plus de tendresse que jamais, et je traitais son cœur sensible avec tous les ménagemens que le mien pouvait m'inspirer.

Le bon Ludwig nous écrivit aussi, en nous envoyant une lettre du capitaine Elsworth, qui racontait en détail à son ami ce que Charles par modestie nous avait dit en peu de mots ; dès le premier moment qu'il fut sur le vaisseau, il devint infatigable pour apprendre le service de la marine ; il faisait avec un courage et une force qu'aucun matelot n'aurait pu surpasser, les travaux les plus hardis et les plus pénibles, pour lesquels sa santé qui avait toujours été excellente, lui était fort utile ; lorsque le calme ou les bons vents lui en laissaient le tems, son goût pour la lecture et son zèle pour s'instruire, faisaient qu'il s'occupait continuellement. Le trajet jusqu'au Cap de Bonne-Espérance fut de six mois, et lui procura un trésor de connaissance et d'expérience, que

l'on n'acquiert souvent pas dans plusieurs voyages sur mer ; mais plus d'une fois il avait risqué de périr ; tous les accidens possibles semblaient conspirer contre le bâtiment où Charles était ; il essuya des tempêtes , des maladies , et enfin , dans la mer des Indes , un incendie qui devait mille fois le faire périr ; tout l'équipage était dans la plus horrible confusion ; toute subordination avait cessé , les plus effrayés lancèrent la chaloupe à l'eau et s'y jetèrent ; Charles n'abandonna pas son poste , et donna au Commodore un conseil qui sauva le vaisseau ; depuis lors il était devenu son favori ; arrivé au Bengale , il l'avait recommandé particulièrement au gouverneur général , et il était en train de faire une brillante fortune , etc. etc.

Plût au Ciel qu'il fût ici avec

nous sans cette fortune ! dit ma femme en soupirant ; qui sait par combien d'accidens, de tempêtes et de dangers, il faudra qu'il l'achète, grand Dieu ? Quand je pense à cette navigation de six mois qu'il faut faire encore pour revenir ! ah ! ce cruel Intendant, combien de larmes il m'a déjà coûté ! Je voudrais bien savoir si Charles aime toujours sa fille ? Voilà ce qu'il a mis en marge, et elle lut :

“ J'ai beau être aux Indes, mon  
“ cœur et mes pensées sont toujours  
“ à Eizebach ; je ne suis occupé  
“ que de ceux que j'aime si tendre-  
“ ment.” Je parie qu'en écrivant  
cela il pensait aussi à Juliette.

J'en serai fâché, dis-je avec humeur, cette jeune fille ne me plaît pas du tout ; est-elle revenue chez

nous? nous a-t-elle dit comment elle s'était attachée à mon fils? Effectivement, depuis le départ de Charles, où elle vint prendre congé de lui si tendrement, à peine l'avions-nous revue: j'oubliai que ce même jour, après son noble aveu fait en notre présence, je l'avais quittée sans lui rien dire; quand je rentrai dans notre chambre, elle n'y était plus; la pauvre enfant crut et devait croire que je désapprouvais cet attachement; d'un autre côté, la part que ses parens avaient au départ de mon fils, dont elle nous avait informés, l'embarrassait plus encore; elle n'avait plus osé revenir, mais j'avais lieu de soupçonner que l'oncle Ludwig, qui ne laissait échapper aucune occasion de dire du bien d'elle, la voyait quelque-

fois, et même qu'il en était chargé par Charles ; et dans le fond mon petit dépit contr'elle venait de ce qu'elle ne m'avait pas pris pour confident.





TROISIÈME NOCE.

---

Nous passâmes deux années dans une tranquillité parfaite, sans que notre bonheur intérieur fût altéré, ni dérangé par aucun événement ; la naissance d'un enfant, chez l'une ou chez l'autre de nos deux filles mariées, venait plutôt y ajouter. Notre troisième fille, toujours *la sage Annette*, devenue grande et jolie, méritait plus que jamais ce surnom ; le calme parfait de son cœur nous mettait de son côté bien

à l'abri des romans ; elle avait vingt ans, et ce calme était toujours le même ; à cette époque un ecclésiastique du voisinage, âgé de trente-cinq ans, très-estimé, veuf, n'ayant qu'un fils de sept ans, et jouissant d'une fortune honnête, vint nous demander Annette en mariage, après l'avoir rencontrée deux ou trois fois en société. Ma femme fut enchantée d'avoir une fois en sa vie, pour une de ses filles, une proposition de mariage en bonne et due forme, et faite d'abord aux parens ; son plaisir augmenta par la manière dont Annette la reçut, sans apparence de plaisir ni de peine, en témoignant seulement une surprise qui prouvait qu'elle ne s'en doutait pas, et demandant quelques jours de réflexion. Le futur fit quelques visites, renou-

vela froidement sa demande en notre présence, fut accepté de même, puis on se fiança dans les règles ; ma femme put une fois jouir en plein du plaisir dont elle avait été privée aux mariages de ses deux filles aînées ; celui de faire un beau trousseau et de s'occuper des préparatifs de la noce. La sage et froide Annette l'aidait aussi paisiblement que s'il n'avait pas été question d'elle. Jamais je n'ai vu d'épouse aussi décente, plus tranquille, moins occupée de son prétendu, et d'époux plus sérieux, plus calme et plus glacé. Ce n'était pas comme avec nos autres gendres, des transports, des larmes, des serremens de mains, des génuflexions ; ils ne se parlaient guères que pour lui souhaiter le bon jour et s'informer de leur santé.

Monsieur Balker n'avait jamais une distraction ; Annette pensait à tout, faisait tout dans le ménage, avec tant d'ordre et de réflexion, qu'à la fin cette manière me donna une inquiétude mortelle. Il est impossible qu'ils s'aiment, pensai-je ; un mariage indifférent est une mort anticipée ; je me décidai à parler à la jeune épouse, et je saisis un moment favorable.

Tranquillisez-vous, cher papa, me dit-elle, avec son air doux et paisible, je suis heureuse, maman l'est aussi, soyez-le avec nous. Puisqu'elle était contente, il fallait bien l'être aussi ; mais je sentais qu'à leur place je ne l'aurais pas été.

Enfin, le jour des noces arriva, et rassembla autour de moi toute ma famille. Nous étions tous émus

en allant à l'église pour la bénédiction, excepté l'époux et l'épouse, qui la reçurent d'un air assez satisfait, mais sans le moindre trouble; au retour, Mina fit tout ce qu'elle put, très - inutilement, pour les animer davantage; ils ne répondirent ni l'un ni l'autre, à ses plaisanteries, que par un sourire tranquille. Annette, vêtue tout en blanc, avec la couronne de fleurs sur la tête, était vraiment très-bien; tout le monde l'admirait, excepté son époux qui ne disait rien, et la regardait à peine. Madame Salzmänn, impatientée, la mena devant lui, en lui disant: Ne la trouvez-vous donc pas jolie? Il répondit si froidement, qu'elle finit par en prendre du dépit et Elisabeth de la tristesse; même à table, chacun fut

sérieux ; je n'ai jamais vu de repas de noce plus cérémonial et moins gai ; nous finîmes tous par bâiller. Ma femme seule était fort contente, parce que tout était dans les formes, et que ne sachant que dire, on admirait le souper et la symmétrie.

Comme l'ennui nous faisait paraître le tems long, on se retira bientôt ; Elisabeth et Mina emmenèrent leur sœur dans sa chambre en toute cérémonie ; elles y restèrent assez long-temps ; quand elles en sortirent, je remarquai dans les yeux d'Elisabeth une joie sentimentale, et sur les lèvres de Mina un malin sourire, ce qui me tranquillisa un peu.

Le lendemain après le déjeuner, mon nouveau gendre emmena tout paisiblement sa femme dans sa cure.

Lorsqu'ils furent partis, ma bonne Auguste commença à faire l'éloge d'Annette, de sa retenue, de sa modestie, de la dignité qu'elle avait mise dans son rôle d'épouse, etc. etc. et prit cette occasion de faire un sermon à ses deux filles, et sur-tout à Mina, sur l'amour, sur les romans, sur les aveux, etc. etc. revenant toujours à l'éloge d'Annette et de sagesse. Mina tira de sa poche un gros paquet de lettres, que quelqu'un, dit-elle, lui avait confiées, et demanda la permission de nous en lire quelques pages pour raccommoder sa mère avec l'amour. Voyons, dit Auguste en secouant la tête, ce sera difficile.

Ces lettres, dans lesquelles elle supprimait les noms, brûlaient (comme on dit) le papier; c'était l'ex-

pression de la passion la plus vive et la plus enthousiaste. Ma femme les déclara très-mauvaises, et revint à parler de son Annette, qui n'aurait sûrement pas été capable d'écrire ou de recevoir de pareilles choses; Elisabeth fit en riant un signe à sa sœur, qui me remit une des lettres dont elle me montra la signature, pendant que Mina en montrait une autre à sa mère; celle-ci rougit, se tut, et prit une mine sérieuse. Pour moi, j'avoue que j'éclatai de rire sans pouvoir m'en empêcher; ces lettres de feu étaient du mari d'Annette, adressée..... à la sage Annette, et supposaient des réponses du même style. Nous vîmes que depuis long temps ils se connaissaient; ils s'aimaient; ils se le disaient; ils se l'écrivaient; mais



Annette , toujours sage cependant , n'avait pas voulu se marier avant vingt ans , et s'était conduite comme épouse avec tant de réserve , pour faire plaisir à sa mère ; le soir de ses noces , elle confia tout à ses sœurs pour calmer leurs craintes sur la froideur de son mari et sur la sienne ; elle les chargea de nous le dire , en demandant pardon à sa maman de sa petite dissimulation en faveur de ses motifs . . . . .

.. Vous voyez , ma mère , dit Mina en achevant de lire , qu'il ne faut pas juger sur l'apparence ; l'amour peut prendre toutes sortes de formes , même celle de l'indifférence , mais c'est toujours de l'amour ; je cachais autrefois mes romans dans un étui de Bible , et Annette cachait son cœur sous un extérieur

de glace. Je suis heureuse, elle le sera aussi ; que vous faut-il de plus ? Tous vos enfans sont destinés à aimer, disait Elisabeth, et il faut remplir son destin ; Annette est aussi votre fille à tous les deux.

Ma femme, malgré son petit dépit, ne put s'empêcher de sourire ; mais elle jeta un regard sur Lolotte qui jouait dans un coin avec sa poupée ; je vis qu'en dépit du destin elle se proposait de la préserver avec soin de l'amour ; on a vu comment elle y a réussi ; ce fut au beau fils d'Annette, ce jeune Charles, que nous adoptâmes tous, parce que c'était un charmant enfant, à qui Lolotte envoyait mes feuilles de papier de poste.

## LA RÉCONCILIATION.

---

**Q**UELQUES mois se passèrent encore tranquillement à jouir du bonheur de nos filles, à espérer le retour de notre excellent Charles, à remercier tous les jours le Ciel de la bonne conduite de nos enfans. Un matin quelqu'un frappa à notre porte, et je vois entrer l'Intendant Schink ; je pris un frisson en le voyant ; ma femme qui s'était levée ne répondit à son salut très-honnête que par une inclination froide, et se

remit d'un air sombre à son ouvrage. Je le priai ds s'asseoir ; il me fit la proposition d'un arrangement pour arrondir un de mes champs, que je desirais depuis long-tems ; je ne pus prendre sur moi de le remercier, et je lui répondis assez séchement que j'y réfléchirais, quoique l'avantage fût clair comme le jour ; dans le fait je me proposai de la refuser, pour n'avoir pas d'obligation à l'homme qui m'avait traité en ennemi, et qui était la cause de l'éloignement de mon fils.

Vous n'avez pas besoin en effet d'augmenter vos possessions à présent, me dit-il avec timidité, mais vos successeurs dans cette cure vous en sauront gré. Soit, dis-je froidement, je l'accepte donc pour mes

successeurs, et c'est eux que je charge de la reconnaissance.

L'Intendant baissa les yeux, puis il regarda ma femme qui ne le regardait point, puis encore moi, comme s'il cherchait lequel de nous deux avait l'air le plus affable, et certainement nous ne l'avions ni l'un ni l'autre. Il y eut un moment de silence ; il le rompit pour faire une caresse à Lolotte, qu'il trouvait jolie comme un ange, et le vrai portait de la charmante Baronne de Wahlen ; il s'informait ensuite, avec l'air du plus vif intérêt, de toute la famille de Madame la Baronne et de tous les petits Barons ; ma femme ne répondait que par monosyllabes ; il semblait qu'elle n'avait plus de vanité maternelle ; mais ce fut bien pis quand il dit tout-à-coup, Vous êtes une heureuse mère, ma-

dame, à cet égard vous n'avez rien à désirer. Sans doute, il oubliait notre Charles ; il aurait eu trop peu de tact de faire cette apostrophe à ma femme, mais elle y pensa pour lui, et lui répondit sans le regarder.

Est-ce à celui qui m'a privé de mon fils bien aimé à me parler de mon bonheur ? Mes larmes ne cessent de couler sur cet enfant chéri, que vous avez arraché de nos bras.

Moi ! répliqua - t - il fort ému, vous ne croyez pas . . . . . vous ne pensez pas que je . . . . que vous en soyez la cause, interrompit - elle ; nous en sommes sûrs ; nous savons fort bien que vous l'avez dénoncé comme un mauvais sujet ; lui, le plus excellent des fils ! Nous aurions encore pu le délivrer, mais vous avez su l'empêcher en l'en-

voyant au bout du monde. Nous étions pauvres alors , sans appui , sans ressource ; quel mal y avait-il qu'un excellent fils, bien élevé, la gloire et la consolation de ses parens, fût sacrifié à votre vengeance ? Mais la justice divine entend mes soupirs, Monsieur Schink, et vengera mon innocent fils ; je vous en avertis.

Quand j'entendis avec quelle dureté ma femme le traitait, je ne pus plus me taire ; parler de la vengeance divine à quelqu'un qui nous a offensés, c'est comme si on l'appelait sur lui, et la pauvre faible humanité en a-t-elle le droit ?

Chère amie, dis-je avec douceur, il y a là-haut un autre juge qu'un cœur maternel, l'amour et la miséricorde éternelle qui pardonnent au repentir. Elle se tut, et l'Intendant

se

se tourna vers moi. En supposant même, dit-il d'un air humble, que j'eusse eu ce tort-là, tout a tourné pour le mieux ; j'ai entendu dire que monsieur votre fils était sur le point de faire une grande fortune.

Eh ! que m'importe, dit ma femme avec un mouvement de vivacité, s'il faut qu'il l'achète par mille dangers, où il succombera peut-être ! Que n'est-il ici près de nous ? fusions-nous dans la misère, je serais plus heureuse aujourd'hui, il partagerait notre bien-être et celui de ses sœurs, et sans lui je ne jouis de rien.

Et moi, chère amie, m'écriai-je, je jouis des vertus et du courage qu'il déploie dans ces dangers dont tu te plains, et qui font sa gloire et la nôtre. Sans monsieur, j'aime-



rais mon fils, mais je ne saurais pas tout ce qu'il vaut, je n'en serais pas fier comme à présent. Cependant, monsieur, lui dis-je, vous n'en avez pas moins fait une action injuste et cruelle, quand vous nous l'avez enlevé en le calomniant ; que le Ciel vous le pardonne ! Et vous, dit-il d'un air contrit, ne me le pardonnez-vous pas ? Les tems sont bien changés, je ne me conduirais pas ainsi à présent ; dites, ne me le pardonnez-vous pas ?

Son ton était si repentant, si sincère, que j'avais déjà pardonné ; ma femme ne disait mot et baissait les yeux, j'en étais fâché ; si elle avait vu comme moi son air humilié, elle en aurait été touchée. Je vous pardonne, dis-je, en lui tendant la main ; il la prit et la

serra ; Et vous, madame, dit-il en se tournant de son côté.

Et moi aussi, lui dit-elle, en bonne chrétienne ; mais n'en demandez pas davantage ; il ne m'est pas possible d'oublier que mon meilleur enfant est tous les jours exposé à perdre la vie ; non, je ne puis l'oublier que lorsqu'il me sera rendu.

L'Intendant se leva en soupirant, et fut prendre sa canne et son chapeau qu'il avait posé en entrant. Je voulais, dit-il en hésitant, vous adresser une demande pour une chose qui m'intéresse beaucoup . . . mais à présent il vaut mieux que je me taise et que je vous quitte. Alors ma femme, pour la première fois, leva les yeux sur lui, et son air triste et repentant la toucha.

Une demande, dit-elle avec le ton de la bonté, si nous pouvions

vous être utiles, ce sera avec bien du plaisir.

Ah ! dit-il, en poussant un profond soupir, vous pourriez me rendre un bien grand service ; ce n'est pas pour moi, je ne mérite rien de votre part ; mais ma fille, mon innocente et bonne Juliette, doit-elle souffrir de mes torts ?

Alors il nous conta dans un grand détail les différens malheurs qui avaient réduit à rien sa brillante fortune ; il ne s'épargna pas, non plus que sa femme, sur leur faste et les dépenses inutiles qu'ils avaient faites ; mais il s'excusa sur la nécessité d'en imposer à ses créanciers, et au Comte de Rangard, de qui il tenait la ferme d'Eizebach. Je pourrais encore, me dit-il, me tirer d'affaire, en diminuant mon train de maison, si le comte voulait prendre patience ;

mais il a sans doute eu vent de quelque chose, et me demande cinq mille écus d'avance pour me laisser la ferme ; je ne sais où les prendre, et je suis perdu. Je supporterai la misère ; je l'ai mérité ; mais ma fille, ma pauvre fille, si bonne, si vertueuse ! vous êtes père, Monsieur le Pasteur, vous devez me plaindre ! Sa voix tremblait, et ses yeux étaient pleins de larmes.

Ma femme essuya les siennes qui coulaient sur ses joues. Que pouvons-nous pour vous, Monsieur Schink ? nous écriâmes-nous à la fois.

Le jeune Comte de Rangard, répondit il, est intime ami de votre gendre, le Baron de Wahlen ; il a beaucoup d'ascendant sur son père, et Monsieur de Wahlen pourrait lui demander.....

Je vais tout de suite en écrire à ma fille, dis-je avec joie, je le demanderai comme pour moi, et j'allais à mon bureau.

Réellement, dit-il avec un peu d'embarras, vous voulez demander qu'on me laisse la ferme? Ce que j'ai entendu dire ne serait donc pas vrai?

Quoi donc, je vous prie?

Que monsieur Salzmann prend cette ferme, ou plutôt que le comte la lui donne.

Nous nous regardâmes en même temps, ma femme et moi, sans savoir que lui répondre; nous nous rappelâmes tout-à-coup que Mina nous avait écrit la veille qu'une circonstance imprévue nous rapprocherait bientôt pour toujours; nous n'avions pas deviné ce que cela voulait dire, mais nous en fûmes frap-

pés comme d'un trait de lumière ; au bout d'un moment je lui dis avec franchise, Peut-être ce bruit n'est-il point sans fondement, Monsieur, je pense à présent que c'est même très-possible. Je lui racontai alors ce que ma fille m'avait écrit ; il m'écouta avec une extrême angoisse. Je retire ma prière, me dit-il lorsque j'eus fini, il est impossible que vous préféreriez mes intérêts à ceux de vos enfans et aux vôtres ; puisque ceci les fixe près de vous, il serait insensé de vous le demander, et je n'ai plus rien à espérer. Il saisit ma main, Adieu, Monsieur le Pasteur, je suis ruiné, perdu, et je l'ai mérité. Il tourna les yeux vers le ciel, et il ajouta douloureusement, J'ai frappé votre fils, et votre fille me frappe ; vous aviez raison, Madame, il existe une justice divine.

Dieu me préserve de l'appeler sur vous, Monsieur ! lui dit-elle en lui prenant la main avec amitié ; pardonnez-moi les paroles dures que la douleur maternelle m'a arrachées ; je les rétracte de toute mon âme : vous êtes malheureux, ne voyez plus en nous que des amis. Voyons ce qu'il serait possible de faire ; seriez-vous sauvé, pourriez-vous recommander vos affaires si vous restiez ici ?

Je le crois ; le bail est très-avantageux, mes dissipations ont cessé, ma fille est très-entendue dans les soins du ménage et veille sur tout ; je ne serais plus riche, mais au moins je pourrais vivre.

Auguste, chère Auguste, lui dit-je en la regardant. Elle se jeta à mon cou et me serra sur son cœur.

N'est-ce pas ? lui demandai-je.

Oh ! sûrement, sûrement, me répondit-elle.

Nous nous comprenions à merveille, nos cœurs étaient à l'unisson.

Sans doute nous serions plus heureux si notre Mina vivait près de nous, mais jouirions-nous?...

Nous n'aurions pas un moment de plaisir, interrompit-elle vivement, dans cette maison, dont nous aurions expulsé une famille infortunée.

Et ne pouvons-nous pas aller voir plus souvent notre fille dans sa demeure actuelle? dis-je.

Et ne peut-elle pas aussi venir chez nous? reprit ma femme.

Le visage de l'Intendant s'éclaircissait pendant ce dialogue rapide et coupé, qui lui rendait un peu d'espérance.



Non, Monsieur, lui dit enfin ma femme, ma fille ne vous chassera pas de chez vous; soyez sûr qu'elle est mal informée; elle croit, et son mari aussi, que vous quittez volontairement Eizebach; je lui écrirai dès aujourd'hui.

L'Intendant laissa tomber sa canne et son chapeau, il saisit les deux mains de ma femme et s'écria : Anges du ciel, et j'ai pu vous méconnaître, vous offenser si cruellement, et c'est ainsi que vous vous vengez; mais s'il était trop tard, si vous vous repentiez un jour de ce sacrifice? pensez-y bien.

Nous en repentir, répliquai-je, de ce moment qui fait tant de bien à nos cœurs? non, jamais. Un ami dans mon voisinage n'est-il pas aussi un bonheur? Ne serez-vous pas notre ami à l'avenir? Il me serra la

main, en me disant : A jamais, mon digne pasteur ; mais il paraissait craindre que ce ne fût trop tard, et que le marché entre Salzmann et le comte ne fût déjà conclu.

Dans ce moment Mina, qui avait voulu nous surprendre, entre dans la chambre avec son mari ; ils saluèrent Monsieur Schink d'un air embarrassé, et je m'apperçus que ses craintes étaient fondées ; il me regarda tristement, et voulut sortir ; je l'arrêtai, en lui disant : Non, Monsieur, c'est dans le malheur qu'on éprouve ses amis ; mes enfans seront aussi vos amis.

C'est impossible, dit-il en soupirant.

Le malheur a des droits sacrés et inaliénables, répondis-je, et nous aussi nous avons été malheureux ! ne nous quittez pas, je vais parler

à mes enfans, et vous verrez qu'ils pensent comme moi.

Je demandai alors à Salzmann s'il avait quelque espoir d'obtenir la ferme du château d'Eizebach.

J'en ai la certitude, me dit-il avec joie ; le Comte de Rangard m'a écrit que Monsieur Schink la quittait ; il me l'a offerte aux mêmes conditions, et je n'ai pas balancé à l'accepter.

Alors, avec la permission de l'Intendant, je racontai à mes enfans toutes les malheureuses circonstances où il se trouvait ; ce qu'il craignait, ce qu'il désirait ; je le fis aussi froidement que possible, pour faire ressortir davantage la générosité de mes enfans, persuadé qu'ils allaient céder à l'instant. Mais je fus puni de ce mouvement de vanité ; Salzmann et Mina plaignirent Monsieur

Schink, mais ne dirent point qu'ils se désistaient du bail.

Ah ! pourquoi faut-il toujours appeler à son secours l'imagination quand on veut amener le cœur humain à faire une bonne action ? Pourquoi faut-il qu'un sacrifice ne soit jamais tout-à-fait pur, entier, et l'effet d'un premier mouvement généreux ? Pourquoi l'intérêt personnel vient-il toujours répandre son souffle glacé sur l'élan de la sensibilité et de l'humanité ? Pourquoi oublie-t-on si souvent que les hommes sont nos frères, et un homme malheureux plus qu'un frère ? Je voudrais, dis-je à Mina avec le ton du reproche, que tu eusses plus de mémoire. Je voudrais en avoir moins, mon père, me dit-elle à voix basse, en regardant l'Intendant ; mon pauvre frère ! . . .

Celui-là est plus que ton frère, lui dis je, car il est malheureux et pauvre, et nous aussi nous l'avons été. Je vous le déclare, mes enfans, dis-je en élevant la voix, toutes les fois que j'irais vous voir au château, ce n'est pas vous que j'y verrais ; j'aurais toujours devant les yeux cet infortuné, sa femme, son enfant, que vous auriez réduits à la misère. Mina rougit.

Mon père, me dit-elle, vous êtes bien meilleur que moi, mais c'est dans la règle ; heureuse quand je puis vous imiter et marcher après vous. . . . . Mon ami, dit-elle, en s'adressant à son mari, je ne me soucie point d'habiter ce château, où mon père viendrait à regret ; j'aime mieux notre jolie maison où il vient avec tant de plaisir ; et se tournant vers l'Intendant, elle lui

dit avec grace, Restez-y, Monsieur, nous vous en prions tous les deux ; je serai heureuse d'y aller revoir mon aimable Juliette. Salzmann aussi s'approcha de lui et l'assura qu'il avait cru que c'était lui qui demandait à quitter, et qu'il n'y pensait plus.

Le pauvre homme était si ému qu'il ne pouvait articuler que des mots entre-coupés ; il levait les yeux et les bras au ciel ; il pleurait ; il nous serrait les mains. Ah ! que la vertu est belle, dit-il enfin avec sentiment, et que je me suis abusé long-temps quand je cherchais ailleurs le bonheur ! mais il faut que j'aille annoncer cette bonne nouvelle à ma famille. Il courut à la porte et revint ; Vous me rendriez tout-à-fait heureux, dit-il, si vous vouliez venir avec moi, et répéter votre

promesse en leur présence. Nous y consentîmes.

“ Je reste et nous sommes sauvés, “ dit l’Intendant en ouvrant la porte.” Sa femme se leva et nous fit un accueil très-froid. Juliette, au contraire, ne savait comment nous témoigner sa joie de nous voir, quoiqu’elle ignorât encore les obligations qu’ils nous avaient ; elle nous présentait des chaises ; elle faisait mille caresses à Mina.

Ma femme, ma fille, dit l’Intendant, pourrez-vous jamais témoigner assez de reconnaissance à ces excellens voisins ? et il raconta ce qui venait de se passer. L’orgueilleuse Intendante eut l’air plus humiliée que touchée ; elle voulut diminuer le poids de l’obligation, en disant combien ils avaient amélioré ce domaine, et que dans le fond il

n'était point bon du tout, mais qu'ils en avaient l'habitude . . . .

Dis la vérité, s'écria son mari, nous serions réduits à la mendicité s'il fallait le quitter ; non, Monsieur le pasteur, je ne puis plus rien dissimuler avec vous ; il faut que Monsieur Salzmann voie à quel point le sacrifice qu'il me fait est nécessaire à mon existence, et qu'il ne sera pas inutile. Il alla chercher tous ses livres, et il fallut absolument que Salzmann le suivît dans une chambre voisine pour les examiner. Sa femme pleurerait plus de dépit que d'autre chose. Juliette était adorable ; elle savait à la fois et nous témoigner toute sa sensibilité, et ménager l'amour-propre de sa mère. Chère maman, lui disait-elle, consolez-vous, voilà nos peines finies ; nous resterons ici, et nous y aurons des amis ; vous n'osiez



pas l'espérer ce matin, et moi j'en étais sûre. Il faudrait, disiez-vous, qu'ils fussent des anges pour se conduire ainsi ; eh bien oui, ils sont des anges, et mon sentiment ne m'a pas trompée.

L'Intendant rentra avec Salzmann, dont les yeux étincelaient de joie ; Il est clair, dit-il, qu'en restant ici, et avec une sage économie, Monsieur pourra se tirer d'affaire.

Monsieur Schink prit la main de sa fille et la conduisit vers moi ; Elle aime votre fils, vous le savez, c'est à mon éternelle confusion que je vous le répète, Juliette n'a plus de fortune, mais elle est digne d'être un jour sa compagne, si Dieu permet qu'il revienne et qu'il l'aime encore.

Juliette rougit, et cacha son embarras en embrassant ma femme, qui le lui rendit avec tendresse, et lui

dit, en dépit de ses principes, Ne rougissez pas, chère enfant, mon Charles mérite votre attachement, et je suis sûre de lui; il vous reviendra tel qu'il est parti. Maman, dit Mina en riant, il me semble que dans notre famille les fils ont de grands privilèges, il leur est permis d'aimer.

Ma femme sourit, et fit mille caresses à sa future belle-fille; la joie et la cordialité s'établirent entre nous; l'Intendant jura que de sa vie, au milieu de ses fausses grandeurs, il ne s'était trouvé aussi heureux. Sa femme même finit par se dérider et devint plus amicale. Juliette proposa de dîner ensemble; nous acceptâmes, et un repas frugal, le premier de ce genre auquel des étrangers eussent été invités dans cette maison, rapprocha nos cœurs encore davan-

tage. Nous eûmes lieu de remarquer que Monsieur Schink, et même sa femme, n'étaient pas aussi mauvais que nous l'avions cru jusqu'alors ; il n'était que vain, et elle orgueilleuse.

Je dis à Juliette avec] l'air du plaisir : Il n'est rien de tel que de se voir sans prétention ; jusqu'à ce moment je redoutais vos parens, parce que je les croyais fiers de leurs richesses.

Eux de leur côté, me dit-elle ingénûment, vous croyaient envieux autrefois, et vains à présent, depuis que vous êtes heureux. Je vous connaissais mieux, mais l'apparence était contre vous. Elle me raconta plusieurs petites circonstances qui me forcèrent d'avouer qu'elle avait raison, et que souvent même il y avait eu plus que de l'apparence.

C'est une grande leçon pour l'humanité ; on est injuste sans le vouloir, sans le savoir même. Le dimanche suivant je prêchai sur ce texte : *Pardonne-nous aussi les fautes cachées ;* et en sondant avec soin mon cœur, je trouvai mille circonstances où, sans me l'avouer à moi-même, j'avais cherché à humilier Monsieur Schink.



DÉVOUEMENT FILIAL.

---

**L**E cœur humain est sujet à d'étranges bizarreries ; il ne sait ni haïr ni aimer avec modération et si l'on cherchait avec soin les motifs de sa haine ou de son amitié, on trouverait presque toujours que c'est l'amour-propre blessé ou satisfait. Lorsque j'eus pardonné à l'Intendant ses torts envers nous, et que j'eus engagé mes enfans à lui céder leurs prétentions sur la ferme, ce procédé me parut si beau, si

généreux, je fus si content de moi-même, que j'eus à mon tour de la reconnaissance pour celui qui me procurait ce doux sentiment, et que le bien-être de cette famille devint ma passion dominante ; je ne pensais, je ne m'occupais plus d'autre chose, je ne laissai aucun repos à Wahlen qu'il n'eut écrit en leur faveur au comte de Rangard ; celui-ci consentit à ce que Schink gardât la ferme, mais il demandait des suretés, des cautions, et le paiement comptant de ce qu'il lui devait à cette époque. Je sondai Ludwig, pour savoir s'il ne voudrait pas venir au secours de mon nouvel ami ; il fit la sourde oreille, et quand enfin je m'expliquai plus clairement, et que je le lui demandai positivement, il me refusa tout net : M'auriez-vous

conseillé, me dit-il, de prêter cet argent à l'Intendant, avant qu'il se fût adressé à vous, si vous aviez connu la situation de ses affaires? Je répondis franchement que non. Eh bien! reprit-il, je ne vois pas pourquoi je dois payer le plaisir que vous avez eu à lui pardonner.

Fâché dans le fond de l'ame de le trouver aussi dur, je me retournai du côté de mes gendres; pour m'obliger, ils donnèrent tout ce dont ils pouvaient se passer, mais cela ne suffisait pas à beaucoup près pour tirer d'affaire mon malheureux voisin. Il s'était adressé inutilement aux parens de sa femme; dès qu'il fut ruiné et forcé de changer le ton de sa maison, ils eurent honte de cette alliance, et l'éconduisirent sous différens prétextes; il en restait un  
seul

seul à qui il n'avait pas eu l'idée de s'adresser, c'était un vieux avare très-riche, qui depuis long-temps était brouillé avec eux, et n'avait pu pardonner à sa parente ni son luxe ni son impertinence. Un jour Ludwig, en réponse à mes persécutions, me dit, Que ne s'adresse-t-il à cet homme ? on le dit meilleur qu'il n'en a l'air, et je parie qu'il en obtiendrait quelque chose. Je le dis à monsieur Schink, et comme il ne lui restait plus d'autre ressource, il s'y décida, et contre toute attente, le vieux parent répondit qu'il viendrait lui-même voir ce qu'il y avait à faire.

Nous étions un jour au château lorsqu'on vit arriver de loin une vieille et laide voiture, traînée par



des chevaux de charrue et conduite par un paysan.

Voyez, dit madame Schink, s'il ne fait pas honte à ses parens. L'Intendant soupira, et je vis qu'il pensait, si j'avais fait de même je n'aurais pas, à présent, besoin de lui.

Il entra, sa mine était si bonne qu'au premier abord je n'aurais pas hésité de lui donner toute ma confiance.

Eh bien ! ma nièce, dit-il en entrant, à quelque chose le malheur est bon ; vous me recevez à présent que je puis vous être utile ; voyons, de quoi est-il question ?

Mon cher oncle, dit-elle avec embarras, de malheureux accidens... nous ont ruinés.

Oui, je le vois, dit-il en regar-

dant les beaux meubles : les voilà ces malheureux accidens.—Il s'approcha de moi, comme d'une ancienne connaissance, et me prit la main : Je suis charmé, dit-il, de trouver ici un homme de votre caractère. Juliette occupée dans le ménage n'était pas là ; on l'appela, elle entra mise très-simplement et vint avec beaucoup de grace embrasser son vieux oncle ; il la regarda long-temps avec l'air du plaisir : On m'a dit mille biens de toi, chère petite, lui dit-il, je t'aime, et je veux te le prouver.

Ah ! vous viendrez donc au secours de mes parens, dit-elle avec joie ; combien alors vous me rendrez heureuse !

C'est bien mon intention, petite, mais de ma vie je n'ai rien fait

pour rien, et il faut que de ton côté tu fasses aussi quelque chose pour moi ?

Demandez-moi tout ce que vous voudrez, dit-elle avec gaieté.

Je te prends au mot, lui dit-il en riant, en lui tendant la main, je ne te demanderai rien de bien fâcheux. Allons, voyons vos papiers, monsieur l'Intendant. Nous voulûmes nous retirer, il ne le permit pas : des bonnes gens, dit-il, des vrais amis ne sont jamais de trop. L'Intendant lui-même nous pria de rester : Je suis bien aise de voir, dit-il, que vous ne craignez pas d'avouer vos sottises devant un honnête homme, c'est prendre l'engagement de n'en plus faire.

Les papiers furent exhibés, et Schink parla de sa situation avec

anxiété, mais avec beaucoup de franchise ; les dettes étaient plus considérables que nous ne l'avions cru ; le vieux parent en fut effrayé. — Eh ! si tout d'un coup Dieu vous avait retiré de ce monde ? vous devez à des gens tout-à-fait pauvres qui auraient été réduits à la mendicité. Eh ! pourquoi cela ? pour faire dire à ceux qui venaient manger à votre table somptueuse, Il faut convenir qu'on est bien chez monsieur Schink ; et votre conscience que devait-elle vous dire ? et Dieu lui-même, que vous dit-il ? Il prononça ces mots avec tant de force, que le pauvre Intendant, pâle comme la mort, ne put que balbutier : Juliette sait qu'aucun pauvre n'aurait rien perdu, fussé-je mort aujourd'hui.

Eh ! comment cela ?

Les sommes étaient toutes cachées, et entre les mains de ma fille.

Quel conte ! dit le vieillard en fronçant le sourcil, c'était un jeu, et vous n'auriez pas été long-temps dans l'embarras sans reprendre cet argent.

— J'y suis depuis long-temps, et je n'y ai pas touché.

— Va me chercher cet argent, petite, dit le vieillard à Juliette.

Elle avoua en rougissant beaucoup, que craignant aussi qu'on ne le reprît, elle avait payé à l'insçu de son père, et elle montra les reçus.

Quand cela s'est-il passé ? dit-il en la regardant.

Il y a huit jours, lorsque vous n'aviez plus d'espoir, mon cher

père ; pardon, je savais que vous m'approuveriez.

Quand même tu ne l'aurais pas su, chère enfant, dit Schink, tu n'en aurais pas moins fait ton devoir.

On continua l'examen des livres et des papiers, et le résultat fut, qu'il fallait une somme très-considérable pour le tirer d'affaire. Le vieux parent se promenait dans la chambre et disait de temps en temps : C'est trop, je ne le peux pas, c'est impossible.

Je crus que je pouvais dire quelque chose en leur faveur ; il vint à moi et me dit : Monsieur, vous ne savez pas si je le puis ? tout, c'est trop fort pour moi, et une partie ne le tirerait pas d'affaire.

Juliette se jeta à son cou en versant un torrent de larmes.

Laisse, laisse, petite ; tu vas me faire pleurer aussi ; allons, allons, console-toi, tout ira bien si tu le veux, petite nièce.

Oh ! je veux tout, même ce qu'il y aurait de plus affreux.

Eh bien ! ce que je vais te demander n'est pas encore si affreux. Ecoute ; le fils d'un de mes amis t'a vue par hasard, pendant que tu étais dans ta pension à la ville, et depuis lors il est amoureux fou de toi ; son père, que je vois tous les jours, et lui-même, n'ont cessé de me prier de faire des démarches pour obtenir ta main ; mais alors je n'avais rien à démêler avec vous ; un pauvre hère, comme moi, qui vient en habit rapé, dans une vieille voiture, ne mérite pas qu'on le reçoive ; d'ailleurs ce jeune homme honnête et vertueux n'avait ni

emploi, ni fortune, et je lui fis comprendre que dans ce cas-là on peut bien être amoureux, mais qu'on ne doit pas le dire; il s'est donc tû, le pauvre ami, mais il a si bien fait qu'il a su se procurer un emploi assez lucratif. Alors il est revenu à moi avec plus de confiance, et il avait raison, car je lui ai promis ta main, ma petite, avec vingt mille écus. Nous venons de compter qu'il en faut dix mille à son père; épouse mon jeune ami, et nous voilà hors d'embarras; tu partageras avec ton père, et je vous promets encore un joli présent de noce. Qu'en dis-tu? petite.

Nous fûmes tous consternés; Juliette pâlit, et dit sans hésiter: Cher oncle, ma main est déjà promise, et mon cœur est donné; c'est au fils de cet homme respectable.



Ah ! c'est autre chose, alors cela ne peut plus se faire : je voudrais n'avoir rien dit, cela ne fera que t'inquiéter. Où est donc ton époux ? que fait-il ?

Il est ... il est .... dîmes - nous tous à-la-fois, sans oser achever.

Il n'est rien encore, dit l'Intendante, et il est aux Indes, et ce mariage n'est pas encore bien décidé.

Qu'est-ce donc que tout cela ? dit le vieillard en s'asseyant.

Je pris bien vite la parole avant l'Intendante, et je lui racontai, d'une manière touchante, les amours des jeunes gens. Il m'écouta en secouant la tête, et quand j'eus fini, il me dit séchement : Je vois que le tout n'est qu'une amourette de jeunes gens, qui ne signifie pas grand' chose ; votre fils peut être

un très-brave garçon, mais il n'aura pas ma petite nièce, ne vous en déplaie; si l'amour a des droits, le devoir en a aussi: Juliette, tu peux sauver ton père.

J'ai, dit l'Intendant avec une noble fermeté, beaucoup à réparer vis-à-vis du jeune Bemroth.

Quoi donc? Monsieur Schink raconta avec franchise tout ce qu'il avait fait pour éloigner mon fils.

Vous avez eu tort, dit le vieillard, il fallait le renvoyer chez lui, mais non pas aux Grandes-Indes. Mes enfans, dit-il avec chaleur, je ne suis ni un misanthrope, ni un barbare; j'aime la jeunesse, j'ai pitié de la pâleur et des larmes de Juliette, je voudrais qu'il en fût autrement, et que mon jeune ami pût t'oublier; mais je lui ai promis vingt mille écus, je ne puis pas

manquer à ma promesse ; s'il ne t'oublie pas, il faut qu'il les ait en dédommagement, avec cela il pourra trouver une autre femme aussi jolie que toi. Mais il m'est impossible d'aider à ton père. Penses-y bien, ma fille ; si tu crois que l'amour soit le but de la vie ici-bas, tant beau, tant sublime qu'il te paraisse, tu te trompes ; il est la récompense de la vertu, mais il n'est pas la vertu.

La fidélité n'est-elle pas une vertu ? dit Juliette, et n'est-ce pas Dieu qui nous a donné l'amour ?

Oui certainement, mais l'amour filial d'abord, celui qui dure jusqu'au tombeau, que jamais rien ne peut ébranler ni détourner, qui est le premier et le plus pur des sentimens, le seul qui soit à l'abri de l'inconstance. Au reste, mon enfant,

cela ne me regarde pas, agis suivant ta conscience. Mais avant de voir revenir ton amoureux, si tu apprenais sa mort ? Juliette et ma femme jetèrent un cri de douleur, — ou son inconstance, reprit le vieux oncle . . . . mais fais ce que tu voudras ; laisse tomber ton père, et garde une promesse qui n'est dans le fond qu'une fantaisie de jeunesse : je suppose que le fils de Monsieur le Pasteur t'aime d'un amour aussi inexprimable, aussi fort que possible, tu conviendras du moins que ton père t'aime depuis plus long-temps, depuis vingt ans, et long-temps avant que tu pus le lui rendre ; il a pris plus de soin de toi, que ton amant ou ton mari ne pourrait en prendre dans le cours du mariage le plus heureux. A présent, je t'ai dit ce que j'avais sur le cœur, c'est à toi

de choisir entre ton amant et ton père.

Nous restâmes à nous regarder en silence ; Schink jetait de temps en temps un regard suppliant sur sa fille ; sa femme nous faisait entendre, de mille manières, qu'il était temps de retourner chez nous, ma femme pleurait ; enfin je me levai pour prendre mon chapeau ; Juliette alors s'écria : Vous aussi, vous m'abandonnez ! parlez donc, au nom du Ciel parlez, mon Charles est aussi votre Charles, il est votre fils.

Oui, dis-je, il est mon fils et ma gloire. Ma femme serra, en sanglottant, Juliette entre ses bras, mais elle n'osa pas articuler, Soyez-lui fidèle. Nous retournâmes bien tristes chez nous ; ce n'était que de ce moment que nous avions

bien senti toute la valeur de l'amie de notre fils : eût-elle été dénuée de tout, nous l'aurions préférée à toute autre pour être sa compagne. Auguste était en colère contre le vieux oncle ; je la blâmai : Eh bien ! me dit-elle, laisse-moi me fâcher au moins contre notre malheureux sort : Charles est perdu pour nous, s'il apprend que sa Juliette est mariée à un autre ; il ne voudra pas revenir ; et comment l'éviter ? je ne sais moi-même si je voudrais qu'elle persistât dans son refus ; si elle ne voulait pas se sacrifier pour sauver son père, je ne pourrais pas désirer qu'elle devînt ma belle-fille ; et si elle consent à le sauver, à ce prix, mon Charles est perdu ; n'est-ce pas là un vrai malheur ?

Bonne mère, lui dis-je, ne désespère pas encore ; Wahlen Salzmann,

feront sûrement quelque chose pour le bonheur de Charles; Ludwig, dont il est le favori, ne se refusera plus à donner ce qu'il faut.

Il arriva bientôt, et mes premières paroles furent, Cher ami, le bonheur de notre excellent Charles ne vaut-il pas bien quelques mille écus? Oui, certainement. Je lui contai la situation de Juliette, il réfléchit comment on pourrait la conserver à Charles, et je reprenais déjà de l'espérance, mais tout-à-coup il s'écria: Eh! si Charles l'avait oubliée?

Oubliée! m'écriai-je, c'est impossible.

Eh! pourquoi pas? ces jeunes gens ne se sont pas vus depuis plusieurs années: qui sait combien de temps il sera encore absent?

qui sait s'il reviendra libre ? Pour une chose aussi incertaine, faut-il empêcher le dévouement de Juliette ? Enfin, Ludwig trouva mille difficultés.

Je vous comprends, dit ma femme un peu piquée ; vous aimez Charles, mais vous n'êtes pas son père ; pour moi, je suis si sûre de lui, que s'il fallait dix millions, au lieu de dix mille écus, et que nous les eussions . . . . .

Il sourit, et ne répondit rien.

Le lendemain matin, il me parla en particulier, et ses représentations sur l'incertitude de l'avenir, et sur la légèreté des jeunes gens, me donnèrent tant d'inquiétude, qu'il me persuada de ne pas m'en mêler ; je le dis à ma femme, mais elle ne voulut entendre à rien ; la seule supposition de la mort de Charles,



ou de son inconstance, la mettait en fureur.

Juliette vint elle-même ; sa pâleur, ses yeux pleins de larmes, nous annoncèrent, en la voyant, qu'elle ne nous apportait aucune consolation.

Elle nous raconta que le vieux parent, malgré sa bonté et son humanité, ne voulait pas se désister de sa condition ; qu'il venait de lui déclarer, qu'il ne pouvait rien faire pour sauver son père, si elle n'épousait passon ami.

Je parlai peu, mais ma femme s'emporta contre les avars ; Ludwig parla ensuite, avec tant de justesse, des incertitudes de l'avenir, qu'il me mit tout-à-fait de son parti. Juliette tira de sa poche la dernière lettre qu'elle avait reçue de Charles, elle nous la lut et s'interrompait souvent pour

pleurer ; il lui promettait une constance éternelle, et la conjurait de lui conserver son amour, qu'il regardait comme le seul bonheur de sa vie.

— Ah ! s'écria ma femme, ceux qui ne seront pas touchés de cette lettre ont un cœur de rocher.

— Ludwig fit froidement la réflexion, que Salzmann avait bien cessé d'aimer Elisabeth : Juliette soupira, je la pris dans mes bras, et je lui jurai, avec toute la chaleur d'un jeune homme, qu'elle serait ma fille.

— Dès que Ludwig m'eut quitté, j'écrivis à mes deux gendres, en les suppliant de faire tout ce qui leur serait possible, pour la malheureuse amie de leur beau-frère ; je croyais si bien que cela ne pouvait manquer, que je fus au château,

le dire aux parens de Juliette ; mais je les trouvais montés sur un autre ton ; l'Intendant balançait, la femme me dit séchement que Juliette serait l'héritière de son oncle, si elle épousait celui qu'il voulait, Et vous avez trop d'amitié pour elle, ajouta-t-elle avec une bienveillance affectée, pour vous opposer au bonheur de ma fille.

Le mari fut plus reconnaissant ; Que me fait cet héritage ? dit-il, si seulement j'avais à présent l'argent qu'il me faut ; Juliette ne mourrait pas de faim, et j'aimerais mieux qu'elle épousât le fils de ce digne homme, que tout autre, même plus riche. J'ai appris maintenant, qu'une bonne économie, et de l'ordre dans ses affaires, sont les richesses les plus sûres, Juliette demanda triste-

ment quand je recevrais les réponses de mes gendres, et nous nous séparâmes assez mécontents.

Je reçus bientôt celle de Wahlen ; la bonne Elisabeth m'envoyait tous ses bijoux, tout ce qu'elle possédait qui pouvait avoir quelque valeur ; mais d'ailleurs, sa lettre ne donnait point d'espérance, son mari était dans l'impossibilité d'avancer aucune somme, il dépendait de ses deux oncles ; on voyait combien ce refus lui coûtait.

Salzmann offrit plus que je n'aurais cru, mais cela ne suffisait pas à beaucoup près ; il fallut donc porter à Juliette la triste nouvelle, que Charles n'avait plus rien à espérer, que de la constance et du cœur de son amie.

Et que me conseillez-vous ? me

dit-elle avec le ton du désespoir : je répondis par un soupir, et je retournai chez moi, oppressé par ses larmes, et les regards de dépit que me lançait sa mère.

Peu de jours après, Monsieur Schink vint nous prier de revenir, parce que sa fille désirait de nous parler, à ma femme et à moi, en présence de ses parens. Cher ami, me dit-il en chemin, n'oubliez pas que vous êtes père ; n'oubliez pas que vous parlez à mon enfant.

Je ne savais ce qu'il voulait dire, et je le suivis avec anxiété.

Juliette vint à notre rencontre avec beaucoup d'émotion, et nous dit vivement : Vous les parens de celui que j'aime, vous allez décider de mon sort ; je ne le puis, non je ne le puis, dit-elle en posant avec force la main sur son cœur ;

ce cœur est à lui , il me faut votre ordre pour le lui ôter, dites, le faut-il ? Mon père ne l'exige pas, mais sa tristesse , ses regards supplians. — Quoi que je fasse, je suis bien malheureuse ! ôtez-moi, du moins, le tourment de prononcer moi-même mon malheur ; il faut que vous décidiez ce que je dois faire.

Je ne savais que répondre, je m'approchai de la fenêtre, le temps était sombre et nébuleux ; en regardant au loin dans la campagne, il me semblait voir mon fils dans le lointain, qui revenait déchu de toutes ses espérances de bonheur, trouvant sa Juliette dans les bras d'un autre homme ; je le voyais qui me tendait les bras, et me suppliait de la lui conserver. Je levai les yeux au Ciel ; dans ce moment

un violent coup de vent sépara les nuages, et le soleil parut dans tout son éclat. Ah ! pensai-je, le rayon d'une éternelle félicité viendra de même dissiper les nuages de cette courte et malheureuse vie ; non, mon fils, ton père ne peut dispenser un enfant de remplir le plus saint des devoirs, pour te procurer quelques années d'un bonheur si passager, et qui peut-être même n'existera pas, tandis que celui qui lui est promis pour sa récompense ne peut lui manquer ; sois malheureux, puisqu'il le faut ! il viendra le jour, où les rayons d'un soleil pur perceront l'obscurité du malheur.

Je me retournai, et je vis le visage de l'intéressante victime couvert d'une pâleur mortelle ; mon cœur était fort dans ce moment-là, mais j'eus de la peine à prononcer  
ces

ces mots : Ma fille Elisabeth aimait de toute son ame un jeune homme estimable ; je la priaï de donner sa main à un autre , parce que cela pouvait nous être utile ; elle y consentit , et depuis elle m'a souvent avoué , que le moment dans lequel elle croyait faire le sacrifice de tout le bonheur de sa vie , en a été le plus heureux. — Je me tus ; mais comme Juliette continuait toujours à me fixer , je lui dis : Amie de mon fils , j'ai décidé.

Alors elle se jeta aux pieds de son père , et s'écria : Voilà ma main , vous êtes sauvé.

Il se fit un profond ailence ; aucun de nous n'osait interrompre , même par une exclamation , le triomphe de l'amour filial. Le père Schinck n'osait pas jeter un regard sur sa pauvre fille , il levait les yeux



au Ciel, et il avait l'air d'éprouver un violent combat ; enfin il prit sa main, et lui dit : Tu n'es pas malheureuse, tu remplis ton devoir, c'est moi seul qui suis malheureux. Il la releva, s'éloigna d'elle sans l'embrasser, et s'approcha du vieux parent. C'est seulement à présent que je sens avec force, combien je suis coupable d'avoir dissipé la fortune de cet ange, de ne l'avoir pas unie à celui qu'elle aimait : Viens Juliette, viens mon enfant, il la prit et la serra contre son cœur ; quoi qu'il en soit, tu seras heureuse ! non, je ne veux pas de ton sacrifice ; eh bien ! nous serons pauvres, mais au moins je te conserverai, je n'aurai pas fait le malheur de ta vie, et peut-être le bon jeune homme, que j'ai tant éloigné de toi, reviendra-t-il un jour essuyer tes larmes.

La fille était dans les bras de son père, et leurs sentimens devenaient à chaque instant plus doux, plus purs et plus nobles : dans ce moment ils ne pensaient pas qu'ils se faisaient mutuellement des sacrifices, ils étaient heureux. — Enfin, le père céda, et Juliette resta victorieuse. Sa mère vint l'embrasser avec transport, et lui dit : Tu me sauves la vie.

Pendant que leurs cœurs se livraient ce généreux combat, je m'approchai du vieillard, et je lui dis d'une voix émue : Ce spectacle, monsieur, ne vous touche-t-il pas ?

Plus que je ne puis vous le dire, me répondit-il ; mon cœur est plein d'admiration, de compassion et de plaisir ; ils sont heureux, ils obéis-

sent à leur conscience, ils se prouvent leur attachement mutuel : Si votre fils lui-même était là, il serait peu généreux, s'il n'imitait pas la grandeur d'ame de son amie . . . . si je pouvais faire autrement, croyez-vous que j'hésiterais ?

Là-dessus je n'avais rien à répondre.

Juliette sortit, et me rapporta le paquet des lettres de mon fils ; sa main tremblait en me les remettant, et je les reçus comme on reçoit les derniers adieux d'un mourant.

A présent, dit-elle, d'une voix éteinte au vieux oncle, à présent, je suis donc l'épouse de votre ami ?

Il ne fit qu'un signe de tête, et sortit tout de suite ; je le vis arpenter le jardin d'un air sombre et rêveur. J'espérais encore qu'il allait

prendre une autre détermination, mais il revint bientôt avec un air riant ; Juliette n'était plus là, il félicita ses parens de son obéissance ; il les entretint du prochain mariage ; des noces, des présens qu'il destinait à l'épouse, de manière à m'ôter tout espoir.

Je trouvais qu'il était dur, très-dur, d'entamer cet entretien devant nous ; et n'ayant plus rien à faire là, je dis à ma femme, qui était anéantie et n'avait pas ouvert la bouche, de revenir à la maison. J'étais fier de ma conduite dans cette occasion, et je lui dis en chemin :

Auguste, si c'est un malheur, les anges mêmes nous l'envient, et Charles en dirait autant s'il était là. Elle ne répondit que par un soupir.

LE SIÈCLE.

---

J'ÉCRIS ce dernier chapitre au son du canon et de toutes les cloches, et aux acclamations de la multitude dont les rues sont remplies. C'est le dernier jour du siècle ; Wahlen nous a invités à venir assister à la fête générale, et c'est chez lui, dans sa maison à la ville, que nous sommes rassemblés. Tous mes enfans et petits enfans, dont Dieu m'a béni, sont de la fête ; il est onze heures du soir ; ils sont tous sortis pour

voir une belle illumination et une solennité dans un endroit public. Je suis vieux, je crains la foule, et j'ai préféré de rester seul à la maison ; la chambre où l'on m'avait laissé était illuminée, ainsi que la maison vis-à-vis et toute la rue ; en regardant par la fenêtre la foule qui se pressait, je fus touché de la pensée qu'aucun de ceux qui se réjouissaient ne reverrait ce jour : je voyais en idée tous ces gens qui allaient et venaient d'un air joyeux, couchés dans le tombeau les uns après les autres, avant que les deux tiers du nouveau siècle fussent écoulés ; quand le jubilé reviendra, tous ces yeux seront fermés, toutes ces voix seront éteintes, tous ces cœurs seront glacés, tout ces êtres animés seront réduits en poussière ; le mien, cela va sans dire, mais mes enfans,

mes petits enfans mêmes,—et mon cœur se serra péniblement ; jamais je n'avais pensé à la mort avec autant de tristesse. A chaque anniversaire, soit de la naissance, soit de la nouvelle année, l'on peut dire, au risque de se tromper, l'année prochaine nous nous réunirons encore à cette époque ; mais dans le jubilé du siècle, que peut-il dire le pauvre homme d'un jour ? Dans un siècle toute cette génération ne sera plus, et d'autres êtres salueront le retour de cette fête ; si par un heureux hasard, bien rare, quelqu'un la revoit une seconde fois, celui-là ne l'a jamais vue, la première fois c'était dans les nuages de l'enfance, et la seconde dans les brouillards d'une extrême vieillesse ; un siècle est un trop long espace pour l'orgueilleuse humanité qui ose aspirer à l'éternité.

Chaque éclat de rire, chaque exclamation de joie que j'entendais dans la rue, me perçait l'ame ; hélas ! disais-je, si ce jour ne rappelle pas à l'homme sa fragilité, rien ne peut la lui rappeler ! Peu-à-peu les rires et la joie me devinrent insupportables ; cette chambre, cette rue entière éclairée, me donnaient une espèce de frisson ; il me semblait que c'était autant de lampes funéraires, et que j'étais une ombre au milieu d'un océan de lumière. Malheureux mortels ! m'écriai-je tout haut, encore quelques instans, quelques jours, et tout ce qui vous enchante aujourd'hui n'existera plus pour vous, et tous les liens qui vous attachent ici-bas seront brisés. Je m'effrayai de mes propres paroles, comme si une voix venant du ciel les avaient proférées ; mon frisson



augmenta ; j'appelai une vieille servante sourde, la seule qui fût restée avec moi dans la maison ; j'eus de la peine à la faire venir, et quand elle fut là, je lui demandai, en criant beaucoup, une lumière qui ne fût pas de l'illumination ; elle ne me comprit point, et crut que je lui parlais des belles lumières de la rue. Ah ! me dit-elle avec simplicité, celui qui reverra un jour pareil sera bien heureux. A force de crier, je lui fis comprendre ce que je voulais ; elle m'apporta une triste petite lampe, où il n'y avait plus que quelques gouttes d'huile ; je la pris, j'allai me réfugier dans une petite chambre sur le derrière de la maison, et je la posai sur la table ; là je n'entendais plus rien, le silence de la mort régnait autour de moi ; il me semblait que j'étais déjà descendu

dans mon tombeau, et cependant je me trouvais mieux : j'appuyai ma tête sur ma main, et je continuai à réfléchir au vol rapide de la vie. Tout-à-coup j'entendis une décharge générale des canons, les cloches redoublent leur carillon ; on entendait de tous côtés des trompettes et des timbales ; c'était minuit, c'était le siècle passé qui venait d'expirer, et le nouveau qui venait de naître ; je crus entendre le fracas du monde qui s'écroule et tombe en ruine, et la trompette du jugement dernier ; il me semblait que ces cloches annonçaient le convoi funéraire de tout le genre humain. Jamais je n'avais été plus mélancolique, la triste lumière de ma petite lampe, prête à s'éteindre, était si sombre, si bien d'accord avec mes pensées. Ne ressemblons-nous pas tous, disais-je,

à cette lampe prête à finir, et qui jette encore un éclat incertain ? Bon Dieu ! pourquoi faut-il que l'homme ne reçoive la vie que sous la condition de la perdre bientôt ? Je repassai toute la mienne, comme si j'avais été devant le trône de l'Éternel ; voilà pourtant, dis-je en posant la main sur mon journal, dont j'avais beaucoup lu à mes enfans les jours précédens, et qui avait été écouté avec plaisir, voilà la preuve de tout le bonheur dont j'ai joui, et moi ingrat, je me plains.

L'ami Ludwig m'avait prédit, il y a deux ans, que j'aurais encore pour une ou deux années à faire avec mon livre ; je pensai à cela, et je résolus d'en écrire tout de suite la fin ; je le fais dans ce moment à la lueur de la dernière goutte d'huile, aux sons des cloches et d'un Te.

Deum, que des milliers d'hommes chantent avec ferveur.

Ma gaieté est revenue, mes pensées sombres se sont dissipées comme un épais nuage, chassé par le vent du midi ; je pourrais à présent me réjouir et crier avec la foule : *Bonheur au nouveau siècle ! Ah ! oui, paix et bonheur* pour cette génération, et pour celles qui doivent la suivre. J'ai encore quelques doux momens à me rappeler, et je ramène mes lecteurs aux noces de Juliette.



LES QUATRIÈMES NOCES,  
ET LA CONCLUSION DU LIVRE.

---

LE vieux parent de l'Intendante, fier et content d'avoir si bien réussi, était parti pour apprendre la bonne nouvelle à son jeune ami, et promettant d'annoncer à l'avance le moment très-prochain où il reviendrait pour conclure : la pauvre Juliette le redoutait beaucoup, et mit pour unique condition à son consentement que son oncle seul se chargeait de tout arranger, et que son

époux ne lui écrirait point. “ Je  
“ remplirai tous mes devoirs, dit-  
“ elle ; j’ai rendu les lettres de Char-  
“ les, je ne lui écrirai de ma vie  
“ un seul mot ; mais écrire à présent  
“ à un autre, recevoir des lettres  
“ d’un autre, me serait impossible ;  
“ que lui dirais-je ? Je puis me taire,  
“ je puis tout renfermer dans mon  
“ cœur et travailler en silence à le  
“ guérir, mais je ne sais pas men-  
“ tir.” Son vieux oncle lui promit  
qu’elle n’entendrait parler de l’époux  
que pour la conclusion ; elle fut un  
peu retardée par plusieurs choses ;  
enfin au bout de trois mois le vieux  
oncle revint, il était seul. Des at-  
faires relatives à son emploi avaient  
encore empêché l’époux de l’accom-  
pagner, mais il ne devait plus tar-  
der, et l’on fixa le jour de la nocce :

Juliette me conjura avec tant d'instance de bénir son mariage, que je ne pus le lui refuser, quelque serrement de cœur que je dus en éprouver. J'allai rarement au château, la pâleur, la tristesse de la pauvre fille me faisaient trop de peine.

Le jour avant la noce on attendait le futur ; l'oncle en reçut une lettre pour dire qu'il ne pouvait arriver que le lendemain à l'heure fixée, avec sa famille. Combien Juliette en fut contente ! “ Quand j'aurai juré aux  
“ pieds des autels, me dit-elle, d'aimer  
“ et d'obéir, Dieu sans doute me  
“ donnera la force de cacher ce qu'il  
“ m'en coûte.”

Le lendemain, d'abord après dîné, je me rendis au château ; Auguste y était aussi invitée, mais je ne pus obtenir d'elle d'être présente à la

cérémonie qui décidait le malheur de son Charles, et j'allai seul. Je trouvai Juliette dans ses habits d'épouse avec une couronne de fleurs sur la tête, et prenant sur elle autant qu'elle pouvait. Ses parens étaient si heureux ; le matin le vieux oncle avait donné les dix mille écus, et le moment où Juliette les remit à son père ne fut pas sans douceur pour elle. Tout d'un coup l'Intendant regarde par la fenêtre, et s'écrie : Les voilà qu'ils viennent. Je regarde aussi et je vois trois voitures qui se suivaient ; c'était sans doute la famille de l'époux, lui-même descendait de la première ; il me parut jeune, bien fait, il était vêtu très-riche-ment ; je ne vis point son visage, il tournait le dos à la croisée, pour aider à descendre de la voiture une



dame âgée, à ce qu'il me parut ; car Juliette ne me laissa pas le tems de regarder ; elle s'approcha de moi toute tremblante, et me dit avec angoisse, Voilà le moment, soutenez-moi dans cette crise si difficile. Le vieux oncle sourit et s'assit avec gravité dans un fauteuil ; la porte s'ouvre ; — oh ! bon Dieu . . . . . bon Dieu, comment dire ? comment exprimer ? Ce jeune homme . . . . . cet époux . . . . . c'était mon Charles . . . . . c'était lui . . . . . ; il entre, il se précipite en même tems à mes pieds, et à ceux de Juliette qui était à côté de moi, en s'écriant : Oh ! mon père, oh ! ma bien-aimée . . . . et bientôt il fut entrelacé dans nos bras ; ma femme, mes filles, mes gendres, mes fils, le suivaient, tous poussaient des cris de joie ;

Auguste, fondant en larmes, vint embrasser à la fois ses deux Charles et sa Juliette. L'ami Ludwig vint aussi m'embrasser avec toute la vivacité d'un jeune homme ; je compris que c'était lui qui avait arrangé toute cette affaire. Il me dit qu'il lui avait fallu bien de la peine pour que cela pût réussir et faire de l'effet. J'ai voulu, dit-il d'un air triomphant, mettre à l'épreuve l'amie de Charles, savoir si elle était digne de lui, et elle l'a bien soutenue.

Je secouai la tête ; Quand finirez-vous d'éprouver, lui dis-je ? votre plaisir vaut-il les tourmens que vous nous avez fait souffrir ?

Mon plaisir, dit-il, et le vôtre n'est-il pas doublé ? Quant à moi, je ne puis me refuser celui du spectacle de la vertu, et d'un cœur qui

sacrifie lui-même ; il n'en existe point de plus délicieux.

Enfin on en vint au récit ; Charles avait son congé comme lieutenant, et rapportait une fortune considérable ; Ludwig savait à quelques mois près le moment où il reviendrait en Europe ; il exigea de lui de ne pas nous le mander, et lui promit à ce prix sa Juliette au moment de son arrivée ; mais voulant la mettre à l'épreuve, il alla se concerter avec le vieux parent ; il donna le conseil de s'adresser à lui ; celui-ci aimait sa petite nièce, se prêta à tout ce que voulut Ludwig, joua son rôle comme on l'a vu, et se réjouit autant que lui du dénouement.

Notre bonheur ne peut pas s'exprimer, et je ne l'essayerai pas ; puissent mes lecteurs le comprendre !

Quand j'eus béni le mariage de mon fils, Ludwig l'embrassa, et lui dit : A présent, mon ami, laisse là l'uniforme et l'épée, allons nous établir à la campagne et nous faire cultivateurs. C'est chez toi que je veux finir mes jours. Nous fûmes heureux, et nous le sommes encore. Je ne veux plus dépeindre aux lecteurs une vie qui était tant pour nous, et qui serait si peu pour lui; nous avons vécu dans une tranquillité non interrompue au milieu de nos enfans.

Lorsqu'ils furent tous rentrés, je leur lus la conclusion de mon livre. Charles et Juliette trouvèrent que j'avais passé trop rapidement sur le plus heureux jour de leur vie. Mais non, dit-elle en pressant son fils sur son sein, ceux qui l'ont suivi le sont encore davantage.

Lorsque je voulus plier le manuscrit, Lolotte s'écria : Le lecteur ne saura donc pas que j'ai deux ans de plus qu'au commencement du livre, et que vous ne vous fâchez plus, ainsi que grand maman, quand je barbouille quelquefois une feuille de papier de poste.

Oui bien, Lolotte, dis-je, il le saura, et il saura aussi que ce qui n'a pu se faire dans le siècle passé pourra avoir lieu dans celui-ci, pourvu que ton cousin reste sage, et qu'il s'applique.

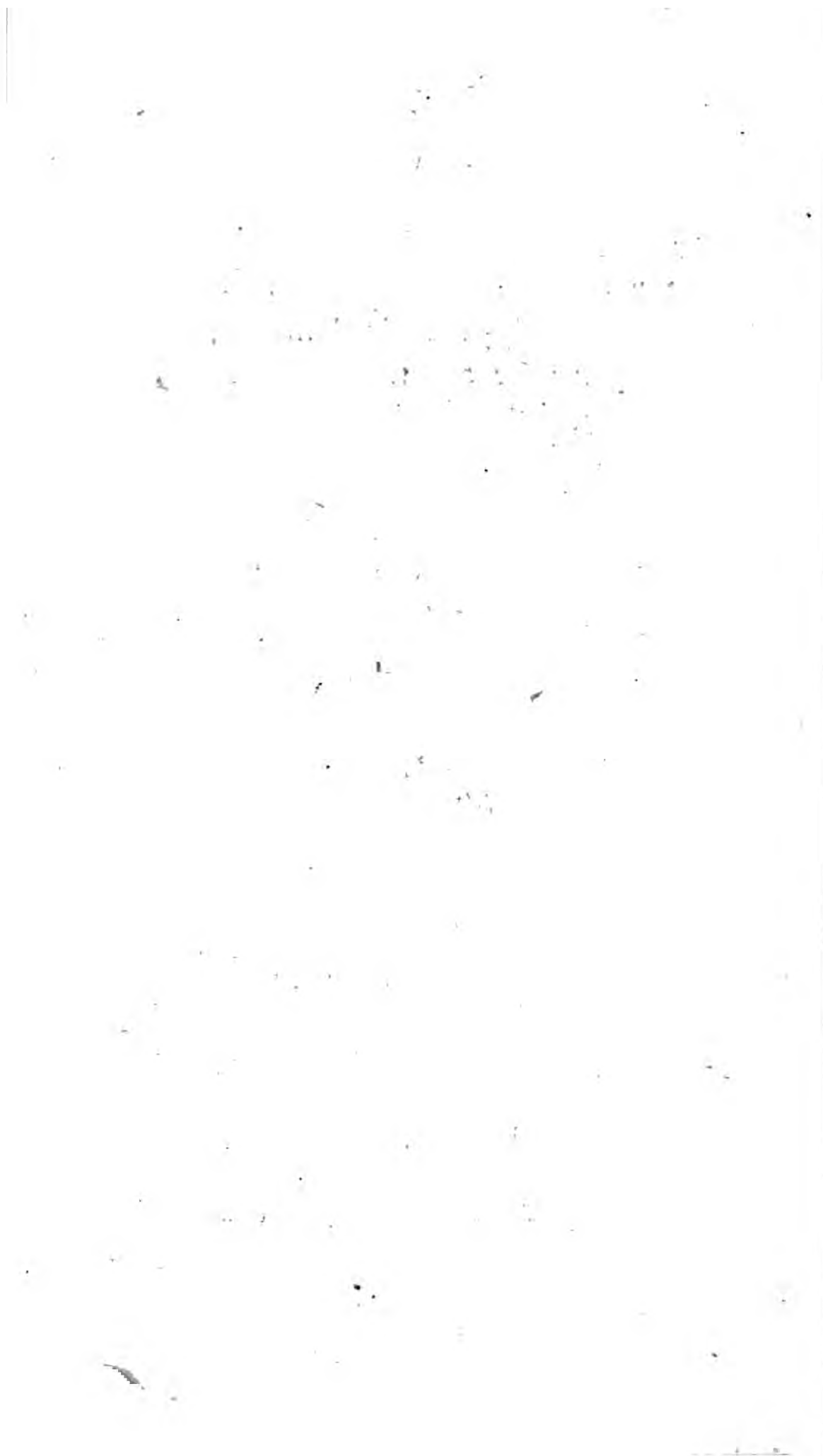
Ah ! bien sûrement qu'il le fera, dit-elle en frappant des mains, il m'aime encore mieux que tous ceux dont vous parlez dans le livre ne s'aimaient.

Dieu te rende heureuse comme

( 335 )

nous tous, ma Lolotte, m'écriai-je,  
et donne à chaque jeune fille l'a-  
mour pur et vif d'un honnête homme,  
en récompense de son innocence et  
de ses vertus.

*F I N.*









15

15

15

15





